

MON GRAND-ONCLE D'AMÉRIQUE



CAMILLE RIOU

Mémoire Dirigé

par Judith Abensour

Photo-vidéo, ENSAD, 2021

INTRODUCTION

Il faut, avant de commencer, sûrement expliquer le titre. Je l'emprunte au film d'Alain Resnais : Mon oncle d'Amérique. Je lui emprunte aussi son idée de montage, comme si l'esprit se basait sur le même mode de découpage, entre des couches entremêlées de connaissance, d'expérience et d'imaginaire.

L'oncle d'Amérique est une figure, issue du vaudeville du XIX^{ème} siècle, qui intervient dans une intrigue pour dénouer une situation, apportant de manière inespérée une fortune bâtie dans le Nouveau Monde. J'entends par-là l'incarnation du fantasme, du voyage, de l'exploration

chanceuse, de la découverte, par un élément nouveau au récit qui suscite un rebondissement décisif. En réalité, il y aura bien des voyages et un oncle, mais point de fortune.

L'axe majeur de ce texte est la marche et les boucles qu'elle impose. Le mouvement du corps et de l'esprit au travers de lieux, connus ou non, engendre certains processus réflexifs. Durant ces pérégrinations, les fantasmes ont surgi clairement et j'ai pu toucher mon imaginaire. Si clairement qu'il s'est transformé et qu'à bien regarder, ces marches auront peut-être créé des chemins de pensée et en auront délaissé d'autres. C'est une marche de photographe, où l'œil devient le corps entier et l'endroit de la réflexion. Une rêverie qui engendre un voyage temporel autant que géographique, à travers des époques et des générations, dans des paysages qui racontent l'histoire de ceux qui les ont peuplés, histoires de famille, des présents ou des absents.

J'ai sûrement écrit sur le fait de grandir, de déconstruire pour comprendre, comprendre d'où l'on parle et ce qu'on essaye de formuler pour trouver une direction. J'ai écrit avec tendresse et parfois un peu de rage. J'ai écrit pour affirmer une émancipation, familiale, politique et peut-être même artistique,

pour tenter de sortir de ma place et changer de point de vue. J'ai compris surtout que l'imaginaire est une chose précieuse et dangereuse à manier, éminemment politique. En fuyant les lieux familiers, je me suis écrite dans les paysages, avec eux, par l'espace qu'ils m'ont offert et les chemins qu'ils m'ont prêtés.

Je suis partie à 26 ans avec des idées d'un monde à conquérir et je suis revenue à 27, profondément changée. C'est cette métamorphose que je voudrais partager. J'aimerais que ce mémoire se lise comme on reçoit des nouvelles d'un ami qui écrit depuis un lieu lointain, comme on les lit à d'autres amis. C'était une écriture à voix haute, comme pour prendre conscience de ce qui est et de ce qui est dit. Je suis partie parce que j'ai senti que venait le temps de l'adaptation, de la remise en question, le temps des réponses aussi, que le temps presse et qu'il faut s'adapter vite.

CHAPITRE I

L'exercice d'écriture oblige à une certaine sédentarité. De là, j'ai ressens le besoin d'évasion. Mon mémoire m'est apparu par le corps, puisqu'à l'approche de son commencement je suis partie. Je suis partie marcher. Sûrement pour ne pas poser de manière indélébile les choses comme elles étaient à ce moment-là, c'est-à-dire confinées. Mais avant d'aborder cette marche, je voudrais évoquer ce moment d'immobilité physique qui l'a précédé.

C'était en 2020. L'année commence, comme toutes, en hiver. Durant cette époque froide et humide, emplie d'une temporalité somme toute habituelle et banale, un virus apparaît. Venant de Chine, il se propage à toute

vitesse vers nous depuis l'Orient, par avion, par train, par les corps voyageurs. Dangereux et invisible, il terrorise ceux qui le croisent, attaquant au hasard les poumons de ceux qui l'hébergent. Il nous envahit et nous surprend dans nos interactions les plus anodines, des festivals aux messes, en passant par les simples verres entre amis ou les réunions entre collègues. Les dîners et les anniversaires deviennent suspects. L'Italie, touchée la première, se cloître peu à peu, puis totalement sous nos yeux incrédules. Du 21 février au 10 mars, le voisin s'enferme. Les frontières régionales, intra-européennes, et européennes se dressent silencieusement et cinq jours plus tard, c'est l'Espagne qui s'endort. Puis, le 17 mars, c'est la France à son tour, après des semaines de suspens, après les fermetures d'écoles et d'universités, c'est la France qui décrète le confinement national, total et de longue durée. Notion jusqu'alors rare, renvoyant à une forme d'enfermement étouffant, c'est pourtant la solution trouvée par le gouvernement pour contenir la propagation du virus. Celui-ci touche majoritairement et le plus gravement les vieux, ceux de plus de 75 ans nous dit-on.

On crée ainsi des seuils entre les âges, mais de part et d'autre parfois des jeunes meurent en réanimation aussi. Les réanimations, c'est le point clef de cette décision. C'est

leur engorgement alarmant qui justifie dès le 17 mars la fermeture de tous les commerces, hors ceux de première nécessité et qui justifie les attestations de déplacement dérogatoire, l'interdiction de se trouver à plus d'un kilomètre de son lieu de confinement, l'interdiction de manifester dans la rue, la quasi interdiction d'enterrer ses morts, l'interdiction de pratiquer une activité sportive, jusqu'à la recommandation de la fédération française de vélo de proscrire l'usage de la bicyclette et bien sûr, notre école qui s'endort, brisant le cycle de l'apprentissage.

Le gouvernement, par les contrôles policiers, se met alors à régir les faits et gestes publics et intimes des Français à la lumière du risque sanitaire. Et chaque soir, vissés devant les JT, les Français comptent leurs morts en tremblant. Les corps disparaissent par milliers dans les coulisses des hôpitaux au bord de l'implosion. Les Français, largement solidaires, accomplissent leur devoir et se ferment sur eux-mêmes.

Durant ce temps, j'ai refusé la réalité de la situation et mon esprit est parti. L'annonce du confinement a d'abord eu, comme sur nous tous, un effet excitant. Il s'agissait de

rester ou de fuir et de décider vite. Je partais donc chez mes parents en Bretagne, traversant la France depuis le sud au milieu des gares bondées et des Français bouleversés. Cette grande fuite s'est décidée instinctivement, comme si nos organismes étaient programmés pour éviter le cataclysme, comme si les livres d'histoire sur l'exode urbain des grandes guerres nous avaient déterminés à faire ce choix lorsqu'il nous était soumis. Nous étions trois rescapées de la capitale dans cette maison de famille rejoignant là-bas mes parents.

Nous étions donc cinq. Cinq personnes rassemblées presque par erreur. Mes parents installés depuis quelques semaines là-bas devaient rentrer à Paris. Nous ne devions être que deux, notre école annonçant sa fermeture, il était prévu d'échanger les clefs sur le quai de la gare. Finalement mes parents étaient restés sentant le vent tourner. Et tandis que nous changions de train à Rennes, une amie, désespérée de s'enfermer dans un petit appartement de Nation avec sa mère, a préféré la compagnie de mes parents et a sauté dans le dernier train. Il ne s'agissait pas de réflexion mais d'instinct, c'était comme décider de fuir à gauche ou à droite alors que l'on est poursuivi.

Le confinement s'est abattu sur nous.

Une fois passé le choc de l'annonce, sa réaction, sa décompensation, intervient le vide. L'intégralité de cette époque a ainsi été un grand moment de lâcher prise, puisque toutes les situations, privées de leur contexte quotidien, étaient à réinventer et à adapter. J'ai commencé par vouloir recréer un contexte ordinaire.

Puis, les jours, les semaines passant, je me suis noyée dans la contemplation et une forme de divagation dans la maison de ma famille. Lieu où se mélangent des souvenirs embrumés d'enfance ennuyeuse, de moments où j'avais été un témoin inactif, de mes jeux imaginaires en attendant la fin de l'été lorsque ma grand-mère était encore en vie. Puis plus tard de vacances entre amis, entre amantes, de Noël désespérants sans enfants... Cette fois-ci, la bâtisse prenait des airs de passé étrange. C'était comme si je revenais avec une expérience de vie en pleine évolution qui avait été subitement éteinte, et que mon corps, repartant en arrière, était redevenu celui d'un enfant, celui qui ne peut décider seul, celui qui se fond dans les murs de sa chambre. Je devenais un mur parmi les angles et je m'échappais de ce lieu mitigé par des images mentales, des souvenirs d'imaginaire.

Mes premières histoires d'enfant par lesquelles je m'évadais revenaient et prenaient une nouvelle couleur. Je n'étais plus aujourd'hui l'unique enfant de la maison, l'enfant unique. Elle n'avait d'ailleurs jamais été aussi remplie. Elle s'était remplie par notre fuite simultanée, deux générations confondues, nous étions rassemblés. Moment curieux. Nous qui habituellement nous répartissions le calendrier d'occupation afin que les jeunes ne croisent pas les vieux pour ne pas les indisposer. Je découvrais alors avec étonnement et appréhension ce qui aurait pu être une communauté entre ces murs, que je n'avais pas même osé envisager, durant mon enfance. Ce ne fut d'ailleurs pas le cas. La tension de la situation avait crispé les relations, mes parents craignaient la contamination au regard de leur âge et du peu d'informations concernant le virus, rendant l'enfermement ensemble complexe. Dans ces allers-retours entre passé et présent aux drôles de visages, je nous savais prisonniers de l'espace et fuyant la claustrophobie, je les quittais tous, fuyant dans mes fantasmes.

L'imagination. L'imagination ça ressemble un peu à ce passage du film d'Alain Resnais, *Mon Oncle d'Amérique* dans lequel le réalisateur fait parler Henri



Entretien avec le professeur Henri Laborit, 1976 Radio Canada
Mené par Wilfrid Lemoine.



6"



11"



11"30



1'11"



1'12"



1'12"



1'12"



2'04"

Mon oncle d'Amérique
Film d'Alain Resnais, 1980, 2'06"

Laborit, biologiste nobellisé, des fonctions cognitives de conservation du cerveau, illustrant cette voix par des images de chiots, tortues et autres rats. Par ce film j'ai découvert le scientifique qui disait en 1976 dans *L'éloge de la fuite* : « Imaginaire, fonction spécifiquement humaine qui permet à l'homme contrairement aux autres espèces animales, d'ajouter de l'information, de transformer le monde qui l'entoure. Imaginaire, seul mécanisme de fuite, d'évitement de l'aliénation environnementale, sociologique en particulier, utilisé aussi bien par le drogué, le psychotique, que par le créateur artistique ou scientifique. Imaginaire dont l'antagonisme fonctionnel avec les automatismes et les pulsions, phénomènes inconscients, est sans doute à l'origine du phénomène de conscience. »¹

À ce moment d'abandon, j'ai donc nourri mon imaginaire avec les nutriments que je savais être fertiles pour lui. J'ai fui par l'imaginaire ma situation d'attente qui me plaçait selon le biologiste en situation tendue d'inhibition. Je me suis plongée dans ce qu'il me restait de souvenirs, j'ai retrouvé les prémices de mes fantasmes et j'ai lu, immobile et à haute voix *La promesse de l'aube*²

1. Henri Laborit, *L'éloge de la fuite* (1985) Éditions Gallimard, 2017

de Romain Gary. Par-là, j'ai commencé à rire et m'envoler avec un pilote qui me faisait rêver comme Roal Dahl ou Saint Exupéry qui m'emmenaient alors visiter des mondes merveilleux que seuls les enfants peuvent intégrer dans leur ingénuité et une vision encore nébuleuse des comportements sociaux. J'ai retrouvé des sensations et des joies indisponibles à cet état. J'ai pleuré aussi de tant de tendresse. C'est ici que Jack London m'a attrapée au vol des aviateurs et m'a emmenée plus loin, sur terre cette fois-ci mais dans une intemporalité équivalente aux auteurs précédents.

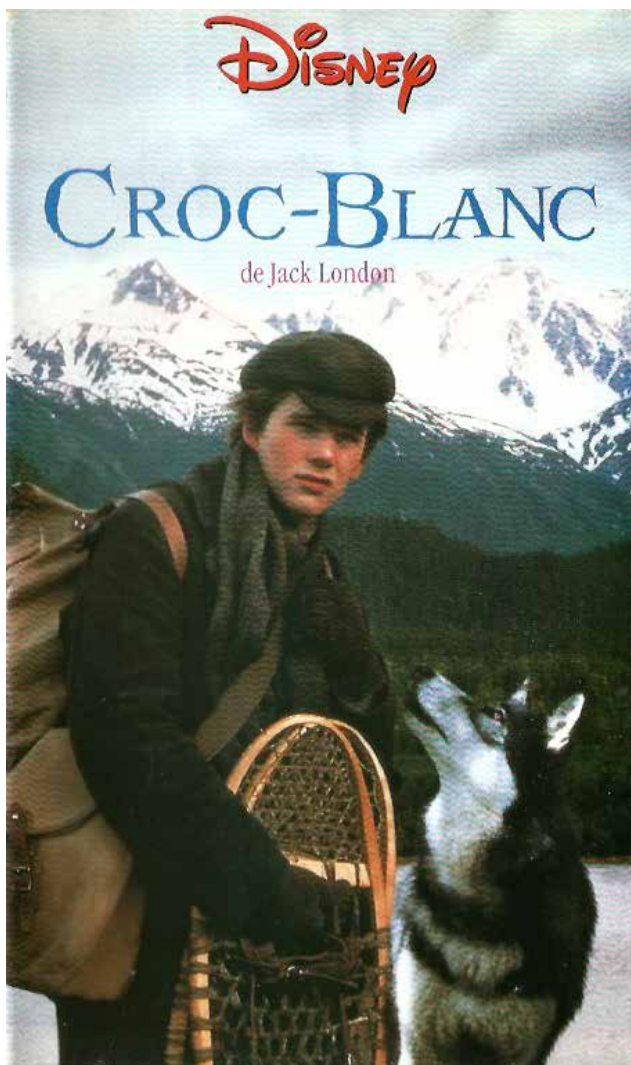
Jack London me semblait être une vieille connaissance. Il avait nourri mon esprit d'images auxquelles je n'avais jamais eu accès. De vastes étendues où l'humain ne peut, en sa matière corporelle simple, survivre seul. Un décor dans lequel il tente malgré tout de pénétrer.

C'est d'abord par une cassette VHS dont j'avais élimé la bande à force de visionnages et rembobinages, que je l'avais rencontré. À cette époque, les films se présentaient comme des livres et la couverture de la boîte était une photo surmontée du titre « *Croc-Blanc de Jack London* », « Disney » était écrit en grasses lettres rouges

2. Romain Gary, *La promesse de l'aube* (1973), Éditions Gallimard, 2018

tout en haut de l'objet. La photo représentait à gauche Jack Conroy, le jeune maître de Croc-Blanc, de côté, harnaché d'un énorme sac à dos en toile beige, raquettes en bois à la main, béret et manteau bleu marine. Le jeune homme me regardait droit dans les yeux tandis qu'à sa gauche, Croc-Blanc en chien-loup noir et blanc fixait son maître toutes oreilles dressées dans un air de fidélité infinie. Derrière eux, la neige, la glace, la forêt et les monts enneigés du Grand Nord.

Pendant longtemps, je confondais Jack Conroy et Jack London. Ce qui venait du fait que le film de Disney avait été largement remanié par rapport au récit initial. Si l'on retrouvait bien les principaux éléments du récit : la naissance de Croc-Blanc issu d'un loup et d'un chien ce qui explique son nom, car les loups ont les dents jaunes tandis que Croc-Blanc, malgré son allure de loup, a les crocs blancs ; sa capture et son adoption par un chef indien, Castor-Gris qui le dresse et l'intègre dans sa meute ; sa rencontre avec des hommes blancs qui l'achètent et le transforment en chien de combat ; sa difficulté à cohabiter avec ses congénères ; l'arrivée d'un jeune homme et de son ami qui le sauvent des mauvais traitements avant une fin plus paisible et la découverte de l'amour, etc.



*Croc-Blanc de Jack London,
Film de Randal Kleiser, 1991, Disney*

Disney avait changé le personnage de Weedon Scott en un certain Jack Conroy, l'ingénieur des mines de Jack London s'était transformé en apprenti chercheur d'or chez Disney et alors que ce dernier ne devait intervenir qu'aux deux-tiers du roman, il était placé en couverture de l'adaptation de Disney, volant la vedette à Croc-Blanc lui-même. Alors que Jack London plaçait l'animal au cœur de l'aventure, Disney proposait une version aux antipodes de la démarche de l'auteur par un anthropocentrisme déroutant. Là où l'auteur se servait d'une palette de personnages types comme de symboles qui me faisant prendre corps dans l'animal, Disney me faisait entrer dans la peau de l'homme. Là où par l'incarnation de Croc-Blanc on pouvait regarder les hommes par des yeux de loup, enfant je regardais le loup par les yeux d'un jeune aventurier. Voilà bien un principe chez Disney. Toujours est-il que j'ai commencé par revoir le film, relire le livre. Puis j'ai cherché dans cet étrange écart à comprendre les motivations de l'écrivain. Il me fascinait. Comment un homme, à cette époque-là, avait pu fournir une littérature sensible et que je trouvais profondément subversive sans savoir l'expliquer. Il me semblait que la foule de détails de sensations et de comportements ne pouvait venir que de

l'analyse des expériences vécues dans les milieux décrits.

J'ai donc consulté Bernard Fauconnier³, un de ses biographes. Je découvrais Jack London, né John Chaney en 1876 à San Francisco d'une mère instable et d'un père charlatan : Flora Wellman et William Chaney. Ce dernier abandonne son fils tandis que sa mère se remarie rapidement avec un ancien militaire : John London. Le jeune John Chaney devient alors Jack London par soucis de le différencier de son beau-père. La famille déménage dans la région d'Oakland où John London fait vivre la famille par l'exploitation d'une ferme d'élevage. Jack London grandit parmi les animaux. Une épidémie décime l'élevage contraignant John et sa famille à rejoindre la ville. Jack découvre à cette époque la lecture et est scolarisé. Après son certificat d'études il enchaîne les petits métiers sur le port d'Oakland, travaillant entre-autres comme ouvrier pour une conserverie de saumon. Pour échapper à cette condition harassante, Jack emprunte et achète un petit esquif à bord duquel il monte un équipage et se lance dans le pillage d'huîtres dans la baie. Victime d'autres bandes de voyous, son bateau est détruit et Jack s'engage comme chasseur de phoques. C'est là que commence pour

3. Bernard Fauconnier, *Jack London*, Éditions Gallimard, 2014



1''



7''



46''



47''



1'03''



1'08''



1'11''



1'27''

Croc-Blanc de Jack London,
Film de Randal Kleiser, 1991, Disney, 1'49''

lui l'appétit des grands espaces et des récits, cet emploi l'emène jusqu'au Japon et dans la mer de Béring où il découvre d'autres dimensions et paysages tandis qu'il se nourrit d'histoires de marins. Il n'a que 17 ans et une vie remplie d'images et d'expériences. De retour à Oakland, il retourne au travail éreintant d'usine et commence à publier ses nouvelles dans des journaux, gagnant parfois quelques concours de prose. C'est à cette époque que Jack rencontre ses premiers engagements politiques. En apprenant qu'il remplace deux ouvriers à lui seul dans une usine de charbon pour un salaire misérable, il quitte sa place et se retrouve au chômage au milieu d'une crise financière. Il rejoint alors un mouvement de plusieurs dizaines de milliers de chômeurs : l'« armée du général Kelly » qui retrouve les troupes de Jacob Coxey pour marcher sur Washington et exiger du gouvernement le lancement de travaux publics et de réformes visant à résorber le chômage⁴. C'est dans ce contexte que Jack London rencontre le socialisme et s'empare de ses revendications. Cet engagement ne quittera pas ses écrits et c'est un prisme par lequel il faut aborder la plupart de ses récits. Il me semble que *Croc-Blanc* par exemple, se lit tout à fait différemment lorsque le loup devient chien et donc, lors de l'apparition des

4. Comme l'explique l'historienne Marianne Debouzy, *Les marches de protestation aux États-Unis (XIXe - XXe siècles)*, Le Mouvement Social, janvier 2003, Éditions La Découverte

hommes. Leurs degrés de violence dominent plus ou moins l'animal et dans les personnages s'incarnent des « classes » dominantes et des « classes » qui luttent pour leur existence dans un contexte inhospitalier où seul le loup peut naturellement survivre. C'est un cheminement identique, même si le fil narratif est inverse, qui se profile dans *L'appel de la forêt*⁵.

D'ailleurs ce qui m'a d'abord captivée chez Jack London est ce que j'ai pu saisir de son corps : ce n'est pas une brute, il est léger et agile. Bernard Fauconnier, le dit ainsi : « Jack ne sera plus agressé : on le craint désormais car il est vif et rapide comme un chat. Il a compris que pour avoir quelques chances de gagner contre ces montagnes de muscles il doit profiter de l'effet de surprise. »⁶ C'est un corps surprenamment fait pour l'aventure, du type qui sautille et se faufile. Quelque chose qui glisse et fuit pour mieux se retourner. J'y trouvais une absence de virilité et une sensibilité adroite qui me semblait familière et aisée à chausser pour le suivre. La dimension corporelle à laquelle je m'attache me semble d'autant plus importante que l'écrivain me fait régulièrement changer de peau au cours de ses lignes. De l'humain à l'animal, traitant aussi de la

5. Jack London, *L'appel de la forêt*, (1903) Éditions Le livre de poche, 2019

6. *op. cit.*, p37



Le Cap Horn vu du Dirigo,
Jack London, Photographie argentique, 1912

gestion des corps laborieux, de combien la vie s'accroche à ces enveloppes, les transforme, il me pose encore la question de leur conservation. Je ne peux faire abstraction de l'omniprésence de la loi du plus fort qui anime ces corps et bien sûr de l'attraction pour les théories évolutionnistes de Darwin et Spencer dont Jack London était friand dans ses propres lectures, rendant parfois son abord abrupt.

Ainsi, son acharnement à s'inventer et devenir autre chose que ce dont sa condition l'avait doté était pour moi d'une actualité percutante. Au fil des pages de sa vie, je m'extasiais et m'extrayais de la réalité imposée par la projection de cet homme, sentimentalement mal à l'aise, politiquement investi et géographiquement mobile. Il menait apparemment une quête vers une adaptation perpétuelle, à la recherche d'une place dans un monde qui lui était naturellement hostile et c'est par le travail, l'apprentissage, l'expérience et l'audace qu'il s'y prenait. Adaptation qui m'était à ce jour plus que nécessaire. J'empruntais aux récits de London une rage contre cette société qui m'immobilisait, contre ces ogres qui mangent tout ce qu'ils rencontrent et détruisent les espaces de projection où je peux être loup.

Après avoir quitté le mouvement du Général Kelly, il fut emprisonné à Buffalo pour vagabondage. Deux ans plus tard, après quelques études au lycée et un rapide passage à Berkeley, où il ne s'adaptait pas mais où il avait découvert la culture et l'univers prestigieux des enfants de bonne famille et noué définitivement avec la littérature, il se plongeait frénétiquement dans l'écriture.

C'est ici que sa biographie me marquait particulièrement par un titre que Bernard Fauconnier plaçait comme « *L'or du Klondike n'est pas où l'on croit* »⁷. Il y relate comment Jack London partit en juillet 1897 dans le Klondike avec son beau-frère chercher, comme à l'époque des milliers de pèlerins, fortune sur les rives du Yukon. Comment ils furent malades et rencontrèrent toutes les peines du monde à évoluer dans des territoires inexplorés et violents avant de rentrer, un an plus tard, abandonnant leurs espoirs et leurs investissements, les mains vides.

Fort de ses convictions socialistes acquises par ses marches avec les travailleurs américains, il a su regarder les hommes qui l'entouraient. Cet éveil politique lui a

sûrement permis de regarder avec tendresse et humanité ses compagnons de voyage pour l'eldorado canadien. Ce que souligne Fauconnier est justement la richesse des images et des scènes qu'il a vécues, que cette tentative de fuir sa condition sociale par la quête d'une manne aurifère est le fondement de son œuvre, puisque c'est entre autres épreuves, l'origine de ses plus grands romans.

Il ne s'agit pas de dire que c'est par la célébrité et la fortune que Jack London m'a touchée, mais par l'incarnation de ce besoin de voir le monde autrement, le consommer différemment et d'avoir le courage de proposer d'autres récits, d'autres alternatives que celles qui nous sont prévues. Son adhésion au mouvement socialiste, comme il en témoigne dans *Martin Eden*⁸, roman hautement autobiographique relève de cette énergie pionnière.

Jack London est le produit d'une histoire américaine et surtout d'une histoire de la littérature américaine. Celle-ci ayant connu son autonomie du modèle littéraire britannique en se fondant sur l'exégèse et l'apologue de son territoire. Elle a concouru à l'assise du premier modèle démocratique moderne par une mythologie

8. Jack London, *Martin Eden*, (1909)

propre à un espace infini vers l'ouest, rempli d'une nature indéchiffrable, fascinante et dangereuse. Il y a quelque chose de la tradition antique qui l'habite, décrivant les territoires parcourus par Alexandre Le Grand dans son temps, ici sacralisant une nature pastorale dans les yeux des pionniers qui repoussent perpétuellement la « Frontière » découvrant des paradis perdus habités de créatures plus ou moins menaçantes. La référence biblique est d'autant plus volontaire que les puritains américains ayant engagé cette conquête établissaient, comme l'analysent ensemble Marc Amfreville, Antoine Cazé et Claire Fabre⁹, le « wild » ou la nature sauvage comme un dérivé des tentations du Christ dans le désert. Ils imposaient ainsi un système de valeur en lien avec leur environnement. L'arrivée du mouvement transcendantaliste annonce la moitié du XIX^{ème} siècle et renouvelle cette vision, guidé par Ralph Waldo Emerson. Il établit une philosophie basée sur un rapport à la nature permettant une introspection salvatrice, remplaçant religiosité par spiritualité, l'antiesclavagisme, etc. conditions *sine qua non* du maintien de la démocratie. Le journal intime devient une forme littéraire à part entière soulignant la dynamique individualiste du mouvement. Henri David Thoreau en sera l'une des principales figures,

9. Marc Amfreville, Antoine Cazé et Claire Fabre, *Histoire de la littérature américaine*, Presses Universitaires de France, Collection Quadrige, 2014

notamment à travers son ouvrage *Walden ou la vie dans les bois*¹⁰ dans lequel il rend compte de son installation durant deux ans au bord de l'étang de Walden, de l'établissement de sa cabane, de sa vie en autonomie de ses pairs, de l'évolution de l'environnement autour de lui, de l'avancée des saisons, etc. Dans cette lignée, les mouvements réalistes et naturalistes succèdent au transcendantalisme avec ses homologues européens comme Zola. C'est ici que Jack London s'inscrit. Dans un mouvement qui ne parle plus du passé mais qui se focalise sur la description la plus proche d'une vérité du présent, où les héros ne sont plus des bourgeois mais des prolétaires, des gens de labeur et même chez London des animaux. Contemporain de la révolution industrielle, cette génération d'auteurs questionne le « progrès ». London a ici une place bien particulière, alors qu'il s'essaye autant au journalisme, qu'au récit d'aventure, à la dystopie, au roman social ou d'anticipation, on le retient surtout pour ses scènes proposant un « nouvel exotisme » comme le soulignent Marc Amfreville, Antoine Cazé et Claire Fabre¹¹.

Enfin, ce n'est pas tant par la biographie ou l'autobiographie que je m'évadais mais par l'envie d'entrer derrière les yeux de cet homme, de suivre son regard. Je

10. Henry David Thoreau, *Walden ou la vie dans les bois*, (1854), Éditions Gallimard, 2017

11. *op. cit.*, p. 83



4"



14"



17"



22"



43"



1'20"



1'32"



1'59"

Martin Eden,
Film de Pietro Marcello, 2019, 2'08"

ne finissais pas l'ouvrage de Fauconnier et je plongeais directement dans ses nouvelles comme dans des bulles d'air frais m'extirpant de notre état statique dans un monde clos.

En ouvrant les pages de *L'Appel de la forêt*, mon corps était désormais recouvert de poils, mes muscles gonflaient et mes dents poussaient en crocs blancs. Je devenais Buck, chien, gardien du capital de ses maîtres, enlevé par des crapules pour être revendu comme chien de traîneau laborieux, après être passé par l'essoreuse de la violence du monde extérieur. Je me bagarrais soudainement avec mes congénères à poils pour un morceau de poisson sur un sol enneigé en direction du nord. J'avais des maîtres et l'idée ne me semblait pas si étrange. J'apprenais au cours des lignes à creuser cette neige dure pour me protéger du vent glacial qui brûlait ma truffe. Et je m'élançais, avec toute l'absence de mon corps, à travers des plaines tranchantes et blanches fuyant les crocs des chiens derrière moi, ma fuite provoquant l'envolée du traîneau à ma suite, à la grande satisfaction des maîtres. Je partais découvrir les espaces environnant le camp et m'épanouissais en dehors de toutes règles autres que celles que m'imposaient mon

corps et mon habileté. Il y avait là une grande satisfaction à la solitude. Si bien que la présence du groupe m'était de moins en moins nécessaire. C'est peut-être là que mon esprit s'est divisé aussi. Autosuffisance et risque de mort ou soutien du/au groupe quitte à endurer sa violence.

Jack London manie, dans une grande partie de ses écrits, un large répertoire de motifs pour m'attirer à lui, m'emmenant sentir la morsure du froid et contempler des paysages inenvisageables. Il use de manière saisissante d'images qu'il a vues, de situations vécues ou du moins dont il a été témoin. Ce sont des images expérimentées, dans le sens où il a pu par son expérience de terrain, faire une représentation détaillée des scènes et en ressentir immédiatement les tensions et intentions qui les faisaient exister. Mais ce qui me frappe est surtout la manière avec laquelle il ajoute habilement, un discours invisible mais perceptible sur une société, un regard critique qu'il m'amène à éprouver. Je ne me suis pas sentie Buck par ma cynophilie, mais bien parce que Jack London a voulu que je me sente animale. Pas n'importe lequel, un animal prestigieusement soumis, celui qui accompagne tant l'homme qu'ils se mélangent entre créateur et création,

maître et chien. Dans cette relation où la fidélité existe et importe et où la trahison pour la liberté est tout aussi pesante. Il ajoute un discours sur l'émancipation, la désobéissance, rejoignant par-là les écrits de Henry David Thoreau cinquante ans plus tôt qui appelait à préférer « l'homme au citoyen, le bien à la loi » et à s'opposer aux gouvernements. London m'invite à penser mes propres soumissions comme lorsque j'étais Buck et soumise à mes maîtres avant de m'en défaire par la lutte et la fuite, je suis dans ma peau d'humain à ce jour, contrainte de manière flagrante, puisque depuis maintenant plusieurs semaines les gouvernements peuvent incarcérer leur population.

C'est finalement dans cette relation tendue entre fidélité à un système établi et l'éradication du modèle et son coût que London nous promène. Buck n'est pas naturellement un animal assoiffé de sang, il découvre la violence avec surprise, l'adopte pour survivre et y découvre finalement une partie de lui en l'exerçant pour son autonomie. C'est sûrement un point qui taraude London : l'autonomie. Si Buck finit par la prendre dans la forêt par sa forme de chien, dans sa nouvelle *Faire un feu*¹², Jack London m'entraîne dans une aventure mortifère qui

12. Jack London, *Faire un feu*, (1908) Editions Folio+, 2017

n'a d'autre fin que la fatalité de mon incapacité à survivre durablement sans mes pairs, car cette fois-ci je suis un homme et même avec un chien, sans les miens je ne peux rien. Drôle de résonance à ces autres que je fuis encore ce jour-là dans la maison.

Contrairement au vagabond qu'il a pu être à un moment de sa vie, vivant de pillages, petits larcins, de la générosité publique, de l'aide de sa sœur, etc. Jack London est fasciné par l'endroit où les autres disparaissent et où l'orgueil est funeste. Dans cette courte nouvelle, il dresse le portrait d'un homme seul traversant les rivières glacées du Klondike. On avait pourtant tenté de le dissuader de faire un tel voyage en solitaire « en dessous de cinquante degrés sous zéro, la mort était assurée ». L'homme anonyme que je suis alors part avec son chien dans un hiver glacé du Nord canadien. Sûre de moi, je traverse les forêts de conifères, par les courts d'eau, me fiant aux indices de pistes difficilement détectables en direction d'Henderson Creek. Mon corps flotte entre la réalité de ma chambre confinée, tandis que la lecture m'entraîne sous un nouvel épiderme, divisant ma chair entre deux espaces.

Mon chien se montre timide et moi un peu brute.

En avançant sur la glace qui recouvre les rivières bordant le fleuve Yukon, je tombe dans une mare que la neige et une fine pellicule de glace avait dissimulée. Me voilà les pieds mouillés jusqu'au mollets. Rien d'alarmant si les conditions n'avaient été celles-ci. Il fallait désormais s'arrêter et faire un feu pour sécher ces membres humides avant que le froid ne les raidisse et ne les fasse quitter mon corps, me condamnant à une mort certaine faute de pouvoir évoluer. Je me réfugiais sur la rive sans panique, j'entreprenais la confection d'un feu, technique que mon espèce avait maîtrisé depuis maintenant une éternité et dont je ne pouvais douter. Mon arrogance me faisait mentir puisqu'inexpérimentée dans ces contrées, j'oubliais de regarder plus haut que le sol et faisais mon feu immédiatement sous un arbre alourdi par la neige. En tirant maladroitement des brindilles pour le nourrir, je faisais trembler cet arbre qui me déversait sa cargaison à l'endroit de ma flamme « et le feu fut effacé ! ». Tentant tant bien que mal de ne pas perdre espoir, mais la mort dans l'âme et les orteils, je recommençais mon labeur. Trop tard, la nature avait déjà fait son œuvre et malgré les tentatives, je ne pus rallumer mon feu et tandis que mes membres devenaient gourds, gagnant mon cœur, la cruauté

comme dernier recours me traversa. Je pensais éventrer mon chien pour me réchauffer dans ses entrailles. Le chien, issu de cet environnement et sentant la mort, ne m'écoutait pas jusqu'à ce que je fasse sonner ma voix comme un fouet. Finalement mes membres, incapables de le saisir m'avaient dépossédée de ma plus triste ambition. Tandis que dans un dernier élan je tentais une course effrénée avant de tomber et de m'asseoir au sol. Mon chien, rendu fidèle à mes compétences, impatient de voir la flamme qu'il espérait, se rendit compte que je m'étais endormie et il s'enfuit trouver d'autres faiseurs de feu au camp précédent.

S'en suit un silence.

Jack London me condamnait donc à mourir en quelques pages, m'abandonnant là où il m'avait emmenée et s'enfuyant comme un chien. C'était une menace, il me prévenait de ne pas défier la nature, de ne pas trop la vouloir. Je ressortais engourdie de ma lecture dans mon corps toujours flottant.

Pour combattre cet état et dans une nouvelle émergence comme les récits sont capables d'en donner, je descendais dans le garage de la maison où il m'avait

exécutée avec une folle envie de construire une cabane pour m'abriter du monde extérieur. N'ayant pas une source de bois suffisante à ma disposition, je récupérais des morceaux de roseaux et autres brindilles dans le jardin qui délimitait l'espace que m'avait prescrit les attestations du gouvernement. Je donnais ainsi une dimension de maquette aux aventures que j'avais suivies sous forme de loup, de chien ou de trappeur. Mes doigts devenus des bras miniatures nouaient et cousaient du fil de coton autour de petites branches qui formaient désormais les arêtes d'un cube surmonté d'un prisme triangulaire. Je recouvrais le tout d'un morceau de vieux drap, symbolisant la toile de tente avant de coudre une toiture de roseaux. Cette entreprise me prit plusieurs heures, sûrement plusieurs jours dans cette vie miniature que je confectionnais. Une fois ma construction achevée, je décidais de la mettre en situation. J'allais donc vers le fond du jardin en friche, armée d'une pelle et d'une serfouette et je commençais à y creuser un large trou puis un petit canal qui coulerait depuis ce nouvel étang jusqu'au récent potager qui bordait la propriété. Au milieu des herbes hautes et de sa collection d'insectes, les amorces d'arbrisseaux paraissaient des épicéas et les mauvaises herbes de jeunes sapins. Dans ce

décor de printemps, je remplissais les cavités fraîchement creusées d'eau par le biais du tuyau d'arrosage comme si des siècles de pluie avaient en quelques minutes formé un lac. Alors que mon système ne fonctionnait que moyennement aux vues de la porosité de cette terre bretonne, je laissais le robinet faiblement ouvert comme si finalement, faute de pluie diluvienne, le printemps faisait fondre des glaciers imaginaires surplombant mon installation. Après avoir évacué mes ambitions démiurgiques, je venais placer ma cabane au bord du canal. J'enfonçais les morceaux de bois qui la structuraient dans le sol devenu meuble comme d'énormes pieux. Ne pouvant bien sûr pas correspondre à l'échelle ni développer une vie de camp et d'aventure autour de ma cabane, j'avais envie d'y apporter un élément qui me procurerait un tant soit peu la sensation de vivre ce qu'elle me racontait. Je décidais donc de l'incendier.

Je cherchais alors, comme l'homme que j'incarnais un peu plus tôt, de quoi faire un feu. Mes recherches aboutirent à collecter le reste de roseaux que je faisais sécher, quelques herbes que mon père avait arrachées et laissées dans un coin et je découvrais d'un panier rempli de brins de lavandes ayant perdu toute saveur. J'attendais la tombée de la nuit



Cabane de trappeurs au fond du jardin #1,
Image personnelle, Photographie argentique, 2020



Cabane de trappeurs au fond du jardin #2,
Image personnelle, Photographie argentique, 2020

avec impatience. Me raccrochant, pour la première fois de cette époque où le temps avait disparu, aux éléments d'une chronologie naturelle. Lorsque l'heure bleue s'abattit sur le jardin, j'installais un système d'enregistrement multiple, confiant à mes co-confinées le soin de filmer l'événement à suivre. Nous étions donc toutes trois au fond du terrain, les pieds trempés par la rosée du soir. Je plaçais un fagot de ma composition pyrotechnique sous la cabane et un autre plus petit, comme si ses occupants avaient préparé le feu de leur campement, à l'extérieur. Je reliais les deux foyers par quelques brins de lavande. Cérémonieusement, comme pour finir cette aventure à peine imaginée, je frottais une allumette contre le phosphore de la boîte et la déposais délicatement sur le feu extérieur. Celui-ci, malgré l'humidité s'embrasa en quelques secondes. La petite flamme qui se reflétait sur mon faux cours d'eau me donnait l'impression, l'espace de quelques instants, de survoler un campement de chercheurs d'or. Je ne savais comment regarder : en oiseau ou en observateur sur une rive opposée. Je cherchais le cadre pour me plonger dans la scène. Je ne voulais pas que mes yeux effacent un seul instant de cette fabuleuse aventure. Mon expédition dans l'immensité au fond du jardin dura, en tout et pour tout, à

peine dix minutes. Mais ce furent dix minutes d'un chaos chavirant. Le feu venait de trouver son chemin vers la lavande et courait à présent le long du tissu. En quelques secondes, la sérénité et la chaleur apportées par ce feu de camp à mes voyageurs imaginaires s'étaient transformées en un monstre dévorant. Mes aventuriers impuissants s'étaient enfuis au milieu des épicéas et des sapins, galopant avec les araignées et punaises diverses, dérangées par le spectacle. Je restais là, à sentir enfin la chaleur du feu qui séchait ma chemise et embaumait un parfum de terre évaporée et de lavande. Aveuglée par les flammes blanches, le reste du décor disparaissait tandis que le ruisseau derrière le talus devenait la rivière et la maison de famille derrière mes épaules la cabane. L'agrandissement était réussi.

Durant les quelques minutes pendant lesquelles mon rêve finissait de flamber, la cabane tombant en charbons crissants sur elle-même, je vivais la fonte des glaces de mon printemps imaginaire au pied du grand Nord.

Silence à nouveau.

Mes personnages anonymes avaient disparu. Il ne



Jardin secret,
Image personnelle, Photographie argentique, 2020

restait qu'une trace calcinée de mon imaginaire. J'avais encore envie de ces images. L'absence et l'omniprésence des autres à ce moment-là me donnaient un désir de fuite intense. Je reprenais mes rêveries d'enfant dans ce monde clos et divaguais à nouveau devant l'expédition entreprise par Nicolas Vanier en 1994. Lui semblait avoir réussi sa fuite. En tous cas, il avait emboîté le pas de London cent ans plus tard, accompagné de son épouse Diane, de leur petite fille d'à peine deux ans, Montaine et de leur chien, Otchum. Ils avaient ainsi parcouru l'ouest canadien de Prince George à Dawson, sur les rives de ce même Yukon en direction de l'Alaska. Entre auto fiction et documentaire, ils en avaient tiré un film : *L'enfant des neiges*¹³, procurant par là même les images du fantasme. Ils étaient partis à cheval, traversant des rivières agitées et des monts arpentés. Ils s'invitaient sur les territoires où élans, ours et des aigles régnaient. Après deux mois de marche au milieu de la nature sauvage, sans chemin ni sentier, ils arrivaient au bord d'un lac. Là, ils entreprenaient la construction d'un abri pour l'hiver. Je les voyais abattre, petite hache en main, des épinettes par dizaines, les écorcer et les empiler en un carré parfait, s'aidant d'une grue du même bois. Le petit camp s'agitait, les chevaux draguant les troncs, Montaine

13. Nicolas Vanier, *L'enfant des Neiges*, 1994, 1'19"



La fuite des trappeurs
Image personnelle, Photographie argentine, 2020

et Diane remplissant les interstices irréguliers de ces murs de mousse pour isoler leur future maison. Des plans de castors chargés de branchages venaient évidemment ponctuer ce déploiement d'énergie, intégrant les activités de la famille dans un décor naturellement somptueux. La cabane semblait achevée à la fin de l'été se confondant parfaitement dans les tons bruns et verts des arbres bordant la rive du lac. C'est ainsi que l'hydravion se posa sur la surface de l'eau et en quelques instant se délesta de sa cargaison de huskys et de son traîneau de bois, flottant étrangement sur l'eau dans une nuée de jappements et d'éclaboussures. J'allais attendre l'hiver.

Alors que l'automne arrivait et que spectatrice invisible, je changeais de peau et incarnais tour à tour l'écureuil, l'enfant et la perdrix venue inspecter l'avancée des travaux, la lumière diminuait. Jusqu'à cette nuit où la famille, installée à présent dans son terrier s'agita. Un ours rôdait autour de nous et volait la nourriture des chiens. C'était bien là l'aventure qui se manifestait, l'homme-père était enfin le trappeur qu'il était venu être dans ces lointaines contrées. Il mena sa famille sur le toit en mousse de la cabane et s'éloigna dans la lumière bleue du crépuscule, fusil à la main, nous laissant perchées là. Dans



1''



8''



14''



23''



28''



33''



38''



1'16''

L'enfant des Neiges,
Film de Nicolas Vanier, 1994, 1'19''

les instants suivants, un bruit sourd retentit, suivi de son écho. Montaine qui pleurait ne pleurait plus. Tout était de nouveau calme et le trappeur revenait sans trembler vers les siens. Le lendemain, Montaine, amenée face à l'énorme patte remplie de griffes refusait de regarder la masse poilue étalée au sol. Avait-elle peur, ou était-elle horrifiée de l'absence de vie d'une telle bête ?

C'était enfin l'hiver, l'ours était devenu une paire de chaussons et des vêtements pour enfant et poupée. Le traîneau touchait ses premières pistes, emmené par un peloton de chiens excités. Le linge ne séchait bientôt plus, il gelait sur les cordes tendues devant la porte. C'était le moment du départ. La glace était épaisse et prenait à présent les deux tiers des affluents du lac. La lumière d'hiver envahissait le ciel, le solstice était passé et les jours n'allaient désormais plus que rallonger. Le traîneau se remplit, la cabane fut fermée et sa fenêtre condamnée avec un rideau de bois. La famille se mit en route laissant derrière elle le foyer de leur aventure sauvage pour repartir vers la cité à travers les paysages gelés. Le périple, tout autant monotone que chaotique se déroula durant plusieurs semaines, alternant entre montage-démontage du camp et traversées périlleuses d'immensités blanches.

Jusqu'au jour où la petite caravane déboucha enfin depuis un fourré sur une route enneigée avec un sentiment de soulagement bien étranger aux sourires émerveillés qu'ils affichaient plus tôt. Ils venaient de retrouver l'homme et ils avaient fini par le regretter.

Arrivés à Dawson, la famille, les joues rouges, se restaure et me quitte devant un bar tandis que Montaine découvre les mots de la civilisation.

J'ai presque le même âge que Montaine et je regarde ces images comme un film de famille, comme si c'était la mienne. De la famille qui m'aurait permis de vivre ces images comme je les imaginais. D'une famille imaginaire. Comme dans toute famille il faut un jour se détacher de l'admiration vouée naturellement aux parents. Ce jour est arrivé alors que je redécouvre depuis ma chambre d'enfant armoricain ces lieux immenses que je connais si bien sans ne jamais les avoir vus. Je me rends compte, 27 ans plus tard que ces images existent car quelqu'un n'y apparaît pas. La présence de la caméra me saute alors aux yeux. Je regarde encore, les membres de la famille existent parfois tous en même temps dans le cadre. Je regarde à nouveau, la caméra les suit dans un mouvement tremblant

s'éloigner de la cabane. Quelqu'un était avec eux. Comme un témoin fantôme de l'aventure. La magie s'effondre. Quelle naïveté que de croire aux images. Bien sûr, que les images trompent. Il y avait bien ce moment de livraison des chiens, où l'on devine sans les voir non plus les pilotes de l'hydravion passer la nuit dans l'abri. Le caméraman inexistant est pourtant présent depuis le début, ce n'est pas un ami qu'ils ont accueilli un soir pour le remercier du déplacement. C'était un inconnu qui existait alors que je croyais tout savoir d'eux et avoir tout vécu par eux. Je me suis sentie trahie, ils n'avaient pas vraiment vécu ce que j'avais vu.

J'ai voulu croire qu'ils avaient réussi tous seuls, tous les trois, dans cette trinité qui est aussi la mienne : mon père, ma mère et moi et personne d'autre. Quelle importance qu'il y ait une tierce personne, ça ne change rien à l'exploit. Mais si, cela change tout. Absolument tout. Cela change que ce n'était pas gratuit, que cette aventure n'était pas juste vécue. Et quand bien même j'ai pu dire que j'avais notion de l'autofiction-documentaire que j'avais sous les yeux, cela change tout à l'aventure, car alors débarquent les financements, l'absence de gratuité, l'exploitation de ces lieux. Qu'alors je les préférerai maintenant tenus secrets.

Que tout voyage a son coût et que de telles expéditions coûtent cher. Qu'alors le meurtre de l'ours était une chose évitable, qu'il était gratuit, ou bien rentable. Cet ours est mort car ces gens qui semblaient se défendre se sont en réalité installés en conquérants sur le territoire de l'ours. Ils ne peuvent plaider l'ignorance avec une telle connaissance. Alors l'ours est mort par mépris de ce qu'ils prétendaient célébrer, une nature sauvage. L'homme ne peut s'y insérer légitimement s'il emporte avec lui la civilisation et par là, s'il se filme pour raconter à des enfants assis dans un salon ce qu'est cette nature qu'il vient d'abattre.

Je me souviens de trois autres histoires d'ours qui font écho.

Il y a cet ours abattu dans la Taïga sibérienne par une famille d'orthodoxes vieux croyants isolés de toute modernité. C'est Clément Cogitore qui rapporte ces images dans *Braguino*¹⁴. Il est allé se perdre avec ce clan, au fond des forêts arctiques pour suivre les derniers hommes avant le grand blanc. Il les accompagne sur leurs embarcations sur les rives du fleuve, tout à fait conscient qu'il vient chasser l'ours. Sa caméra est presque transparente tant il est présent, il ne me dit pas que je suis l'une des membres

14. Clément Cogitore, *Braguino*, 2017, 50''

de cette famille. Il me place sur ses épaules, tenant avec moi l'objectif. Il est là et je l'incarne. Il sait qu'il va filmer une mort, il sait que se joue alors un échange de la mort pour la vie. Un emprunt. Ces gens ne sont pas animistes, mais cohabitent pourtant avec un environnement qu'ils considèrent. Le père est venu s'installer là depuis la ville, il y a des années, pourtant les enfants eux n'ont jamais rien connu d'autre. Eux vivent encore un temps dans un monde qui va disparaître, tandis que les promoteurs arrivent. Ils tuent l'ours parce qu'il les fait vivre ou du moins il leur évite de mourir. Ils ne tuent pas l'ours pour la caméra. La caméra n'est pas eux. La caméra n'est pas cachée. Elle n'épargne pas cette mort, elle continue de tourner lorsque le père et le fils découpent avec labeur cet ours monstrueux pour en tirer viande et peau. L'intention est claire, Clément Cogitore existe dans ces images et me fait prendre corps en ces lieux. Je porte peut-être moi aussi des chaussons en pattes d'ours comme cette enfant blonde et sale, merveilleusement sauvage. L'ours est mort, mais il est mort différemment de celui de Vanier. Ce n'est pas une société confortable en manque d'aventures et d'images, de virilité, qui est venu lui ôter la vie, ce sont des gens qui luttent pour leur propre mode de vie, loin d'une société qui finit pourtant par venir les chasser eux aussi.

Un autre ours, une autre mort, mais pas celle de l'ours, celle de l'homme qui filmait l'ours. La mort rapportée par Werner Herzog dans son film *Grizzly Man*¹⁵ en 2005. La mort de Timothy Treadwell, deux ans plus tôt. L'homme allait depuis treize ans en Alaska dans le parc national de Katmai étudier et filmer les grizzly, bête qui avait servi dans le même temps de pantoufles à Montaine, bête qui avait attaqué Jack Conroy chez Disney, la même qui avait déchiqueté Leonardo Di Caprio dans *The Revenant* d'Alejandro González Iñárritu, etc. Timothy Treadwell, inconscient ou humble vivait chaque été sur le territoire de ces animaux pour les observer et sensibiliser l'opinion publique au sujet de la destruction de leur territoire, sûrement aussi parce que la vie civile ne lui convenait guère. Moins par besoin de survivre ou de fuir vers des horizons plus favorables que par lubie, il s'approchait de ces bêtes imposantes au plus proche de leur fourrure. Jusqu'au jour où l'un d'entre eux le dévora, la caméra tournant seule sur son pied. Pas alors d'anticipation de financement, d'investissement rentable. Faut-il donc être inconscient, désespéré ou à moitié fou pour s'aventurer sur ces territoires ? Il y a quelque part la triste fatalité d'un homme qui n'était pas à sa place dans cette nature

15. Werner Herzog *Grizzly Man*, 2005, 1'44"



Braguino,
Film de Clément Cogitore, 2017, 50"



Grizzly Man,
Film de Werner Herzog, 2005, 1'44"



Frère des ours,
Film de Aaron Blaise et Robert Walker, 2003, 1'25"

sans hommes ni armes et qui devait s'attendre à se faire croquer un jour ou l'autre. Timothy Treadwell n'était pas un conquérant et il a subi sa nature d'homme.

Ma troisième histoire d'ours est bien loin des documentaires et des caméras pointées sur de véritables ursidés, elle me plonge dans des souvenirs d'enfance. C'est une histoire d'ours de Disney. Encore un dans la longue liste des studios, après Baloo du *Livre de la Jungle*, Petit Jean de *Robin des Bois*, Winnie l'Ours, l'ours du Pays Imaginaire de *Peter Pan*, etc. En 2003 c'était le duo de Kinaï et Koda qui apparaissait dans *Frère des Ours*¹⁶. L'histoire d'un garçon qui pour devenir un homme devient un ours. Kinaï, un jeune homme immature, s'apprête à entrer dans l'âge adulte par une cérémonie chamanique d'attribution de totem, signe de la quête spirituelle de l'esprit de chacun des membres de la tribu. Il aspire à la virilité et à la domination de son environnement, et s'attend à se voir attribuer un symbole représentant force et courage. Pourtant, c'est celui de l'amour, sous le signe de l'ours, qui lui revient. Dépité et humilié, il cherche à échanger son totem. Il découvre, quelques instants plus tard, qu'un ours justement a dérobé le fruit de sa pêche avec ses frères aînés,

16. Aaron Blaise et Robert Walker *Frère des ours*, 2003, 1'25"

Sidka et Denahi. Il se lance alors à la poursuite du voleur. L'ayant rattrapé, il le provoque. Tandis que Kinaï est en mauvaise posture, son frère aîné, Sitka se sacrifie pour sa survie mais l'ours s'en sort indemne. Après les funérailles de son frère, Kinaï se lance à la poursuite de l'ours malgré la désapprobation de Denahi. Il le retrouve au sommet d'une montagne et le tue. L'esprit de Sidka apparaît à travers les faisceaux d'une aurore boréale et change Kinaï en ours. Le chasseur devient proie pour un exercice d'empathie. À son réveil, la chamane le prévient : il va désormais découvrir une « nouvelle perspective sur les choses ». S'en suit un parcours initiatique par lequel le jeune héros découvre son corps d'ours, la communication entre les espèces animales, l'amitié et la fraternité avec son jeune compagnon de route, Koda, l'ourson dont il a en réalité assassiné la mère. Surtout, son regard sur les humains évolue tandis que les animaux d'un commun accord les qualifient de monstres tueurs. Comme une prophétie, Denahi s'apprête à transpercer Kinaï de sa lance, l'esprit du défunt Sidka se manifeste alors et retransformant Kinaï en humain avant l'instant fatal, laisse Denahi horrifié.

Un duel entre un homme et celui qui a longtemps été le « roi des animaux », le maître de la nature non domestiquée, a encore une fois eu lieu. Cette fois-ci rapprochant peut-être plus l'homme de son essence d'être vivant qu'en l'opposant à son environnement.

Il est éternellement question d'aller dans ces espaces où l'homme est une proie et un héros lorsqu'il devient prédateur. Il s'agit d'en rapporter des images pour alimenter les imaginaires de nos semblables, pour toujours réaffirmer cette question fondamentale et insoluble de l'homme dans sa confrontation à la nature. Les religions et les croyances se sont toutes basées sur des réponses à y apporter.

Chez les animistes il s'agissait de vénérer la nature et de diviniser ses habitants, l'humain en faisant partie intégrante. Chez les chrétiens et notamment les puritains américains, il s'agissait de plonger dans cette « nouvelle nature » comme symbole de purification, allant y affronter démons et oasis pour y trouver et rapporter Salut et sérénité. C'est issu de cette pensée que la société américaine et le reste du monde occidental ont traité la

« nature » ou plutôt des environnements, des milieux, des biotopes et leurs biocénoses formant des écosystèmes, autres que les leurs comme un ensemble de choses non humaines et non gouvernées, donc sauvages. Les mythes et les récits majoritaires occidentaux ont participé à une mise à distance du monde animal et végétal et à leur asservissement au profit d'une nature humaine dévorante et totalitaire. L'humain se séparant du règne animal, il ne peut plus y pénétrer seul sans danger. La nature devient alors une source d'aventures, un potentiel élément de rupture dans le récit. L'homme qui sort de la société qu'il a construite et se confronte à la nature vivra des aventures. C'est une vision hautement anthropocentrée, occidentale, capitaliste et masculine à partir de laquelle se développent nos imaginaires. Mon imaginaire. Mon imaginaire est pétri de ces fantasmes. Fantasmes de découvrir un lieu où aucun autre n'a jamais posé le pied, qu'aucun œil humain n'a pu contempler, pénétrer des lieux insondés pour y trouver une réponse à mon inexplicable existence. L'esprit ne supporte pas le hasard, qui lui demande une humilité considérable, il se prépare donc perpétuellement à être élu et cherche du signifiant dans tout ce qui l'entoure.

La réalisation de mes fantasmes dans ces lieux est



Image personnelle, Photographie argentique, 2020



Image personnelle, Photographie argentique, 2020

destructrice, parce que soit l'ours meurt, et par sa mort l'endroit que je voulais voir est privé de l'équilibre qui faisait sa richesse. Soit parce que je deviens moi-même un festin. Peut-être me faut-il radicalement changer de point de vue et je ne sais pas comment m'y prendre.

C'est ainsi que mon esprit me fait quitter l'emprisonnement d'un confinement, bien trop commun à tous et lié au hasard de mon existence dans cette époque de ce pays. Et je m'enfuis dans des terrains, des exotismes, prévus par ma société en pensant la fuir. Mon imaginaire est-il tant construit ? Pour autant je ne peux m'en détacher et je fabrique des cabanes miniatures dans le fond de mon jardin en tentant de m'évader ailleurs puisque la route devant la maison est depuis des semaines gardée par les gendarmes.

A mesure que mes lectures progressaient, que mon évasion s'incarnait, un personnage pénétrait lentement dans mon esprit, comme un fantôme que je ne distinguais que vaguement aux angles de mes images. Il était flou mais il évoquait le voyage, à la fois proche et lointain de moi, comme si nous suivions dans un trait de vie. C'était un homme de la famille. Un type qui avait quelque part contribué au legs d'un imaginaire, quelque chose que je

n'avais pas vécu mais dont m'apparaissaient des sensations familières. Une présence qui avait inconsciemment façonné un caractère familial dont j'héritais étrangement. Peut-être était-ce mon retour auprès de mes parents, le statut de mineur qui s'appliquait de nouveau sur moi par le confinement et le retour dans les jupons de l'enfance, peut-être était-ce mes lectures, l'envie d'aventure. Peut-être était-ce tout cela ensemble. Il me revenait par bribes, un homme, un vent d'Asie, une bise américaine et un air de mistral. Il m'emmenait à travers des souvenirs d'enfant, vers une légende orientale qui s'évanouissait dans les montagnes du nord canadien. Il ralliait un monde que je décidais de rencontrer.

Si notre scolarité s'était alors éteinte au profit d'une plage vierge d'instant présents et perpétuels, comme un dimanche sans fin, nous continuions de prétendre construire notre futur dans le plus grand des calmes et je me projetais dans un départ prochain pour le Canada. J'avais été acceptée pour un semestre en échange international dans l'université anglophone de Montréal au Québec à la rentrée suivante. J'avais dans un premier temps envisagé de voyager bien plus près, dans des terres connues, en Europe. Puis finalement tentée par l'envie d'expériences, d'une plongée

dans des distances pour moi alors inconnues et surtout menée par une étrange sensation d'une histoire à dérouler, j'avais fait ma demande pour le Canada. J'en profiterai pour revenir parfaitement bilingue tout en découvrant l'effet des grands espaces sur la francophonie. Au fur et à mesure que mon intention se concrétisait en échanges de mails, remplissages de formulaires et inscriptions diverses, l'homme fantomatique se dessinait et je me souvenais de ce portrait qui trône depuis toujours sur chaque commode de chaque chambre de chaque appartement où j'ai pu vivre avec ma mère. Ma mère, pas plus que mon père, ne raconte pas, ne se raconte pas, depuis toujours derrière une barrière inébranlable qu'aucune question ne peut percer.

C'est une toile rectangulaire, de la taille d'une petite lucarne. Elle est très correctement peinte. Dans un ovale parfait, un homme fin et dégarni, en robe noire me fixe depuis toujours d'un regard doux et brun. Cette peinture n'a d'autre profondeur que ce visage, trop petit pour être réel mais qui semble veiller sur la chambre.

Cet homme en robe noire et boutons blancs est mort il y a bien longtemps. C'est le grand oncle me raconte finalement ma mère. Le frère de je ne sais lequel de mes arrières grands parents. Je crois que c'est la seule

histoire qu'elle aime raconter de sa famille. Ma mère n'est pas très « famille ». Chez nous, pas de grandes tablées à Noël ou aux anniversaires, d'ailleurs chez nous, on ne parle pas d'histoires de famille. Pourtant, cet oncle lointain, qu'elle n'a jamais dû rencontrer semble être le seul aïeul auquel elle accepte de se rattacher. Cet homme sobre et muet sur sa toile sans cadre, comme une sorte d'icône sur la commode n'a visiblement pas le même statut que les gravures d'inconnus aux murs, qui bénéficient de cadres dorés et d'une attention particulière dans l'organisation soignée de la décoration. Cet homme c'est donc mon arrière-grand-oncle : un homme silencieux, missionnaire catholique originaire du sud de la France.

Sûrement né à la fin du XIX^{ème} siècle, de ce que je peux en dire, il a quitté sa terre natale pour entrer dans les ordres et ainsi échapper à la pauvreté de sa famille et une vie de paysan sur des terres arides. Il a donc voyagé. Sa vie fut saisie d'un drame amoureux qui le poussa, alors qu'il était envoyé au Japon, dans les bras d'une Japonaise dont il fut si amoureux qu'il quittât toute sécurité et toute dignité aux yeux de l'Église. Il quitta ses vœux, vécut avec cette femme et l'aima, mais leur union eut un terme. Peut-être le quitta-t-elle, peut-être décéda-t-elle, peut-être fut-il pris d'atroces remords. Quoi qu'il en fut, il quitta le Japon et se tourna

de nouveau vers les ordres. A son retour, il fut envoyé en pénitence au Canada dans la province de Québec, dans les années 1930 avec quelques autres moines de l'Abbaye Cistercienne à laquelle il appartenait. Ils étaient chargés de fonder une nouvelle communauté à quelques dizaines de kilomètres à l'est de Montréal. À cette époque il entretint une relation épistolaire avec sa famille. Ses lettres décrivent, de ce que me dit ma mère, la rudesse de la vie dans ce pays glacé, les avancées complexes de la constitution de la nouvelle communauté et la rencontre avec les locaux, le tout parsemé de sermons bien sentis.

Ma mère me confie détenir précieusement ces lettres et le portrait de cet homme. Je les imagine comme les reliques d'un être courageux, qui sûrement comme elle, sur le chemin d'une autre ambition, a voulu quitter la rudesse de la ruralité. Voilà enfin qu'apparaît la raison de mon voyage d'études. Une étrange mystique, hybride d'amour et de spiritualité, allait me guider sur les traces d'un homme, sur les traces de mon histoire qu'on ne me délivrait pas, dans les paysages dont mon esprit se repaissait. Si cette histoire m'excitait dans la continuité de mes aventures du grand nord, tout ceci serait pour plus tard.



Le portrait de l'oncle,
Image personnelle, Photographie argentique, 2020

Pour l'instant, le confinement se déroulait encore tandis que l'été pointait le bout de ses rayons après que des semaines de vent aient renforcé notre réclusion. Nous fabriquions des masques en tissu dans le sous-sol de la maison. Je réalisais le premier à la main, mobilisant mes souvenirs de couture transmis par la sœur de ma grand-mère entre ces mêmes murs. La tâche trop laborieuse, nous décidons d'investir dans une machine à coudre que nous achetions sur Leboncoin à une dame épouvantée du moindre contact, sous la pluie battante d'un parking de supermarché.

Les derniers temps avaient été consacrés à l'aménagement d'un garage poussiéreux en atelier. Les murs en béton rèche, percés d'une lucarne, donnaient la sensation d'une sorte de bunker. La nuit avançait tandis que le masque se constituait. Il s'agissait de prendre le fond d'un seau, de tracer à la craie sur une vieille chemise le pourtour du récipient, de découper le vêtement selon ce trait et par un jeu de pliage de s'en recouvrir le museau en l'arrimant aux oreilles par des élastiques. Les seuls que nous ayons pu trouver dans des grandes surfaces où la population, se délestant de ses frustrations et ses craintes, accumulaient les élastiques, le gel hydroalcoolique et les

plaquettes de beurre demi-sel, vidant des rayons entiers. Nous héritions donc d'élastiques à sauter, de cour de récré, pour parachever le nouvel uniforme alors nouvellement prescrit. J'avais la sensation de créer un objet d'histoire de mes propres mains dans ce garage humide. D'une histoire commune que je suivais à distance de mes congénères.

Je commençais à me sentir prête. Prête pour cette fin du monde, une nouvelle page d'histoire comme un immense jeu où le but serait de fuir, de se réfugier, d'éviter les conflits, de préserver les siens et d'être le plus malin et compétent pour survivre. Je savais désormais faire un feu, j'avais étudié les aventuriers, j'avais taillé un début d'arc dans une branche, détéré de l'argile au fond du jardin près du ruisseau, cousu des masques. Mes mains étaient calleuses et je m'étais déshabituée des conventions citadines. Je me sentais prête pour l'autonomie. Une forme de vie où le repos se ferait par moments, à l'abri des autres, dans le sous-sol de cette maison pour l'instant. J'avais envie de me mettre à l'épreuve.

Quelques temps après, le gouvernement nous déconfinait : « la liberté [redevenant] la règle et l'interdiction l'exception » s'exclamait le Président. En

réalité, nous étions effrayés de ce retour à la « normale ». D'un coup tout ce qui m'avait semblé intolérablement privatif de liberté me rassurait et j'avais du mal à me projeter dans les activités habituelles d'une vie en société. C'était l'annonce d'un retour dans un monde dont le nouveau visage n'était que le dessous du masque du précédent. Barbara Stiegler le dira ainsi un an plus tard : « Ceci n'est pas une pandémie, et ce n'est pas « rassuriste » qui le dit. C'est Richard Horton, le rédacteur en chef de l'une des plus prestigieuses revues internationales de médecine : « Covid-19 is not pandemic ». Il s'agit plutôt d'une « syndémie », d'une maladie causée par les inégalités sociales et par la crise écologique entendue au sens large. Car cette dernière ne dérègle pas seulement le climat. Elle provoque aussi une augmentation continue des maladies chroniques (« hypertension, obésité, diabète, maladie cardio-vasculaire et respiratoire, cancer », rappelle Horton), fragilisant l'état de santé de la population face aux nouveaux risques sanitaires. Présenté ainsi, le Covid-19 apparaît comme l'énième épisode d'une longue série, amplifié par le démantèlement des systèmes de santé. La leçon qu'en tire The Lancet est sans appel. Si nous ne changeons pas de modèle économique, social

et politique, si nous continuons à traiter le virus comme un événement biologique dont il faudrait se borner à « bloquer la circulation », les accidents sanitaires ne vont pas cesser de se multiplier. »¹⁷ Nous savions déjà à l'instant où nous nous tenions que le monde allait entrer dans une nouvelle phase. Une phase dans la continuité de la précédente, mais qui précipiterait plus encore l'urgence de chacun. Nous avons vu durant ces mois d'enfermement, confortable pour nous, les inégalités saillir. Nous avons vu des étudiants enfermés dans de minuscules pièces regarder chaque jour la course du soleil à travers une fenêtre qui s'ouvrait à peine, des caissières continuer de venir au travail sans garantie de s'en sortir indemne ou de ne pas contaminer leur famille, des vieux mourir seuls dans les EPHAD, nous avons vu les bénéfices des grandes surfaces et des géants de la livraison exploser, ceux des plateformes de VOD qui grignotaient les parts d'un cinéma déjà en crise, la culture s'effacer au motif d'une frivolité outrageante, nous avons vu le gouvernement paniquer et rejeter la responsabilité sur les citoyens pour user d'un autoritarisme rare. Nous avons vu à distance, sans rien dire, tout cela et il fallait maintenant que nous plongeions docilement dans ce bain acide.

¹⁷ Barbara Stiegler, *De la démocratie en Pandémie. Santé, recherche, éducation*, Collection Tracts (n° 23), Gallimard, 14 janvier 2021

Une de mes partenaires de confinement décida de partir, mes parents également. Nous restions.

Nous nous retrouvions à deux dans cette grande maison avec d'autant plus de soulagement que les contraintes, la tension et les frustrations d'une vie en communauté forcée disparaissaient. C'était notre dernier espace de respiration avant le retour et notre premier souffle aussi. Après quelques jours nous décidions d'aller visiter des amis à la pointe ouest de la Bretagne. Empruntant la vieille voiture de mon père, nous partions. La découverte d'un autre lieu de confinement où d'autres avaient vécu ce même temps à leur manière était désorientant. Leurs murs à eux avaient suscité et absorbé d'autres fantasmes, d'autres frustrations, d'autres événements. Nous étions tous d'étranges pantins contemplant le coucher de soleil les uns à côté des autres sans vécu à partager, enfermés dans nos images.

Le lendemain nous repartions vers la maison avec un drôle de sentiment, une sorte de soulagement de pouvoir retourner entre nos murs connus et nos propres fantasmes. Sur la route, rejoignant la côte nord, nous avons rencontré

un espace. Un espace pour moi fabuleux où je découvrais que les grandes plaines marécageuses du Connemara irlandais étaient en réalité à quelques kilomètres de ma maison et que je ne l'avais jamais su. Un lac d'un bleu profond faisait glisser vers lui de toutes part des pans de maquis et d'herbes sèches et jaunies. D'immenses pics rocheux de pierre blanche et grise, couverte de manteaux de lichen se dressaient de part et d'autre de la route, se disséminant dans le paysage. La route étroite serpentait maladroitement entre ces entités et quelques anciennes bergeries d'ardoise. Sous le soleil écrasant de mai, la vue était splendide et mes yeux avalaient ces petites montagnes inconnues.

C'était une vision de l'Écosse, d'Irlande, des Cévennes et ce que j'imaginai d'un Canada estival que j'allais bientôt rejoindre. Après tant de mois à imaginer ces décors, la tentation était trop grande.

J'étais emplie d'excitation. Il fallait partir et revenir très vite. C'était ici que je voulais vivre ma première aventure. C'était un décor idéal. À trois jours de la fin d'un confinement national, je voulais vivre.



CHAPITRE II

Nous étions de retour dans la maison familiale. Les jours de vent et de pluie qui avaient baptisé la fin du printemps nous avaient quittés. J'étais étendue sur l'herbe florissante de pissenlits et de pâquerettes, les yeux plongés dans le bleu. Maintenant que la maison était à nous, que les gendarmes ne surveillaient plus les routes et que le soleil nous berçait, nous vivions dehors suivant la course de la lumière sur la terrasse, ne rentrant que pour chercher un peu de fraîcheur et dormir à l'ombre. La vision des anciennes montagnes bretonnes peuplait nos esprits. C'était comme avoir une image de l'avenir des Alpes tout en pénétrant les terres ancestrales peuplées de korrigans

et autres créatures celtiques. Le merveilleux croisait l'aventure.

Nous étions plus prosaïquement effrayées de rentrer à Paris. Notre séjour ici, bien que rempli de contraintes, nous avait aussi permis de trouver de la liberté dans l'abandon de nos corps. Nos cheveux avaient poussé en épis, nous étions vêtues de vieux habits rendus doux par l'usure, la peau tannée par un soleil de mai auquel nous n'avions habituellement jamais accès et les pieds calleux par le passage sur les graviers de l'allée. C'était l'été et les grandes vacances qui commençaient. C'était le moment de créer mes réserves de liberté qui seraient disponibles à l'infini lorsque la chaleur aura disparu. Nous avons échappé à l'école, au cadre, et nous avons fini par nous y sentir bien, surtout depuis que les autres étaient partis. Nous pouvions comme des enfants heureux courir nues, jouer dans l'herbe, discuter sans fin, manger n'importe quoi à n'importe quelle heure et crier de joie. Le retour à Paris, dans nos petits appartements qui allaient vite devenir des fournaises en vis-à-vis, où sortir dans la rue demande de la contenance pour faire face aux milliers d'autres parisiens énervés de ne pas pouvoir être, eux non plus, sur un coin d'herbe brossé



Les enfants heureuses,
Image personnelle, Photographie argentine, 2020



Vie sous globe,
Image personnelle, Photographie argentine, 2020

par un souffle marin. Cette projection nous semblait bien vaine. En ces temps où le chômage galopait malgré les mesures de maintien de l'emploi et où l'on ne s'intéressait pas encore à la précarité étudiante, nous savions que l'on ne trouverait pas cette année-là notre habituel job d'été. Nous avons bien pensé aller cueillir des fraises avec les enseignants ou faire quelque travail saisonnier. Au lieu de cela, nous voulions profiter oisivement d'une énergie tranquille que nous venions de découvrir.

Mes parents allaient rentrer le lendemain, mettant un terme à ces quelques jours de bonheur. Je courrais au grenier et redescendais toute excitée, un baluchon bleu ciel sous le coude. Nous dépliions le grand tissu synthétique formant un igloo sur le carrelage de la terrasse. L'une de nous se glisse sous la toile de tente et nous discutons ainsi, jusqu'à la fin d'après-midi, mi dehors, mi dedans, mais touchant du doigt la poursuite de la liberté présente. Nous établissons comment nous pourrions partir, de ce qu'il nous faudrait, de où aller, etc. Le fantasme se prolongeait, tandis que nous dressions une liste, carnet en main des éléments nécessaires à notre survie : batteries externes, bonbonnes

de gaz, lampes frontales, sacs de couchages, chaussettes, crème solaire, carte, désinfectant, aspivenin, nourriture lyophilisée, café en poudre, appareils photos, etc. Les jours suivants, nous complétions notre liste d'équipement tandis qu'un petit tas de vivres et de matériel se constituait au sommet des escaliers du premier étage.

Après des mois d'orgie dans les rayons des supermarchés de zones industrielles caractéristiques de la ruralité française, je me délectais du fait d'acheter de l'utile, du nécessaire pour vivre, tandis que nos dernières économies y passaient. J'avais la sensation d'être un Castor Junior accompli lorsque, munie de la boussole que mon père m'avait offerte petite, je l'utilisais à bon escient sur une carte de la région pour tracer notre itinéraire depuis la gare ferroviaire de Morlaix jusqu'au lac Saint-Michel au cœur des Monts d'Arrée. Je me rendais compte que je possédais déjà une bonne base de matériel comme si, depuis toujours, j'avais accumulé les éléments de ce projet.

Mes parents étaient de retour de Paris, désapprouvant globalement notre plan, nous étions d'autant plus excitées de partir. La fugue prenait enfin une forme concrète

pour la première fois de ma vie. Nous comptions partir de Morlaix, traverser le parc naturel d'Armorique en contournant le réservoir Saint-Michel par le Nord avant de traverser la Forêt du Cranou et de déboucher au Faou où l'Océan venait lécher la pointe Ouest de la Bretagne. Le tout en une semaine, portant chacune un sac, progressant par l'effet de nos jambes jusqu'alors immobilisées depuis des mois. L'épreuve ne nous paraissait pas insurmontable d'autant que nous étions alors bien installées dans nos fauteuils sans courbatures ni ampoules et que l'idée de ressentir nos corps nous séduisait largement. Une fuite organisée, une fugue, enfin, allait commencer.

La veille du départ, nous profitions une dernière fois de la terrasse orangée par le coucher du soleil. Nous échangeons sur ce voyage initiatique qui nous attendait en se faisant la promesse que dans la fatigue nous trouverions la force d'avancer pour une raison propre à chacune. La mienne envers moi-même était de me détacher du jugement que je prêtais aux autres sur moi, de laisser des fidélités périmées au passé, de me prouver que je pouvais tenir seule et prendre des risques sans en mourir, et plus largement, je cherchais dans mes entrailles ce dont j'allais bien pouvoir traiter dans ce mémoire qui s'approchait.

C'était aussi un moment où je préparais un autre départ, celui pour Montréal, qui aux vues des circonstances actuelles devenait plus une hypothèse qu'une certitude. Je tenais cependant à prendre ce voyage pour acquis et m'y préparais avec beaucoup de soins. Je n'étais jamais partie si loin, si longtemps. Je cherchais dans notre imminent périple une force que je ne me connaissais pas encore pour me préparer au suivant.

Alors que le monde était encore noir, nous montions, 5h sonnantes, dans la voiture de mon père qui nous emmenait à la gare routière la plus proche. Le soleil se levait difficilement succédant aux nuages rosés qui se fondaient dans les champs fumants des vapeurs matinales. Quelques tracteurs dépassés plus tard, nous arrivions avec une large avance devant la gare, dans un Lannion endormi. Nous étions là, toutes les deux, tremblantes de froid et d'anxiété, masques pressant les joues, en parfaite tenue de randonnée, bardées de nos sacs à dos qui s'enfonçaient déjà dans nos épaules.

Le bus se présente enfin. Il est 7h. Nous montons à l'arrière, sans payer, car les gestes barrières qui s'imposaient

dorénavant nous interdisait d'échanger ni contact ni monnaie avec le chauffeur. Le bus longea la côte plus loin que je n'avais jamais été dans la région.

Nous entrions enfin dans Morlaix. Il faisait maintenant grand jour. Bercées par le trajet, nous n'étions finalement plus si réveillées. Une fois débarquée devant la gare, nous nous dirigeons vers le centre, descendant des rues serpentine, tentant de trouver notre équilibre, ballottées par des poids nouveaux qui nous projetaient vers l'arrière. Nous parcourions le centre de cette petite ville, en direction du sud, traversant la place du marché aux allures de grand garage. Ce décor me rappelait le centre des villes moyennes de mon adolescence, où la Place Saint Sauveur avait été reconvertie en parking, encerclant le triomphe de Louis XIV d'un carnaval immobile et bigarré. Ça ne me plaisait pas, me faisant plonger dans une sorte de nostalgie amère... et puis il fallait que l'aventure commence !

Quittant le centre historique par les ruelles, nous croisons dans des escaliers un graffiti sur un mur :

«Il me plaît d'imaginer un État qui pourra enfin se permettre d'être juste envers les hommes, et en même temps

traiter l'individu avec respect, comme un voisin. Un État même qui ne considérerais pas comme DANGEREUX pour sa propre SÉCURITÉ qu'un petit nombre d'hommes vivent à l'écart de sa mêlée SANS Y INTERVENIR, SANS SE FAIRE ENTRAÎNER par lui. Un État qui porterait ce genre de fruit, et qui accepterait de le voir tomber aussitôt qu'il est mûr, ouvrirait la voie à un État encore plus parfait. E. David Thoreau 1849»

Voilà qu'un extrait instinctif du texte de Henry David Thoreau, *La Désobéissance Civile*¹, plaçait notre sortie de la ville sous le symbole de l'indépendance et de la quête d'idées neuves. Je m'amusais d'avoir un exemplaire du même auteur dans mon sac.

Nous traversions, au sens de Perec, dans son essai *Espèces d'Espaces*², l'habitable pour l'inhabitable, vers finalement ce qui était censé être l'inhabité : après le centre, les barres d'immeubles, après les barres d'immeubles, les zones pavillonnaires, après les zones pavillonnaires, les zones industrielles, au milieu des zones industrielles, des voies rapides, derrière une des voies rapides, un énième cube en taule proposant des articles automobiles, puis, une petite route goudronnée donnant sur une barrière de

1. Henry David Thoreau, *La désobéissance civile*, 1849

2. Georges Perec, *Espèces d'espaces* (1974), Édition Gallée, 2000



Image personnelle, Photographie numérique, 2020



Image personnelle, Photographie numérique, 2020

bois et derrière cette barrière de bois, un chemin de terre. Elle était là la frontière. Bien planquée derrière une tonne de taule. Comme toute frontière, elle avait ses symboles : sa barrière, son drapeau constitué de deux petits traits rouges sur l'écorce des deux premiers arbres et sa ligne de démarcation, du goudron à la terre.

Le passage de cette ligne si claire nous fit un drôle d'effet. Au milieu des promeneurs, des sportifs, des cavaliers, venus se plonger pour quelques heures dans un peu de nature, nous progressions lentement. Bien que déterminées à ne pas dormir comme eux dans un lit mais nous projetant dans la sobriété voulue par le nomadisme.

Les premières heures furent éprouvantes jusqu'à ce que nos corps mous se durcissent, comme comprenant qu'il fallait désormais s'adapter à une forme de rude simplicité. Dépassant le seuil de l'inconfort, nous marchions dans ce chemin tantôt bocage, tantôt chemin creux, traversant parfois une route ou la longeant pour trouver la suite du parcours. Rapidement, nous nous rendions compte que nous n'avancions pas aussi vite que prévu. Je maintenais que c'était par manque d'exercice mais que bientôt nous

ne sentirions plus ni nos sacs ni la douleur de nos mollets. Au fur et à mesure que nous quittions le plateau de la commune, les routes chargées de voitures disparaissaient et les promeneurs se raréfiaient.

Midi venu, nous cherchions un endroit digne d'accueillir notre première halte. Descendant un énième sentier, nous nous retrouvions au creux d'un vallon, séparant deux collines de pâturages, dans lequel courrait un ruisseau. Le ventre vide, nous décidions de nous arrêter sur les ruines de ce qui devait être un petit pont de pierre qui enjambait le filet d'eau. Les branchages tombés des hêtres adjacents s'étaient accumulés sur les rives et avaient en cet endroit élargi le lit du cours d'eau, formant comme un minuscule étang. Le liquide était clair, le fond rougeoyant recevait galets et quelques dépôts. Nos gourdes s'étaient vidées et nous avions sous nos yeux de quoi les remplir. Hésitantes, nous débattions alors de savoir si l'eau était potable. Y laver notre popote était une chose, l'ingérer et faire fonctionner notre organisme avec en était une autre. L'eau ne descendait pas directement d'un glacier qui aurait fondu et produit une eau saine, celle-ci courait depuis des centaines de kilomètres entre des exploitations agricoles

recevant en rigole pesticides et excréments, d'autant que les animaux non domestiques environnants devaient venir s'y abreuver. Nos corps, habitués à l'eau chlorée et traitée, je craignais que nous ne résistions pas à une quelconque bactérie ou intoxication chimique. Mais devant l'absence d'autre source, je me résignais à placer les bouteilles vides à la surface, dans la couche la plus claire du liquide, évitant ainsi les plus grosses particules, entraînées vers le fond. Prélèvement, déversement, filtrage par textile, cascades d'un récipient à l'autre, feu et bulles, renversements, risques de brûlures, fin des flammes et effervescence de pastille avant le refroidissement du fluide dans son lit natif mais séparé de cette origine par une barrière de plastique.

L'opération fut d'autant plus longue que nous ne maîtrisions pas bien encore notre matériel et que le réchaud perdait une chaleur considérable dans la petite brise qui courait entre ces collines et profitait de l'espace découvert pour tourbillonner. Une fois les gourdes remplies, nous pouvions enfin nous restaurer. Nos estomacs contractés par les sangles des sacs qui enserraient nos hanches et nos poitrines, ne nous parlaient pas de faim, mais nos corps tout entier réclamaient du carburant. La gastronomie est bien une chose de corps au repos. Nous engloutissions

avec le plaisir de la reconstitution une soupe en poudre et quelques morceaux de bœuf séché. Environ une heure et demie s'était écoulée dans cet écrin, qui n'en était pas tant un, puisque parfois le passage de cyclistes ou de randonneurs nous interrompait dans nos affaires.

Nous repartions finalement un peu alourdis de digestion et de liquide. Nous notions au passage que le poids de notre paquetage variait de plus ou moins quatre kilos selon que nous étions à cours d'eau ou remplis. La préparation du repas consommait plus ou moins un litre d'eau pour chauffer notre nourriture, et attentives à faire fonctionner nos corps, pour ma part même inquiète de voir mon corps rompre sous la déshydratation en chemin, nous avalions environ un litre d'eau chacune en une matinée, notion qui changeait largement nos capacités de progression. Passant de sacs d'une quinzaine de kilos à une dizaine, ce qui représentait l'équivalent d'un enfant d'environ 3 ans. Le poids des sacs qui s'enfonçaient dans nos clavicules me faisait relativiser les deux mois et demi passés, durant lesquels je traînais mon corps d'une activité à l'autre, laissant derrière moi une nuée d'objets qui n'avaient d'impact physique sur moi que dans leur usage,

tandis que je me trouvais maintenant alourdie du matin au soir de ce que je consommerai pendant quelques instants à un point bien spécifique de ma journée.

Reprenant notre marche, nous sortions de l'itinéraire des promenades pittoresques qui entouraient Morlaix. Nous avons décidé d'éteindre nos téléphones pour en conserver la batterie jusqu'à la fin de la semaine, ne prévoyant pas d'avoir accès à une quelconque source d'électricité. Nous nous dirigeons donc à la carte et à la boussole.

Cet après-midi-là, nous évoluions majoritairement sur le bitume, traversant de petites agglomérations. Mon esprit disparaissait dans le balancement de mes pieds vers l'avant, au rythme de la tasse en fer blanc qui tintait sur le côté de mon sac, dans un tempo régulier, les yeux perdus dans la texture sombre et rugueuse du sol. Il n'y avait rien dans ces paysages, tantôt périurbains, tantôt agricoles, qui ne satisfassent réellement l'appétit indescriptible qui creusait mes organes dans une envie infinie de profondeur. La frontière que nous avons traversée plus tôt n'était qu'un drôle de manège, nous faisant croire sur quelques

kilomètres que nous pénétrions un univers nouveau d'expériences, hors de nos parcours quotidiens.

Nous visitons en réalité les coulisses de la ville, l'arrière-boutique des grandes surfaces sur un plateau fade. C'était ce genre de paysages que l'on traverse en voiture sans le remarquer, une fois les yeux et les poumons remplis après une promenade en forêt. C'était comme un paysage plus profond, transparent, que l'on ne voit qu'en le parcourant à pieds, mais personne ne le fait, alors personne ne voit jamais ces hectares d'engrenages tournant à plein régime. On ne voit jamais sur les cartes routières ou touristiques la mention « paysage indifférent » comme il existe des « points d'intérêts » ou autres « points de vue » signalés par quantités de pictogrammes. Il me semble que c'est ce que Gilles A. Tibergien tente de formuler, citant Smithson et sa « ville du dessous », comme « un abîme circulaire entre ville et campagne, un endroit où les constructions semblent s'évanouir de notre vue, se dissoudre dans des babels ou des limbes rampantes »³.

Cette fois-ci, je mesurais l'espace de mon simple corps, comprenant l'étendue de la machine, que même une

3. Francesco Careri, *Walkscapes, la marche comme pratique esthétique*, Editions Jacqueline Chambon, 2013, p.10

petite ville d'à peine vingt-cinq mille habitants mettait en branle, bien au-delà de son tracé sur la carte. Je produisais une échelle à partir de mon corps, comme un compas se déplaçant et je ne mesurais plus en kilomètres mais en épuisement ressenti.

Après de longues heures de marche dont je n'ai pu retenir les images, puisqu'elles ne correspondaient pas à l'attraction que j'étais venue visiter et que mon corps, assimilant l'effort, ne parvenait pas à produire ces formes, les petites agglomérations avaient fini par disparaître.

Ma mémoire reprend son cours devant un pré rempli de chevaux qui semblaient n'avoir pas vu grand monde depuis un moment. Le paysage était bien plus vallonné. Sur les hauteurs nous distinguions des petits monts dans l'horizon bleuté. Il n'y avait plus autour de nous que des champs, des prés, des routes de campagne et des bâtiments de fermes en taule rouillée abritant d'énormes machines agricoles. Je ne me sentais pas plus proche de la vision pastorale que je cherchais, mais dans une machine encore bien plus cachée. Loin du côté champêtre, c'était d'immenses silos et d'énormes tracteurs au milieu de terres



Bord de ville,
Image personnelle, Photographie numérique, 2020

lacérées qui s'étendaient sous nos yeux. Nous n'avions rien à faire là, nous traversions juste, d'une drôle de manière, ce territoire mécanique. Nous traversions juste ces espaces dédiés au fonctionnement des villes et peut-être finalement n'allions nous que rencontrer, sans nous en apercevoir, à rebours, un autre territoire de ville, des champs par les banlieues jusqu'aux centres peuplés⁴.

Il y eu un instant de répit à mesure que notre itinéraire nous guidait sur un chemin creux reliant deux routes entre les champs. À l'abri des arbres, sur un sol de terre et de sable, nous nous sentions un peu plus seules, un peu plus à l'aise, cachées et aveugles de l'industrie agroalimentaire. Nous parlions peu, surtout sur les routes où notre vigilance était requise.

Les sous-bois devenaient une sorte de trêve où nous pouvions imaginer tout ce qui était à l'extérieur des arbres qui délimitaient le chemin. Soudain, un vrombissement assourdissant. Un bruit de moteur qui fend l'air et le rejette violemment en le déchirant. Le son atteint rapidement son paroxysme avant de se désagréger lentement dans le ciel comme un écho qui s'atténue. Pendant ce temps, rien

4. Philippe Perrier-Cornet, «Quelles perspectives pour les campagnes françaises ?», Revue *Projet*, 2003/2 (n° 274), p.42 à 50

n'était plus distinguable, l'intégralité du milieu s'était tapi. Sans le voir, nous l'avions senti, nous arrêtant nous-mêmes, les yeux plongés dans l'air d'une mosaïque de feuilles et de ciel. L'environnement entier avait été secoué par cette apparition. C'était probablement un avion militaire en exercice provenant de la base de Brest à une cinquantaine de kilomètres de là. Il fallait se rendre à l'évidence, je n'allais pas entrer, une bonne fois pour toutes, dans la nature pour en ressortir par un chemin lorsque je le déciderai. J'allais donc me plonger aussi fort que je pourrais dans des instants de ce qui ressemblerait le plus à la nature. Je venais peut-être me glisser dans des moments de paysages, pour y trouver des arrêts sur image de cette nature que j'attendais. Finalement, l'espace présent n'était qu'un temps à traverser, comme un décor changeant, à mesure que nous progressions dans une évolution permanente du terrain et du temps. Finalement, ce que j'attendais n'était peut-être rien de plus que ce talus de pierre recouvert de feuilles mortes sur lequel avait poussé un chêne, ou ce plan de roseaux brossé par le vent témoignant de la présence d'éléments invisibles ou encore cette minuscule flaque qui ressemblait pourtant à ces lacs des montagnes espagnoles. Finalement ce n'était peut-être qu'une question

d'accumulation de gros plans qui pouvaient satisfaire mon imaginaire, témoignant l'existence de la référence, comme des indices disséminés à travers champs que j'avais le droit de rêver.

La fin d'après-midi prenait le relais du jour et le soleil diminuait rapidement, assombrissant les chemins arborés. Nous arrivions à peine au Cloître-Saint-Thégonnec par la forêt.

Épuisées de presque une dizaine d'heures de marche, il nous fallait au plus vite trouver un lieu où planter notre tente pour y passer la nuit. Là intervenait une nouvelle dimension de la randonnée. Ce n'était plus le simple fait de parcourir des terrains changeants, il fallait assurer notre sécurité dans un lieu inconnu en mettant à profit cet environnement. Nous nous reposions un moment devant l'église du hameau. Le camping sauvage étant en principe interdit, nous doutions de la réaction des habitants. Les communes avaient eu tendance à se séparer de leurs terrains municipaux et les voyageurs pédestres ou de passage dans de petites localités n'ayant pas d'attrait particulier étaient regardés avec curiosité et un fond de méfiance. Que pouvaient donc vouloir des gens qui venaient à pied et

avec peu sur des terres sans richesses du centre Bretagne si ce n'était pour vouloir du mal et du trouble aux paisibles habitants. Peut-être était-ce du à la pauvre image qu'ils avaient de leur propre terre, comme lieux annexes d'une urbanisation sans bride, ou la suspicion ancrée des gens du voyages et autres migrants qui affolaient les populations. Nous nous faisons donc le plus discrètes possibles, redoutant la dénonciation ou l'agression.

Exténuées, nous acheminions nos corps défaits et notre attirail jusqu'à un camping déserté qui avait surgit sur notre route, alors que nous commençons à désespérer. Nous étions désormais des squatteuses. Là, nous mesurions qu'il ne nous restait qu'une petite heure avant la nuit. Déblayant un carré d'herbes choisi comme notre espace, nous éventrions nos sacs pour monter pour la première fois l'abri. Enchâssement de tubes, froissement de toile, cliquetis de crochets sur le carbone, heurts des sardines dans le sol dense, glissements des fermetures éclair. La tente était dressée. Nous pouvions finalement relâcher nos membres.

Alors que le réchaud à gaz chauffait notre premier dîner, le décor bruissait des derniers sons du jour. Le

camping était au sommet d'une butte, dominant un champ en jachère, bordé en contrebas d'un petit bois de pins de culture. Les derniers rayons filtraient dans un dégradé de rose entre les branches des conifères déposant un voile de rosée sur le monde végétal dans lequel nous étions baignées. Les graminées s'éteignaient bientôt en ombres chinoises à mesure que nous rentrions nous cacher sous la tente. En définitive cet environnement qui nous effrayait un peu plus tôt nous semblait tout à coup des plus hospitalier comme une personne aux manières brutes qui vous accueillerait avec une immense générosité. Je n'avais plus peur, j'étais même plutôt rassurée à l'idée qu'aucun humain ne viendrait ici. Dans les bras de ce berceau d'herbes et d'arbres seuls les hommes me semblaient dangereux. Nous nous endormions aux sons du relais nocturne des animaux de nuit et de la BBC qui grésillait en anglais la météo du lendemain à plusieurs centaines de kilomètres de là.

Assurément, cela me rassurait d'envisager notre environnement comme une sorte de personne douée de réflexion et d'intentions, et dont la capacité d'action pourrait être canalisée en un sens interprétable pour moi. Je ne pouvais me résoudre à dépendre de la volonté propre



Les bras de Gaïa,
Image personnelle, Photographie numérique, 2020

d'un putois ou d'un merle ou du hasard de l'effondrement d'une branche. Je m'endormais donc persuadée, comme mes congénères l'ont souvent fait, que la nature m'accueillait en son sein car elle reconnaissait en moi une bonne âme et qu'elle me choisissait dans son accueil.

Le réveil sonna dès 7h, nous décrivant, en anglais toujours, les nouvelles du monde avant de poursuivre sur un interlude musical. C'est donc au son d'ABBA que je sortais ma tête de sous la toile de tente, respirant à pleins poumons l'air frais et humide du matin qui contrastait avec la moiteur froide de notre chambre de fortune. Rien n'avait bougé, nos chaussures toujours en place, notre tente toujours debout. Nous avions dormi chacune à poings fermés et si le sol avait été un peu ferme et les sacs de couchage avaient doucement glissé sur la petite pente de la colline, nous n'avions pas demandé notre reste. Nous, qui durant les mois précédents, n'avions pas une fois vu le soleil se lever, nous accompagnions ce jour-là les premiers ébrouements des mésanges voisines. Si j'avais pu effacer les barrières de bois et de barbelés qui nous séparaient du champ en jachère, si j'avais pu retirer la cabane en bois bruni par les intempéries qui abritait les commodités, si

j'avais pu évacuer les caravanes rouillées et ébouriffer la plantation rectiligne des pins en contrebas, j'aurais pu me plonger pleinement dans ce que devait être un paysage de rêve. Sans pouvoir le faire, le tableau était pourtant d'un bucolique rare et plongeant mon nez dans l'herbe et tout mon corps à plat ventre, je pouvais cadrer, d'un seul œil cette sensation magique de ce que devait être la vue d'un renard à l'aube.

Le soleil s'était franchement levé à mesure que nous rangions la tente. Nos emballages finis, il ne restait plus rien de notre passage qu'un carré d'herbe aplati. Nous retournions à notre marche, passant quelques instants nous rafraîchir la frimousse au robinet du cimetière de l'église.

Nous nous éclipsions en hâte alors qu'une veuve venait visiter son mari allongé sous la terre à quelques mètres de nous. Notre moment de vie nous semblait bien trop païen pour continuer de stationner alentours. Nous nous remettions donc en chemin rapidement.

Avançant vers le sud, nous espérions bientôt franchir les limites du parc naturel. Dans cet espoir résidait

principalement l'envie de voir une évolution drastique des paysages, mais tandis que la matinée avançait, nous n'étions encore entourées que de ces mêmes prés et bâtiments de fermes qui avaient peuplé la veille.

Le soleil tapait maintenant violemment le sommet de nos crânes. Il était aux environs de 10h. Nous n'avions pas beaucoup progressé et le parc semblait encore loin. Une certaine lassitude et une forme de fatigue nous atteignait tandis que les champs s'élevaient tantôt à droite, tantôt à gauche, et se déversaient tantôt à gauche, tantôt à droite. En cet instant, j'alternais entre la hâte d'avancer et presque un remord d'être partie.

Dans l'aller-retour de l'eau qui courait des robinets à nos bouteilles, de nos bouteilles à nos bouches, pour finir évaporée dans la nature, nous étions bientôt à court de liquide. Profitant de la moindre source, nous nous arrêtions au carrefour d'une départementale, où une maison, au crépi sale et aux volets clos laissait poindre un petit robinet de jardin donnant sur la route. Grâce à cette apparition, nous remplissions une nouvelle fois nos réserves. La sueur ayant taché ma chemise, je décidais

de faire ma première lessive malgré les allées et venues intempestives des véhicules.

Saisissant l'opportunité de cette halte, et dans l'inquiétude de notre progression, nous observions notre avancée sur la carte. Si j'avais mis notre faible évolution de la veille sur le compte de notre manque d'expérience et d'une journée de découverte, maintenant, notre rythme devenait préoccupant. Comme notre arrivée au Cloître nous l'avait démontré, le temps nécessaire à l'installation du bivouac ne pouvait être négligé et nous ne pouvions être assurées de la même providence les jours suivants. Sur la carte de la région, nous faisons parfois de grands bons tandis de petites routes courtes ondoyaient sans fin lorsque nous les traversions. Montait en moi le sentiment que nous aurions pu mal juger les distances prévues de notre itinéraire. Cette crainte, qui semblait dramatique à l'endroit où nous étions, restait tue. Écortant notre arrêt, je nous engageais à forcer l'allure. Ce changement d'intensité fut d'autant plus dur, que si le matin encore nous parcourrions des paysages vallonnés, à présent s'énonçaient devant nous des côtes rudes. Comme si le paysage, se saisissant de cette crainte, avait appelé devant nous les montagnes tant



Vue piétonne,
Capture d'écran Google maps, 2021

espérées, sans pour autant en rapprocher notre point de chute. De la lassitude du panorama rural, nous éprouvions maintenant la difficulté de l'ascension.

Je crois que nous pénétrons à cet instant « l'espace hodologique », au sens de JB Jackson⁵, du latin *hodos*, signifiant route, chemin, voyage et qui s'entend selon lui comme « l'espace vécu » par un individu dans un environnement, s'opposant désormais à « l'espace géométrique » représenté par la carte qui mesure un espace sans décrire sa puissance émotionnelle. C'est l'espace du ressenti, du « sentiment géographique »⁶. L'espace où nos corps et nos esprits, accueillis dans le paysage, sur le chemin, avec le chemin, commencèrent à communiquer entre eux. En tous cas, c'était l'endroit où je commençais à y prêter attention, comme si j'avais à cet instant traversé un portail invisible entre itinéraire et marche libre.

La carte nous avait induites en erreur. Nous étions hors du cadre de son correct usage. Je n'avais pourtant jamais imaginé qu'une carte qui représentait, visiblement à la bonne échelle, l'espace dans lequel je me déplaçais pouvait me tromper. Mais il faut croire qu'il n'était pas

5. JB Jackson, *A Sense of Place, a Sense of Time*, 1994

6. Francesco Careri, *Walkscapes, la marche comme pratique esthétique*, Editions Jacqueline Chambon, 2013, p.11

correct de marcher sur des routes goudronnées. Alors, la précision du tracé n'avait pas à être particulièrement affinée.

« Les choix opérés alors par les cartographes pour traduire le monde en cartes se font médiateurs silencieux du pouvoir. [...] Les cartes « scientifiques » seraient davantage, comme a pu le montrer Brian Harley, à envisager comme des formes de savoir socialement construites, des fictions esthétiques disciplinant l'espace. »⁷ Affirment Kantuta Quirós et Aliocha Imhoff.

Certes, eux évoquent un découpage cartographique en lien avec l'histoire coloniale, à une échelle bien supérieure à celle que nous vivions maintenant. Pourtant je prends conscience du pouvoir de ces tracés, distribués à tous, sur nos déplacements, sur l'appréhension des espaces et des lieux, sur la projection que l'on peut en faire. Personne ne va dans le blanc des cartes, on ne marche pas sur une départementale, on ne quitte pas la ville à pieds, il y a des modalités à respecter, des véhicules à prendre, des chemins balisés. Mais le blanc c'était justement là que résidait mon envie. L'envie de faire « une exploration sur les zones laissées blanches sur la carte »⁸ comme le propose Philippe Vasset dans son ouvrage *Un livre blanc*⁹ dans

7. Kantuta Quirós et Aliocha Imhoff « Glissement de terrain », *Géo-esthétique*, Éditions B42, 2014 p.6

lequel il s'intéresse aux zones laissées sans indications sur la carte IGN de Paris. Des «zones blanches» dit-il, comme ces zones où l'information, le réseau, l'internet, jusqu'à la carte parfois, ne passe pas, n'existe pas. Tout ce que je voyais et qui me procurait à ce moment de l'émotion était absent de la carte, dans les espaces blanc bordant les traits des routes. Je découvrais en ces lieux non seulement que le paysage me parlait mais que la carte m'empêchait de l'entendre. Je voulais me perdre.

Alors, nous délaissions peu à peu la carte pour ne plus conserver que la boussole et choisir notre cheminement selon la sensation proposée par les jeux d'ombres et de lumière, de couleur de la végétation et de reflets du sol. Des récits se projetaient sur les morceaux de terre à chaque intersection. Nous plongeons dans ce « sentiment géographique », navigant dans cette carte émotionnelle, dans le décor visible et nos corps l'interprétant.

La végétation changeait radicalement à mesure que les côtes se succédaient. Peut-être était-ce l'altitude, ou la conséquence d'une culture qui m'était inconnue, toujours est-il que ni hêtre ni peuplier n'étaient désormais

8. Olivia Rosenthal, *Entretien avec Philippe Vasset*, Revue Littérature 2010/4 (n°160), pages 30 à 36

9. Philippe Vasset, *Un livre blanc*, 2007

visibles. Seuls genêts, ajoncs, et autres buissons, en quelques endroits de petits chênes, formaient à présent l'environnement de notre chemin, comme si la forêt s'était évanouie devant de grandes landes dans des variations de vert, d'ocre et de rouge. Nous marchions de nouveau sur un chemin de terre. J'étais soudainement excitée à la vue de ce paysage qui évoquait de nouveau pour moi autant le maquis cévenol, la Sierra de Guadarrama bordant Séville par l'est et les landes irlandaises du Connemara. Le tout mélangé, sur une terre étrangement aride, où les plantes puisent leur eau en profondeur dans le sol. Je commençais à reconnaître les sensations qui nous avaient amenées ici. Le paysage me souriait enfin et quelque chose de sauvage, sec et immense s'avavançait vers moi pour que je devienne enfin sauvage, sèche et immense.

Au loin un plateau, vers lequel nous avançons, se détachait clairement. On y distinguait un dense bois de sapins qui dominait cette vallée aride comme ce que j'imaginai pouvoir être de l'orée d'une forêt canadienne précédent l'été indien. Je pouvais tout à fait me projeter dans cet espace comme dans les actions d'un jeu d'enfant, comme rentrant d'une cueillette vers ma cabane au milieu



Vue piétonne,
Capture d'écran Google maps, 2021

de ces arbres. J'avais sous les yeux une goutte de mon désir, c'est souvent là qu'il est le plus savoureux d'ailleurs, mi dévoilé mi caché. Le Canada m'avait laissé un signe pour que je continue de le vouloir.

Midi illuminait le ciel alors que nous rejoignons la route bordant le bois. Atteignant cette hauteur, nous retrouvons l'horizon bleuté duquel se détachent maintenant distinctement deux monts et un lac en plein sud-ouest. On aurait dit une aquarelle laissée au soleil d'un rebord de fenêtre qui aurait perdu la puissance de ses couleurs sans pour autant en voir disparaître ses reliefs. Je distinguais clairement quelques hameaux aux toits d'ardoise luisants, des pentes déclinant de verts, rendues chauves par les vents. Surtout, on voyait loin. La projection topographique devenait temporelle et rassurante, je ne doutais plus de trouver mes paysages tant souhaités, ils étaient là, miniatures sous mes yeux, je n'avais qu'à plonger dans le bleu pour les trouver.

D'un côté je contemplais ce paysage qui, devenant une cartographie grandeur nature, me poussait en un vertige de perte de mesure. De l'autre, j'étais absorbée par le pourtour du bois de sapins dans lequel j'avais envie

de plonger, voyant comme des portes vers des mondes inconnus à chaque espacement entre deux arbres. Loin du fantastique, c'était l'endroit où disparaissait l'homme et ses infrastructures. Il fallait exécuter des cadrages précis, dans lequel ni le goudron de la route, ni les sentiers marqués par les tracteurs, ni le moindre champ ne pouvait entrer. Quand bien même cette forêt aurait été décidée par l'homme, elle était suffisamment irrégulière et loin des sentiers forestiers pour que je puisse, en plissant un peu les yeux et en utilisant mes mains en œillères, imaginer que mon corps ne soit pas si proche de chez lui. Je me racontais ainsi, par mon imaginaire plongé dans un espace excitant, une histoire toute autre que celle que je vivais à l'instant. Comme le dit Jean-Christophe Bailly, cadrant ainsi, avec ou sans objectif, je donnais « un coup de main à une autoproduction de la nature [...] qui ne se confond pas au paysage mais l'englobe. »¹⁰. Soudain, par ma présence et mon imagination, cette terre renouait un instant avec un temps préhistorique, un temps pré-civilisationnel. Comme un film qui ne tournait que dans la salle noire de mon esprit, je faisais corps avec ce paysage, cette nature qui me donnait des éléments pour que je les transforme en récit et que je les projette à nouveau sur elle. J'étais cette

10. Jean-Christophe Bailly, «Préface», *Cosa Mentale* de Christine Ollio, Éditions Loco, p. 8



Vue piétonne,
Capture d'écran Google maps, 2021

nature, j'étais le paysage et je me voyais partout, en dehors de mon corps existant, interagir avec elle tandis que je ne faisais que la fouler.

La faim qui commençait à se cramponner à nos talons me faisait d'autant plus léviter entre ces deux mondes et leurs profondeurs vertigineuses. Nous arrivions, deux kilomètres plus loin à un village : Trédudon-Le-Moine. Avant même que nous ayons pu apercevoir la moindre bâtisse, nous étions prévenues : ici était le « 1er Village Résistant de France » indiquait un panneau au bord de la route, accompagné en bon breton de sa stèle de granit. Les habitants du hameau avaient permis le stockage d'armes et l'accueil de résistants du maquis, maintenant pendant quatre ans « une parcelle de France libre ». Si je pouvais me figurer facilement une résistance active dans cette région due justement à la topographie mi montagne, mi lande, et au caractère indépendant du Breton, c'était une autre affaire concernant ce village.

Quelques mètres après le panneau, un terrain ressemblant vaguement à un espace de jeux pour enfants ou un lieu de parking pour gros véhicules. On s'y arrêtait déjeuner. D'un côté un pré de vaches, d'un autre la route,

et derrière nous un bâtiment de ferme recouvert de taule. L'endroit semblait paisible, personne en vue. Nous espérions ne pas voir débouler un fermier furieux à l'idée que l'on campe sur sa propriété. Difficile de se projeter dans le trouble des années 1940 et d'imaginer dans cet endroit somme toutes commun une histoire de bravoure et de solidarité.

La vérité était que nous avions peur des autres. Avant notre départ, nous nous étions bien sûr renseignées sur les risques de notre expédition et les précautions à prendre. Tous les internautes que nous avons consultés tombaient d'accord : le risque n'était pas tant la nature en soit si l'équipement était bon, il fallait bien plus se méfier des hommes, vagabonds, gendarmes et habitants. Nous ne savions en fait pas comment, après deux mois de confinement national, la population de cette terre protégée allait pouvoir percevoir deux étrangères qui se promenaient et s'implantaient de manière aléatoire sur des terrains. Je sais que mes parents par exemple auraient clairement refusé que de telles personnes s'approchent d'eux ou de leur propriété. Nous avions d'autant plus de doutes que l'âge moyen avancé dans cette région nous avait déjà valu des figures spectaculaires de petits vieux qui nous

évitait en pas chassés dans les rayons des supermarchés ou sur les trottoirs des agglomérations. J'avais insisté à notre départ pour dire que nous étions originaires du département voisin, ayant conscience de la détestation latente des Franciliens. Un docteur du coin qui avait acheté une voiture d'occasion immatriculée à Paris s'était vu vandalisé son nouvel achat par des voyous se revendiquant du FLB (Font de Libération de la Bretagne). La psychose sanitaire se mêlait à la géopolitique. Notre situation était d'autant plus précaire que nous avançons lentement, étions deux femmes, lesbiennes de surcroît, et visiblement des touristes. Loin du caractère d'aventurières que je nous prêtais, nous nous planquions surtout de la vue des autres.

Le déjeuner fini, nous comptions arriver le soir à Huelgoat au Sud-Est où nous pensions pouvoir camper entre la forêt et le lac au milieu des chaos rocheux. Il nous fallait alors parcourir a priori la même distance que le matin. Ceci étant dit, c'était la même distance si nous empruntions les routes. Or, marcher sur les départementales était assez pénible pour nous et nous préférons nous en tenir aux chemins de grande randonnée. Quittant Trédudon-Le-Moine, nous étions ravies de retrouver nos sentiers. Ce



Vue satellite
Capture d'écran Google maps, 2021

n'est qu'un bon moment plus tard que je réalisais que rejoindre notre point de chute avant la nuit relèverait de l'exploit.

À ce moment-là, nos corps, qui avaient tenu la première journée de marche et qui ne connaissaient plus l'endurance, commençaient à faiblir. Nos pieds chaussés dans de vieux godillots de ma mère étaient recouverts d'ampoules et les sacs pesaient plus lourd que jamais sur nos épaules courbaturées. Je ne comprenais pas comment, ce qui avait été possible le matin devenait un obstacle insurmontable l'après-midi. Les charmants sentiers représentaient désormais des vortex où les heures se perdaient comme la matière dans un trou noir. Les chemins balisés se superposant souvent, je me rendis compte que nous avions dévié de notre itinéraire initial.

Tentant de rejoindre le chemin prévu, nous nous résignons à marcher sur le bitume. J'avais repéré un peu plus loin vers l'Est ce qui semblait être un raccourci qui évitait les angles droits de la route. A travers une plantation de pins en lisière d'un champ nous avançons donc comme si notre vie en dépendait, s'enfonçant vers

les arbres. Le chemin devait en un endroit offrir le passage d'une rivière. Nous nous retrouvions en réalité devant un cul de sac. C'était un large rectangle de sable noir où les tracteurs manœuvraient. Je laissais mon sac au pied d'un pin avec ma partenaire épuisée et découragée. Je filais accroupie entre les arbustes piquants pour essayer de trouver un passage à travers la végétation. Je dévalais une butte et me retrouvais les pieds dans un petit marais. La vision était enchanteresse. Loin des traces de pneus monstrueux et de forêt découpée au cordeau, devant moi se peignait un décor dont Van Gogh n'aurait pu rêver. Des lentilles d'eau se mêlaient aux iris des marais d'un jaune éclatant. Je ne distinguais pas le solide du liquide. Des aulnes et des saules venaient de l'autre côté contraster la lumière douce qui baignait cet endroit. Un ballet de libellules finissait le tableau bercé dans les frottements des criquets, les bourdonnements d'abeilles, les croassements des grenouilles et le grincement du vent dans les branches.

Je restais ébahie qu'après les fourrés précédents, qui m'avaient griffé les bras et le visage, puisse exister si proche un lieu que je n'aurai donné qu'au paradis. Je contemplais encore un instant avant de rebrousser

chemin. J'aurais voulu que nous y retournions. J'aurais voulu capturer cette image mais la fin d'après-midi nous rattrapait et nous n'avions plus le temps de divaguer. Les lieux dans leur magie infinie ne pouvaient nous accueillir tant ils étaient humides et dépourvus d'eau potable dont nous avons maintenant cruellement besoin. Nous avons dérivé et il nous fallait maintenant revenir sur nos pas, lasses de reparcourir, après un tel échec, la même route. Nous abandonnions l'idée de rejoindre le soir même notre destination. En nous redirigeant vers le sud, nous avons repéré deux villages successifs en direction de Huelgoat. Le sol était dur et chaud, nos pieds épuisés donnaient la sensation de marcher directement sur nos os. Essayant d'arrêter les voitures, nous tentions de faire un peu de stop, sans succès. Nous arrivions au premier village. Celui-ci semblait déserté, fantomatique comme les précédents. Cette fois-ci désinhibées et déterminées à assouvir notre soif, nous en faisons le tour.

Apercevant un chantier, nous interpellions un homme descendant d'un camion. C'était la première fois depuis 48h que nous parlions à quelqu'un. L'homme était jeune et nous présenta sa femme et son fils qui

nous remplirent nos gourdes. Nous leur demandions de nous indiquer un lieu où planter notre tente, espérant discrètement qu'ils accepteraient de nous prêter un bout de pelouse. Au lieu de cela ils nous enjoignirent à nous installer dans n'importe quel champ du coin. Déçues de notre manque de franchise, nous repartions, alourdies par l'eau, encore plus au sud. Les villages étaient espacés d'un ou deux kilomètres sur lesquels nous nous traînions dans les côtes, inspectant tous les champs environnants. Mais leur sol était cahoteux d'une terre sombre et dure. Au-delà de la peur de se faire chasser, nous avions besoin d'un peu de confort.

Alors que nous atteignions enfin le calvaire du second village, nous n'avions toujours aucune idée de là où nous pourrions planter notre tente et ce n'était bientôt plus la fin d'après-midi mais le soir qui s'annonçait. Le calvaire marquait un carrefour, la route d'où nous venions continuait sa lancée tout droit vers Huelgoat, une route partait en face rejoindre une départementale et un petit chemin derrière lui bordait un pré. De ce pré sortit soudain un homme d'une soixantaine d'années chevauchant un grand tracteur rouge. Abandonnant nos



Carte IGN,
Capture d'écran géoportail.fr, 2021

sacs sur un talus, nous courrions au-devant de lui. Sans réfléchir, nous baragouinions une demande en hurlant à moitié de nous laisser, s'il vous plaît et par pitié, dormir dans son pré, que nous n'abîmerions rien, qu'il faisait presque nuit... L'homme, arrêtant son moteur, avait acquiescé depuis maintenant plusieurs secondes avant que nous comprenions que nous allions pouvoir profiter d'une nuit en toute sécurité dans le pré fermé par une barrière. Une gratitude joyeuse nous envahit. Nous courrions dans un coin du pré, les sacs ne pesant presque plus rien, nos pieds ne souffrant plus. L'homme habitait en face dans une petite maison propre. Il s'appelait M. Rannou. Très accueillant, il revint nous voir nous indiquant le meilleur endroit du pré où planter notre tente en fonction de la croissance du soleil.

Il se renseigna sur notre projet. Inquiet de notre manque d'expérience, il nous demanda de lui montrer notre carte. Je pense que c'est entre dépit et hilarité qu'il la prit dans ses mains. Il nous expliqua alors que la carte routière dont nous disposions était inutile pour la randonnée. Il était lui-même chargé de baliser les chemins de randonnée équestres de la commune. M. Rannou nous dit doucement

qu'il fallait utiliser des cartes dont l'échelle représentait plus précisément les distances. Il en possédait quelques exemplaires de la région et promit de nous en donner une. Abattues autant que soulagées, nous le remercions de tant d'égards. Nous plantions la tente rapidement, un peu honteuses d'être de si piètres randonneuses. Il nous permit d'aller chercher de l'eau dans son jardin et nous proposa de l'accompagner nourrir sa jument un peu plus loin.

De retour, nous préparions le dîner en silence. En vérité, l'épuisement nous avait atteintes et la dureté avec laquelle nous étions venues ici s'était bien vite émoussée. Les hommes n'étaient pas si méchants, au contraire nous avions grand besoin d'eux et de leur générosité. Ceux que nous avions rencontrés jusque-là nous avaient donné de l'eau, de l'aide et de la chaleur. L'armure se fissurait et sous l'effet de la fatigue, nous pleurions un peu, discrètement, l'une hors de la tente, l'autre dedans.

Le dîner expédié au son de la BBC, nous rentrions nous allonger. Avant de fermer les yeux, je sortis le bouquin que j'avais emporté et en lu quelques pages : *Walden ou la vie dans les bois* de Henry David Thoreau. Une lecture bien adaptée à notre contexte. Je parcourus les premières lignes



Vue satellite
Capture d'écran Google maps, 2021

du premier chapitre Économie et m'endormis, me sentant validée par l'auteur du fait de vivre ma propre expérience que je pourrai raconter, comme lui, à la première personne.

La nuit nous fit grand bien. Après un café partagé avec M. Rannou et un rapide brin de toilette à son robinet de jardin, nous repartions le cœur allégé de savoir que des gens dénués de peur et de préjugés pouvaient peupler notre parcours. Il nous avait donné les cartes promises. Je voudrais retourner voir cet homme un jour, lui rendre son hospitalité et la joie qu'il nous a procuré.

Nous avons écourté notre itinéraire, sachant désormais que le chemin à parcourir ne rentrerait pas dans notre semaine de marche. Éliminant Huelgoat de nos points de passage, nous allions à l'essentiel : le Réservoir Saint-Michel dans lequel les deux monts et la chapelle du même nom trempaient leurs pieds. La carte de l'Institut national de l'information géographique et forestière représentait bien mieux notre environnement, cessant de faire passer pour des couloirs rectilignes les chemins qui peuplaient les sous-bois, tournoyant autour des troncs marqués de traits rouges. L'espace était ainsi bien mieux discipliné et nous reprenions un peu de pouvoir sur notre

marche qui avait jusqu'alors dérivé de notre projection cartographique initiale. Nous avons enfin fait ce pont mental entre la dimension matérielle de l'espace dans lequel nous étions plongées et sa représentation métrique. Nous avons enfin compris que l'espace en deux dimensions décrit par la carte ne rendait absolument pas compte de la consommation émotionnelle et physique que les lieux traversés provoquaient sur nos corps.

Nous cessions alors de compter sur nos estimations en termes de capacité objective d'un corps en bonne santé dépourvu d'identité, pour finalement prévoir nos trajets selon nos corps à nous, leurs blessures, leur fatigue, leur faim, leur soif et surtout leurs envies, nos envies. La carte reprenait ainsi sa juste place d'outil d'orientation sur un territoire à découvrir.

Un peu plus tard, traversant les villages voisins, une dame âgée nous interpella. Elle était sur le pas de sa porte. C'était une petite femme vêtue de noir, toute ridée de sourires. Elle nous demanda si nous étions bien les deux randonneuses qui avaient dormi chez M. Rannou. Habituees à l'anonymat, surtout dans une région que nous

ne connaissions pas, nous étions surprises de sa question. Elle voulait discuter et nous entretint un bon moment de part et d'autre de son muret. Nous ne mentionnons plus sur nos origines. Elle nous proposa de prendre un café dans sa cuisine. Très tentées, nous déclinions poliment l'invitation. Je comprenais bien que nous étions la nouveauté du coin et malgré la douceur de cette femme, je comptais atteindre le lac avant la nuit. Nous écourtions donc la conversation avec un certain remord de ne pas s'être plongées dans la chaleur de cette cuisine et des cafés filtres fumant en volutes.

Nous traversons La Feuillée en milieu de matinée, cherchant une boulangerie pour remplacer nos fruits secs par un pain au chocolat. Je crois que c'est par là que notre périple, notre aventure, prit un nouveau visage. Il ne s'agissait plus tant de lutter contre nos corps, dans une angoisse excitante. Nous étions désormais là en hédonistes insouciantes, heureuses dans un environnement qui avait changé de couleur et avait adopté une lumière chaude et familière. Tout cela avait changé brusquement avec Monsieur Rannou.

La marche ne fut pas dure moralement ce matin-là. Pourtant nos pieds blessés progressaient difficilement.



Une après-midi de répit au bord du lac #2,
Image personnelle, Photographie argentique, 2020

Nous arrivions, par la route et les sentiers, à un village bordant le lac : Nestavel-Bras. Il y avait un café de centre équestre rempli de fleurs sur une petite place, d'où des ruelles au sol défoncé s'échappaient de toutes parts. Nous suivions la route du lac. Descendant une longue allée, nous découvriions au fur et à mesure une grande étendue bleue reflétant le ciel, avec en son centre ce qui semblait être une petite île recouverte de sapins et derrière elle, au loin, deux petites montagnes arrondies dans un brun clair, comme le pelage d'un chien endormi.

Il était midi et nous déjeunions au milieu des caravanes et des canoéistes qui profitaient comme nous des premiers jours de liberté et de soleil. La vue était splendide et sans plus de discussions, nous décidions de nous accorder une après-midi de répit au bord du lac. Nous avions depuis longtemps maintenant manqué l'exploit de nous confronter à la nature puisqu'elle était fragmentaire et le dépassement physique devenait compliqué à force d'ampoules percées. C'est donc les pieds dans l'eau ou allongées sur le ponton que l'après-midi s'écoulait. A côté de nous, un homme apprenait à sa fille à pêcher le brochet et la truite à la ligne. Nous écoutions, attendries et amusées



Une après-midi de répit au bord du lac #2,
Image personnelle, Photographie argentique, 2020

par ce moment. L'homme voulait que sa fille soit fière de lui et tentait toutes les pirouettes pour se faire remarquer de l'enfant, racontant ses plus grosses prises et ses grandes aventures de pêcheur au bord du lac. Tant et si bien que ce n'était plus tant sa fille qui était fascinée par lui mais tout un tas d'enfants qui chahutaient avant un peu plus loin et puis nous deux, assises à quelques mètres toutes oreilles tendues.

Nos sacs étaient restés à la lisière des galets, là où nous les avons jetés en arrivant, euphoriques de découvrir l'eau. Nous nous étions déshabillées et avons plongé dans l'eau étrangement rouge à un abord plus proche. Séchant sur le ponton, le soleil braqué sur nous, il ne manquait rien qu'un peu de fraîcheur. Des tomates. Tout ce qu'il nous manquait c'était des tomates. Le caprice montait, autorisé par le moment extraordinaire qu'il fallait parfaire. Il n'y avait pas de commerce dans le village, il fallait se rendre à Brennilis quelques kilomètres plus au nord. Déterminées à nous constituer le meilleur souvenir possible, nous appelions l'épicerie de Patricia à Brennilis. Laquelle nous répondit que le magasin était fermé mais que si nous nous y présentions, elle nous en ouvrirait les portes.



Une après-midi de répit au bord du lac #3, le bateau,
Image personnelle, Photographie argentique, 2020

Sans plus attendre, nous rechaussions, un peu débraillées, nos sacs à dos en se dirigeant vers la petite place. J'étais persuadée à présent que tous ces gens, absents des cartes, routières ou IGN, étaient doués de la meilleure volonté du monde et que tous seraient prêts à nous aider. La suite ne me fit pas mentir, puisqu'au café fleuri du centre équestre on accepta de nous garder nos sacs, que le père-pêcheur, ayant tari ses histoires nous proposa de nous emmener en voiture, que Patricia ouvrit sa boutique et que nous pûmes repartir, les bras chargés de saucissons, fromages, pastis et autres tomates.

Revenant à pied, il fallait maintenant que nous décidions comment préparer la nuit. Le lac était bordé par un camping aussi désert que celui du Cloître mais bien entretenu. Nous hésitions, nous craignons d'être délogées, d'autant plus que la gendarmerie était bien plus présente ici, à côté d'un barrage hydraulique, que dans un coin perdu de campagne. Nous avons vu plus tôt quelques uniformes vadrouiller autour des caravanes. Un peu plus loin, un sentier faisait le tour du lac et par endroits, des fourrés dissimulaient un espace appréciable. Nous optons pour cette solution sans déterminer précisément le lieu du

bivouac mais persuadées de trouver notre bonheur dans cette direction.

Une fois nos sacs récupérés auprès du café de l'écurie, nous reprenions nos places au bord du ponton. Le soleil qui descendait faisait maintenant flamber le lac. Comme si l'image n'était pas achevée, un petit navire vint couronner le paysage se plaçant parfaitement sous le soleil, et sur la droite perspective de l'île de sapins.

Je voulais à présent arrêter le temps. Je riaais franchement de ce paysage, trop naïf et simple pour être vrai. Ce paysage était beau et bête, sublime à en être imbécile et me transperçait les rétines au plus profond de mon crâne où il dessinait un nouvel emblème du paradis. Tout me faisait rire, d'un brin d'herbe au soleil. J'avais l'impression d'être en Italie, en Espagne, en Amérique, dans le Sud au printemps, dans le Nord en été, partout sauf ici. C'était incroyable. J'avais eu un jour cette même émotion en partant du port de Saint-Héliier, à Jersey, à bord d'un voilier à l'aube. Lorsque, quittant la navigation risquée du canal d'accès, le soleil s'était levé à l'horizon et que parmi les marsouins qui dansaient avec la proue, l'un d'eux avait, sans le savoir, sauté, dans ma perspective, au-dessus du



La traversée de Grandville à Jersey,
Image personnelle, Photographie argentique, 2015

soleil. J'avais alors ressenti le même émerveillement d'enfant que maintenant, devant cette île et ce bateau de baignoire. Ce marsouin n'avait créé qu'une image de fond d'écran des années 2000 et pourtant, c'était la plus belle image que j'eus jamais vue de ma vie. C'est dans cette foule d'émotions combinées que je ne trouvais d'autre mots à exprimer que ceux du lexique de la beauté, dans une correspondance absolue à l'esthétique de mon imaginaire nourri d'images semblables à celle que je contemplais. Les images que je m'étais faites, peut-être par les films, les illustrations de livres, les photographies que j'avais vues, se trouvaient enfin à l'extérieur de moi. Devant moi et au-dedans de moi, elles étaient partout ici, comme si l'univers me donnait raison d'avoir cru à leur existence.

Nous coulions complètement dans cet environnement comme si nos corps disparaissaient dans une jarre de miel. L'île recouverte de sapins me fascinait particulièrement. Plissant un peu les yeux, les deux monts surplombants se transformaient en rocheuses floues à l'arrière-plan. Je plongeais naturellement, comme une image latente, dans l'idée du futur voyage au Canada.

Cette pensée montait en moi de plus en plus en obsession. J'étais certaine d'y trouver une combinaison des sens qui m'animaient dans les apparitions précédentes. J'étais convaincue que l'île qui trônait sous mes yeux n'était qu'une maquette, une douce miniature de ce que je pourrai découvrir là-bas. Car là-bas tout est vaste, sur-dimensionné ou peut-être serait-ce mon corps qui rétrécira. Je me trouvais malgré tout à l'étroit dans cet espace où il fallait cadrer en portrait tous les paysages pour y trouver la parfaite substance, en éliminer les objets parasites qui vous sortent d'un contexte par leur trivialité ou qui le datent trop. Oubliant le décor de station balnéaire derrière mes épaules, j'y projetais une tente, au loin sur la rive, comme celle de Timothy Treadwell, de Nicolas Vannier, ou celle d'un des trappeurs de London. Je voulais pour ce voyage me trouver une mission. Tous avaient eu une mission, l'un venait faire ermitage, l'autre venait chercher de l'or, le dernier suivait le second, etc. Moi je voulais retracer quelque chose. Me revenait en mémoire l'histoire de l'arrière-grand-oncle que j'avais commencé à rencontrer quelques temps auparavant et son Canada d'infortune.



Une après-midi de répit au bord du lac #4, le soir,
Image personnelle, Photographie argentique, 2020

« Après un voyage de 15 jours par Sénanque, Marseille, Paris, Calais, Douvres, Londres, Liverpool, Glasgow, l'Océan Atlantique, Halifax, et Montréal, voyage assez fatiguant en cette saison de froid et de neige, je me trouve ici assez fatigué et aussi un peu dépaycé dans cet immense pays tout couvert de neige et de glace. » avait-il écrit à son frère.

Peut-être avait-il lui aussi vu, descendant de son paquebot après un tel périple, des territoires où derrière quelques sapins épais se cachaient des tentes de tissu blanc signalées par de petits feux, comme celui qui brillait dans mes yeux sur cette île brûlée par le coucher du soleil. Je voulais que ces tentes aient un sens, une réalité plus proche de moi que des artefacts volés dans des films, je voulais qu'un membre de ma famille les ait vues et me transmette en héritage un lien légitime avec ces lieux, pour le moment, imaginaires.

Je prenais alors fermement la décision que de retour de voyage, je me pencherais sur cet individu pour déterminer ma quête à moi. Mon identité dans ce voyage Canadien. Et peut-être qu'au passage je pourrai découvrir ce qui me fascine tant dans ces scènes que je me faisais d'humains dans la nature.

Le soleil se noyait maintenant dans le lac et il était grand temps de se coucher pour la nuit. Nous plantions en hâte notre tente entre quatre arbres parfaitement disposés au bord du sentier. Nous avons finalement bien bu et préparions une tisane sur une grève de galets à quelques mètres de la tente. Sous un ciel démesuré d'étoiles, nous convenions qu'il était indécent de s'en dérober ce soir-là. Sortant nos sacs de couchages de sous la toile, nous nous installions entre les arbres et la grève, nous enveloppant le corps et la tête dans la capuche des duvets, ne laissant de vide que pour nos yeux qui se fermaient bientôt dans une mer de phares.

Le lendemain matin, contrairement aux jours précédents où nous nous étions réveillées fraîches comme des gardons, nous étions molles et fatiguées dans cet environnement perpétuel de beauté qui soudainement en devenait agaçant. Surtout, nous étions boursoufflées, le visage en ballon, on ne distinguait plus nos yeux sous une masse de paupières où même les cils menaçaient d'être éjectés de nos faces. Nous étions complètement déshydratées face au plus grand réservoir aqueux de Bretagne. Les premiers promeneurs, joggeurs et

propriétaires canins commençaient à défiler à quelques mètres de nous supprimant toute intimité et finissant de nous sortir du lit. Rassemblant rapidement nos affaires, nous profitons encore un moment de ce cher lac en consommant notre petit-déjeuner. Les poissons venaient entre nos pieds et je jouais à les attraper à main nues, ne négligeant pas l'espoir d'y parvenir. Admettant mon agilité naturellement inférieure, je renonçais et nous nous remettions en route, chargées d'un plein d'eau récupérée au robinet de l'école de voile désertée. Avant de quitter définitivement le lac, je prenais quelques photos avec mon téléphone pour conserver les coordonnées GPS du paradis comme on place une punaise sur une photo.

Nous contournions le lac par l'est. La journée s'annonçait chargée, puisque nous devions arriver à l'extrême opposé du lac, traverser une réserve de castors bretons, gravir les deux monts et parcourir encore quelques kilomètres jusqu'à Saint-Rivoal.

La traversée de la réserve des castors, dont j'ignorai l'existence jusqu'alors sur le territoire français, fut somptueuse. Nous marchions sur une sorte de plancher



Les Monts d'Arrée,
Image personnelle, Photographie argentique, 2020

de bois qui serpentait dans la flore de tourbière. Nous n'apercevions bien sûr aucun de ces spécimens craintifs. Nous ne les cherchions d'ailleurs pas tellement. Mais ce chemin, prévu à notre divertissement nous permettait de progresser un peu surélevées de la terre marécageuse et de distinguer aisément le territoire broussailleux des rongeurs. C'était comme une sorte de tapis volant qui symbolisait un récent accord entre ces bêtes qui avaient bien failli disparaître et notre présence, enfin notre accapARATION de leur territoire plutôt. Ici, les plantes n'étaient désormais plus plantées par les hommes, elles vivaient leur propre autonomie, sans règles édictées, enfin visiblement. Je me souviens du discours de certains chasseurs que j'ai pu croiser qui se revendiquait d'une insertion de l'homme dans la nature comme « grand régulateur », permettant de limiter la prolifération par exemple de lapins qui détruisent l'équilibre des sols en y creusant des galeries. Était-ce ça l'écologie, préserver ce qu'on n'a pas tout à fait détruit ? Mais finalement n'était-ce pas nous surtout qui avions réduit leurs habitats, parquant des espèces dans des espaces délimités sur des cartes précises que nous seuls comprenons ? Un lapin sait-il seulement lire une carte ?

Finalement, nous deux, aventurières du dimanche en manque d'images d'Épinal, de nature, nous contribuions à cet accord. Peut-être que si nous, les humains, n'avions pas été des chasseurs et débroussailleurs compulsifs, les lapins auraient envahi le monde et provoqué son effondrement... Peut-être qu'il y aurait eu une guerre de colonisation entre les lapins et les castors... Ou peut-être est-ce là mon esprit humain pétri de conquêtes qui parle.

Peut-être que ce décor qui m'excitait tant je voulais surtout le posséder. C'est dans la réserve de castors que je réalisais, en ressortant mon appareil photo que je désirai intensément capturer ces images, les faire miennes. Les images en tant que telles n'ont pas de volonté, comme cette nature qui ne saurait résister à la capture. Mais si c'était la nature que je défigurai ici égoïstement sans qu'elle ne puisse rien y faire. Je cadrerais cette sensation de plénitude qu'elle me procurait. Je la découpais en petits rectangles soigneusement taillés. Je dû consommer une pellicule entière. Je me sentais un peu coupable de modifier par ma présence le sentiment de ces lieux, d'y effectuer par le cadrage une suspension du temps par l'apparition des bords et que ce « prélèvement soit à la fois délimité [mais surtout] définitif », rendant l'état de cette nature dans cet

11. Jean-Christophe Bailly, «Préface», *Cosa Mentale* de Christine Ollio, Éditions Loco, p. 9

instant éternel¹¹. Préserver la nature de l'œil humain et de sa projection me semblait ici un impensé.

C'est plus tard que je comprenais ce qui m'indisposait dans mon élan de découpeuse, par Bruno Latour et son ensemble de conférences publiées dans *Face à Gaïa*¹², grâce auquel je saisisais que ce geste photographique, voulu comme une représentation de la nature dans mon fantasme, se retournait effectivement contre elle. Par ce geste, je renforçais l'idée d'une nature existant comme le négatif de la culture.

Latour reprend la position développée dans les années 1960 de James Lovelock qui invitait à différencier, par le nom de Gaïa, l'existence de la planète Terre en tant que structure vivante en elle-même, loin des attributs divins, du concept de nature. Par mon geste, je dépossédais en fait Gaïa de sa complexité en contribuant à l'invisibiliser sous le terme de « nature », inerte, sage, docile et exploitable. La vision parcellaire de mon objectif renforçait en réalité une suprématie de l'homme sur cette nature développée et renforcée depuis le XVII^e siècle par la société Moderne. Finalement, l'intention de mon geste était de conserver une trace du paysage, de représenter au plus proche mon sentiment présent. C'est là que je comprenais dans mon

12. Bruno Latour, « 7^e conférence. Les États (de nature) entre guerre et paix », *Face à Gaïa* (2015), p. 285 à 328

malaise que mon imaginaire était urgemment à réinventer si je voulais pouvoir faire partie de ceux qui ne détruisent pas mais de ceux qui défendent « Gaïa ».

Gérard Chouquer, commentant *L'invention du paysage* d'Anne Cauquelin rajoute¹³ :

« Pour qu'il y ait paysage, il faut que soient réalisées deux figures de l'artificialité. La première est le cadrage, au moyen de la fenêtre par laquelle on voit le paysage. La seconde est un jeu de transports avec les quatre éléments constitutifs de la nature : eau, feu, terre (sable), ciel. Les figures de transport sont nécessaires pour faire exister le paysage, c'est-à-dire pour passer de l'arbre à la forêt, de l'étang à l'océan, d'un tas de pierres à la ruine. Pour ce passage des formes aux contenus, nous utilisons la fable, la légende, le conte, la doxa. Nous utilisons aussi les figures de la rhétorique, comme la métaphore. Aussi le caractère implicite du paysage vient du sentiment de sa perfection. Et cette perfection est atteinte lorsque nous pensons qu'il n'y a aucune médiation entre la nature et la forme dans laquelle on la perçoit, c'est-à-dire lorsque sont effacées les figures de l'artifice. L'étonnement vient de ce que nous puissions avoir un tel sentiment devant des assemblages aussi peu naturels mais construits. »

13. Gérard Chouquer, « Anne Cauquelin, *L'invention du paysage*. Paris, PUF, 2000, 180 p. Et : *Le site et le paysage*. Paris, PUF, 2002, 194 p. », *Études rurales - Terre, territoire, appartenances*, 163-164, Editions de l'EHESS 2002



Engelberg 1972,
C-Print, tirage 1979, 24,7x16,5, CSAC, université de Parme

L'enfer est pavé de bonnes intentions et comme je pensais rendre compte d'une réalité visible et palpable, sur laquelle je pourrai venir projeter mes délires, je jouais en fait le jeu que je viens à l'instant de critiquer d'une écologie de l'enfermement de la nature. D'une nature qui ne serait désormais plus présente que dans des espaces restreints où elle pourrait continuer à correspondre aux critères esthétiques de la photographie de paysage.

Je me souvenais de ce photographe dont j'avais tant aimé la rétrospective au Jeu de Paume¹⁴, à Paris, un couple d'années avant. Un Italien qui n'avait pas tant voyagé, qui était même resté longtemps autour de chez lui, à Modène. Il s'appelait Luigi Ghirri. Son nom m'évoquait le jaune et le rire, un soleil de montagne. Géomètre de formation, il avait commencé la photographie assez tard dans sa vie et s'amusait à multiplier les cadrages géométriques et frontaux, créant parfois des collages de fait entre un objet et son contexte. Son travail s'orientait essentiellement sur le regard qu'il portait sur une Italie des années 1970 en pleine modernisation. La majorité de son œuvre incarne un commun frisant le kitsch, joyeux et amusé dans des lieux publics, des espaces de divertissement, de

14. Luigi Ghirri, *Cartes et territoires*, du 12 février au 02 juin 2019, Jeu de Paume, Paris



Rimini,
C-Print, 17,8x27cm, CSAC, université de Parme



Atlante 1973,
C-Print, 20x30cm, CSAC, université de Parme, Bibliothèque nationale de France,
Paris

vacances, etc. qui aboutissent finalement en nostalgie de fin de fête foraine. Et si Ghirri est un photographe remarquable pour une chose au-delà de ses sujets et de ses couleurs, c'est bien pour son cadre. Pour la manière dont il découpe précisément l'espace qu'il photographie, qu'il redresse toutes les lignes, s'assurant d'une géométrie d'apparence simple et nette qui structure le squelette de l'image.

Je suis profondément touchée par lui et pourtant quelque chose me contrarie lorsqu'il énonce son cadre comme consistant à étendre le réel. Réel qu'il représente en effaçant les bords de ses images, en supprimant le cadre :

« Le fait de gommer l'espace qui entoure le cadre est pour moi aussi important que ce qui est représenté ; c'est grâce à cet effacement que l'image prend un sens et devient mesurable. En même temps, l'image continue dans le visible de ce gommage, et nous invite à voir le reste du réel non représenté. Cette double démarche—représenter et effacer—ne tend pas exclusivement à évoquer l'absence de limites en excluant toute idée de complétude ou de fini, il nous indique quelque chose qui ne peut être délimité, c'est-à-dire le réel. »¹⁵

15. «Luigi Ghirri, *Kodachrome*, 1978» cité par Maria Antonella Pelizzari «L'image nécessaire de Luigi Ghirri», catalogue d'exposition *Cartes et territoires*, éditions Mack, 2018



Riva di Tures 1977,
C-Print, 17,2x27,2cm, Collection Joshua Chuang, Courtesy de la Matthew Marks
Gallery

Si j'étais d'accord avec la mécanique de son principe : d'une image qui déborde hors de son cadre, dans le moment où nous nous trouvons chez les Castors, je renversais sa logique. Je me servais du réel mais je cadrerais mon fantasme qui s'étendait de toutes parts hors du cadre, le fantasme d'une terre où l'azur serait infini. Lorsqu'il cadre en 1977 un parc miniature à Rimini sur la côte est italienne, je ne peux me résoudre à penser que c'est le réel qu'il veut représenter. Pour mon regard, il cadre une métaphore, il cadre un cadre préexistant. Bien évidemment, il cadre le réel dans le sens où ces objets existent, pour autant, ce qu'il capture pour moi est l'illusion. Une illusion dont tous sont conscients mais à laquelle chacun se prête volontairement dans un monde où le réel et l'image, cet artifice dont parlait Anne Cauquelin, finissent par avoir une valeur équivalente. Ce que je maintiens aussi c'est que : le cadre du fantasme, de l'illusion, s'est peu à peu évanoui, le libérant dans l'espace, le laissant se confondre avec la réalité, c'est pour cela que je cherche aujourd'hui à trouver mes images fantasmées dans le réel. Et je lui en veux un peu de ne pas avoir vu cette dimension dans sa phrase, de ne pas avoir assez encadré ses mots et de finalement avoir contribué à flouter cette ligne, entre le réel produit par la culture et la réalité concrète du monde, si difficile à appréhender.

Sortant de la réserve, nous retrouvions tout naturellement les routes goudronnées, comme sorties d'un rêve où nous avions imaginé nos corps flottants discrètement au-dessus des bruyères, ajoncs, mousses et orchidées sauvages. De retour brusquement dans le monde des hommes, nous profitons du perron d'une église pour déjeuner à l'ombre puisque depuis le matin, le soleil était omniprésent sur nos têtes échauffées. Nous repartions rapidement après le désormais traditionnel plein d'eau. Nos corps reposés par la pause de la veille toléraient maintenant mieux l'effort et nous avons trouvé notre rythme, l'une devant l'autre derrière pour ne pas se gêner. Notre marche se faisait ensemble, mais nos esprits se fondaient tant dans le décor que chacun de nos corps y réagissait différemment, nous étions presque dans un état d'inconscience qui ne pouvait se partager. D'autant plus qu'ici les paysages nous excitaient bien d'avantage que les campagnes moroses du centre breton et finissaient par nous avaler. Nous trouvions après un certain moment d'errance cartographique le chemin qui courrait sur le dos arrondi des montagnes courbées. Maintenant, nous nous attelions à la raison initiale de ce voyage : les montagnes ancestrales des Monts d'Arrée.

Nous abordions alors le Menez Kador. Un nom qui fleurait bon le biniou et les travelings aériens. Une pente lente mais constante menait au sommet. En réalité c'était une sorte de dôme où sortaient par endroits des chicots de pierre dont les angles nets tranchaient avec la courbe générale du paysage. Pour y parvenir, il fallait parcourir, au milieu des bruyères, un chemin de terre blanche. Ce n'était pas tant un chemin qu'une ligne de désir créée par le passage successif de générations entières d'hommes et de femmes au court des siècles qui devaient être animé du même désir que moi de dominer le paysage. J'aime ces mots : ligne de désir. Nommer par là une irrévérence à l'ordre pensé et prévu. Il y avait en contrebas de ce mont une route tout à fait praticable et sûrement bien plus rapide à emprunter que ce chemin étroit, de la largeur d'un pied où les herbes viennent mordre les chevilles. Les gens ont en eux ce désir si fort d'être proche de la lande, de s'y fondre, de faire corps avec la pierre qui couronne le mont, qu'ils en créent sans le savoir des chemins. Des lignes plus ou moins grasses dans la terre rendue stérile par le piétinement de milliers de bipèdes durant des siècles.

Le chemin me semble finalement bien moins autoritaire que la route, il dépend plus du désir que de

l'efficacité. Il dépend d'un usage plus ou moins inconscient des lieux. C'est une notion qui se rapproche du travail de Fernand Deligny, pédagogue, éducateur, cinéaste et écrivain, avec des enfants autistes dans les années 1950 et la construction de sa « ligne d'erre », reprise plus tard par Deleuze et Guattari. Françoise Bonardel commente en ce sens :

« Ce que les cartes révèlent, à travers les nombreux tracés et le transcrit qui en est fait, là où l'enchevêtrement des « lignes d'erre » et des trajets coutumiers constitue un « lieu-chevêtre », c'est l'existence d'un « corps commun », d'un « Nous primordial », qui ne saurait être ramené à un nœud de désirs inconscients comme le voudrait la psychanalyse, ni à un héritage de dispositions innées ; c'est bien plutôt « ce quelque chose en nous qui échappe au conjugal » , ainsi que tente de le définir Deligny, ou encore ce « fonds commun autiste que nous avons tous on permanence ». [...]

Ce qu'espère Deligny c'est que sa cartographie prouvera, par la découverte de ce corps commun présent aux lieux-chevêtres, qu'il est possible de se comporter autrement « qu'en ruminant ou en dominant ». Une réelle communauté (qu'on se souvienne de ce commun qui est comme un) ne peut émerger qu'en ces lieux, à mi-chemin des choses et de l'ordre symbolique qui menace sans cesse de reconstruire son pouvoir. »¹⁶

16. Françoise Bonardel, Initialement paru dans le livre *Cartes et figures de la Terre*, catalogue de l'exposition organisée par le Centre de Création Industrielle au Centre Georges Pompidou, Paris, 1980.



« Ligne d'erre de Benoît le 15 août 1973, tracée le 17 »
Traces du réseau de Fernand Deligny, *Cartes et lignes d'erre*, 1969-1979, Éditions
L'Arachnéen, 2013



Les Monts d'Arrée, lignes de désir,
Image personnelle, Photographie argentique, 2020

Je retrouve dans notre parcours irrégulier au milieu des cailloux et de la terre blanche, ce passage commun, construit sans autre conscience que l'envie de voir la vallée d'en haut, que de changer de point de vue sur le paysage, sans mots, sans envie de s'implanter ou de coloniser¹⁷. D'ailleurs, par endroits, comme sur les dessins des enfants autistes de Deligny, il y a sur les côtés de ce chemin de grosses pierres autour desquelles certains marcheurs se sont arrêtés, le temps de souffler, ou bien le temps de contempler. Ma marche à moi ne s'arrête pas sur ces pierres-là, mais certains, sur le même chemin s'y sont arrêtés. C'est dans un rythme individuel, multiplié par les marches singulières, qui creuse dans le sol ce chemin moins efficace que la route mais plus proche de des vivants.

Si le chemin a perduré c'est qu'il a fait converger des désirs nomades communs. Je rejoins ici Francesco Careri qui cite Deleuze et Guattari :

« [...] L'espace nomade est lisse, seulement marqué par des « traits » qui s'effacent et se déplacent avec le trajet. » En d'autres termes l'espace sédentaire est plus dense, plus solide, et donc plein, tandis que l'espace nomade est moins dense, plus liquide, et donc

17. «Deligny, envisageait ces enfants comme résistant à la colonisation et à la domestication des espaces symboliques par le langage, ces cartographie constituait un espace d'interaction échappant à la parole.» Kantuta Quirós et Aliocha Imoff « Glissement de terrain », *Géo-esthétique*, Éditions B42, 2014 p.7



Les Monts d'Arrée, la vue du lac,
Image personnelle, Photographie argentique, 2020

vide. L'espace nomade est un vide d'infini, inhabitée, et souvent impraticable : un désert dans lequel il est difficile de s'orienter, telle une mer immense où la seule trace reconnaissable est celle laissée par la marche, une trace mouvante et évanescence. »¹⁸

Quelque chose m'attire sur ces sentiers comme si cet itinéraire offrait un parcours ancestral qui se distinguait des troupeaux routiers. Ce chemin, qui respecte la marche et le temps du corps en vie, empêche l'accélération mécanique et ne permet qu'un déplacement humble, rapproche de l'âme et de la pensée. L'histoire en atteste, c'est la guerre des chemins contre les routes qui a fait vibrer les Cévennes sous Louis XIV entre l'autorité royale, imposant ses routes, et les Camisards, défendant leur identité, leur langue, leur confession, et bravant la monarchie par la science des chemins. Ce sont les Romains bien avant eux qui ont pavé la Bretagne et la majorité de l'Europe, conquérant les paysages et les redessinant à leur guise. Les chemins ont une histoire et véhiculent des récits d'hommes créant une dimension appréhensible du monde où la taille du corps importe. Le chemin replace dans une géographie humaine, dans la construction sociale et culturelle qui l'a créé à l'origine et qui nous recrée à son tour lorsqu'on l'emprunte.

18. Francesco Careri, *Walkscapes, la marche comme pratique esthétique*, Éditions Jacqueline Chambon, 2013, p.42

J'ai retrouvé chez Perec ce sentiment :

« Irréductible, immédiat et tangible, le sentiment de la concrétude du monde : quelque chose de clair, de plus proches de nous : le monde, non plus comme un parcours sans cesse à refaire, non pas comme une course sans fin, un défi sans cesse à relever, non pas comme le seul prétexte d'une accumulation désespérante, ni comme illusion d'une conquête, mais comme retrouvailles d'un sens, perception d'une écriture terrestre, d'une géographie dont nous avons oublié que nous sommes les auteurs. »¹⁹

Il me semblait que je renouais avec une origine, une continuité de désir qui avait façonné les terres que je pensais un instant faites ainsi ou qui du moins ne m'interrogeaient pas particulièrement quant à leurs formes.

Sur cette méditation, je gravissais en tête le côté du mont tandis que le ciel envahissait mon champ de vision. C'était la première fois que nos efforts correspondaient à la découverte et que l'enchantement des yeux rendaient à nos cuisses en feu leurs peines. Nos pieds d'abord gourds développaient de nouveaux sens, trébuchant de moins en moins sur les petits graviers blancs qui se promenaient en travers de nos pas. Nos poumons essoufflés doubleraient de capacité comprenant la destination tandis que le sang qui

19. Georges Perec, *Espèces d'espaces*, Paris Gallée, 1974, p. 105



Les Monts d'Arrée, la pause,
Image personnelle, Photographie argentine, 2020

cognait sur nos tempes envoyait nos esprits valser dans l'essence des lieux.

Nous arrivons en haut du mont. Couvertes de sueur, nous enlevons nos chemises et nos corps entiers, caressés par les vents de la côte, embrassent l'endroit. Le lieu m'évoque fort, très fort une sorte de mémoire libre, qui n'est pas à moi et c'est par le corps, par les sens qu'elle surgit. Je vois. Je vois à travers le soleil sur ma peau, par mes pieds désormais nus sur la pierre, et l'air sec et salé sur mon visage. Mes paupières s'ouvrent et s'abaissent. Par intermittence, la vallée s'écoule sous mes yeux. Sur le côté, un rocher sert de balustrade. Ce n'est pas tant une vallée qu'un long dénivelé. Au loin une tâche bleue d'eau calme s'entoure de reliefs azurs. C'est un beau lac. C'est un beau paysage. C'est un beau jour. C'est l'image d'un peu de vent qui brosse les cheveux sur un son chaud d'été. Je ne suis plus ici, le lieu devient tous les lieux. C'est sûrement ce qu'ils ont dû retenir en haut d'un pan de sierra, ce dernier regard qui reste ancré dans les mémoires de la vallée. J'ai un vague souvenir de ma mère qui me raconte d'autres vies, d'un autre temps, que je vois soudainement défilé ici et maintenant.

C'est en bas parmi les autres qu'il se sont rencontrés. Enfin... Lui était en bas, elle pas tant que ça. Tous deux sortis des couleurs de Giono. On ne connaît pas leurs visages mais on devine leurs cheveux de geai, leurs yeux sombres et leur odeur d'orange.

Il n'était rien d'autre qu'une peau brunie par le soleil et la crasse des écuries. Elle était une jeune bourgeoise ennuyée. Giono rejoint Stendhal. A mesure que ces images arrivent, je sens que les yeux de ma mère se ferment.

Deux jeunes gens se rencontrent et s'apprivoisent au cœur de la campagne peuplée de chevaux gris. L'un les étrille, l'autre les caresse. La fuite s'impose. Envolee grandiose. Les cils de ma Mère dansent en couleur.

Les fuyards brûlent dans le passé leur plus belle image. Sont-ils poursuivis ? Ils ne sont pas retrouvés. Ils sont expatriés. Un souffle saharien les a poussés dans les montagnes suivantes. Au Nord, ils gravissent l'écrin qui tient et étrangle l'Espagne et la France.

S'ils n'étaient pas poursuivis, ils sont rattrapés et forcés de s'arrêter. Une autre terre agraire les accueille. Les paupières de ma Mère se plissent. Ils ont trouvé un autre flanc de montagne, cette fois-ci ce ne sont plus des oranges mais des châtaignes. Le ciel est un peu plus terne, mais ils



Les Monts d'Arrée,
Image personnelle, Photographie argentique, 2020



Les Monts d'Arrée,
Image personnelle, Photographie argentique, 2020

viennent du soleil et ont gardé les cendres de cette image dans leur mémoire. L'iris bleu ciel de ma mère se découvre et je me souviens de ce que je ne connais pas mais qu'on m'a raconté et je peux le voir ici, sur ce morceau de Bretagne.

L'histoire des grands-parents espagnols tels que je me les représente me saisit en un éclair sans autre raison que ma présence sur ce pic rocheux. Je comprends, que mes yeux qui cadrent tout cherchent une mémoire, une histoire qui semble familière mais dont je ne dispose pas. Je comprends que ces chemins du passé rappellent les récits de famille, que la nature qu'ils traversent évoque perpétuellement l'histoire et le roman, que le paysage qui m'enveloppe convoque l'histoire. Je comprends que l'histoire de mon arrière-grand-oncle est aussi présente non loin de là par le partage d'une époque révolue durant laquelle il a, lui aussi, parcouru des terres inconnues similaires à cette fuite.

« [Le] territoire empathique pénètre l'esprit jusqu'en ses strates les plus profondes, il évoque des images d'autres monde, et transporte l'être dans un état d'inconscience. La déambulation permet de parvenir à un état d'hypnose en marchant, une perte

de contrôle qui dépayse. C'est un médium à travers lequel on peut entrer en contact avec la partie inconsciente du territoire. »²⁰

Mon regard s'était effectivement arrêté, sous l'emprise du paysage, les yeux écarquillés, les prunelles fixes, mon être entrant et sortant de mon corps par mes pupilles, j'avais perdu la conscience de mon corps, je ne lui envoyais plus aucune instruction. J'étais comme ivre de marche, ivre de la totalité des images qui me traversaient, ivre d'espace.

Subitement, des promeneurs arrivent sur le chemin interrompant mes divagations. Il faut alors se rhabiller en hâte et laisser à cet endroit ce morceau de récit dont je ne garde qu'un cliché qui ne doit parler qu'à moi-même de cette histoire que je connais mal. Reprenant notre avancée silencieuse, mon esprit se crispe, je ne comprends pas bien comment ma conscience fonctionne et se détache si facilement des espaces tangibles pour partir vers ce qu'elle imagine mais n'a jamais vécu. Je repense à cette île de la veille qui m'avait transportée dans un voyage que je n'ai jamais fait. Je ne sais plus si je voyage réellement ou si je navigue entre mes fantasmes, entre les ondes propres à ce lieu, je ne sais pas si je me souviendrai de ce périple présent

20. Francesco Careri, *Walkscapes, la marche comme pratique esthétique*, Éditions Jacqueline Chambon, 2013, p.92

pour ce que j'y ai vu ou pour ce qu'il m'a évoqué. Les autres voyagent-ils ainsi, en projetant sur des lieux des histoires qu'ils s'imaginent, insatisfaits de la teneur des paysages qui s'étendent sous leurs yeux. Moi qui pensais voir courir autour de moi des korrigans et des druides, je me retrouve à ne voir que des fragments d'ailleurs. Des morceaux d'un monde inexistant que je façonne en mosaïque et que je détiens seule. Je me demande si je suis la seule à cheminer ainsi ou si autour de moi les autres le font aussi et se taisent de peur qu'on leur reproche une absence ou parce que ce sont des choses précieuses et secrètes qu'on ne partage pas.

Nous croisons des pèlerins qui à revers de nous progressent d'un pas légers suivis d'un petit âne gris bien harnaché, il y avait définitivement par ici des milliers de récits qui se croisaient. Si eux m'évoquaient des vacances en Provence, nous devions en retour rappeler pour certains des voyages en sac à dos au Chili ou dans les Carpates, peut-être leurs souvenirs de camps scouts, des vacances entre amis ou avec leurs parents... Nous aussi véhiculions par notre présence un support d'imaginaire, finalement nous faisons partie du paysage des autres et le monde pouvait se tenir tout entier sur ce mont dans les images de chacun.

Le paradoxe que je sens fige mes muscles et j'ai de plus en plus de mal à avancer. Nous finissons la descente du Menez Kador qui s'enchaîne au Mont Saint-Michel de Braspart qu'il nous faut à présent franchir. Dans le silence de l'effort, nous abordons la seconde ascension. Mon corps libère les sensations du dépassement, et dans un plaisir douloureux, où la conscience s'éteint, nous finissons de gravir les centaines de marches irrégulières qui mènent à la chapelle des voyageurs. C'est la récompense du paysage, de se savoir sur le plus culminant des points de la région qui nous motive, qui nous astreint à la progression. Pourquoi sinon délivrer gratuitement tant d'efforts si ce n'est pour le plaisir qu'il procure et les images qu'il laisse.

J'eus l'impression ce jour-là de vivre quatre jours. Un premier au royaume des castors, un second dans celui d'Espagne, un troisième chez l'archange Saint-Michel et un dernier en enfer. En effet, repartant de la chapelle, nous quittons définitivement les monts, redescendant des terres landaises vers une végétation plus arborée puis franchement feuillue, le décor serait désormais moins satisfaisant de découvertes et la fatigue moins aisée à contenir. Retrouvant les sentiers, les sous-

bois, puis les routes sans horizon, la lumière disparaissait progressivement sous une sombre canopée d'arbres communs. L'humidité du milieu et nos peau gorgées de soleil attiraient sur nous des nuées de moustiques. La fin de journée fut rude et lorsque nous arrivions par la route à Saint Rivoal, chaque pas semblait écourter notre vie. Atteignant enfin une épicerie, nous achetions tout ce qui nous passait sous la main.

Le village était un peu moins désert que les précédents et les gens vinrent nous aborder. Ils avaient tous entendu parler de nous. De ces deux jeunes femmes qui parcouraient le lac d'est en ouest depuis quelques jours. Si j'avais cru changer une centaine de fois de pays depuis notre départ, la terre où je me tenais n'était peuplée que d'une assemblée de voisins où tous, du Cloître-Saint-Thegonnec, par Kerelcun, La Feuillée, Nestavel-Bras, Botmeur, jusqu'à Saint Rivoal, suivaient discrètement notre périple. Quelque part un peu vexée de nous avoir crues si aventureuses alors que nous faisons l'objet d'une attention régulière, j'étais pourtant particulièrement émue que ces gens se soient préoccupés de notre sort. L'ambivalence entre mon espoir et la réalité du ressenti finit d'achever mon épuisement. Après avoir eu

juste le temps de planter notre tente dans un parking de camping-car, n'ayant plus d'attentes pour le merveilleux ce soir-là, nous nous endormions tous pieds dehors, la tête dans les sacs, encore habillées et chaussées, la porte de la tente grande ouverte jusqu'au lendemain.

Le matin fut trainant et n'ayant plus grand espoir de croiser le sublime dans la journée, nous profitons d'un grand déjeuner sur la table de pique-nique de la mairie.

Un maçon qui travaillait là depuis la veille vint discuter avec nous. Alors qu'il finissait son ouvrage, nous lui offrions un verre de vin, lui expliquant qu'il nous fallait atteindre la ville de Sizun plus au nord, avant le soir, pour prendre un train le lendemain, mais que le courage nous manquait. Sans hésiter, il nous fit monter dans son camion et nous emmena à destination en quelques minutes là où nous aurions peiné toute la journée, la carte routière prenant le relais de la pérégrination. Arrivés en quelques minutes à Sizun, désœuvrées et un peu désorientées, il nous invita à rentrer, par une porte dérobée, dans une crêperie qui semblait somme toute fermée. Nous retrouvions ainsi la ville, ses gens, qui nous accueillait définitivement sans

nous éviter et qui riaient des souvenirs de guerre que leur évoquaient les restrictions qui obligeaient le chef crêpier à fermer sa devanture.

Notre marche se conclut par une après-midi d'anniversaire de sexagénaires qui nous accueillirent avec le plus grand naturel, nous offrirent gîte et couvert et nous conduisirent à la gare la plus proche pour qu'un train nous ramène au cours normal de nos existences.



Vue cadastrale de Morlaix,
Capture d'écran, Géoportail, 2021

CHAPITRE III

Le retour au monde connu nous laissa hébétées. Nous retrouvions la gare, le train, l'autre gare, la voiture de mon père, sa voix, ses anecdotes sur ses propres randonnées, la maison, la terrasse, la nécessité de revenir à une hygiène plus urbaine, nos cheveux coupés accumulés sur le sol, le soleil et l'oisiveté, avant les jolis pantalons et les belles chaussures, un train de plus et enfin la vue du parvis de la gare Montparnasse. Paris. Paris quittée depuis trois mois et demi. La capitale qui ne nous avait pas tant manquée. Elle était différente, comme une amie de toujours que l'on retrouve vieillie, assagie, l'amie turbulente qui a cessé ses virées nocturnes et ses excès de vitalité. Elle était un

peu morte, un peu éteinte, ses artères presque vides, nous visitons un corps familier dans des couloirs hygiéniques. Les abribus accueillent désormais des pompes à gel, comme toutes les portes de toute la ville d'ailleurs. Nous qui revenions hâlées, en forme, remplies des anticorps de la vie en extérieur, nous semblions soudain poisseuses et suspectes. Les passants portaient des bronzages d'intérieur, comme si l'enfermement s'était imprimé sur leur peau. Les gens s'écartaient de nouveau de nous. La chaleur humaine et les rires récemment rencontrés, qui résonnaient encore à notre arrivée, s'évanouissaient au fur et à mesure que nous avançons sur les trottoirs, recouverts par un silence de pots d'échappements et de feux de circulation.

Chacune rentrait chez elle et c'est ainsi qu'après une centaine de jours à rechercher l'équilibre de l'esprit dans la vie de notre groupe de confinés bretons, je me retrouvais pour la première fois seule. Seule dans le brouhaha de la solitude urbaine. Seule à contempler l'immeuble d'en face. Seule à décider de tout. Seule au milieu de l'été. Seule à reprendre la vie comme si j'étais partie hier et qu'une faille avait fait couler le printemps en sonnant la première heure de juillet.

C'était le moment où chacun revenait peupler la ville, peu à peu, les uns après les autres, les amis sortaient eux aussi de leurs abris. Peu à peu, on se retrouvait, on se redécouvrait, on se racontait de nouveau, les uns aux autres. La plupart d'entre nous avions coupé contact avec le monde extérieur et nous reprenions maladroitement des rapports habituels comme si quelque chose d'un peu indicible, inexplicable ou dont on ne trouvait pas le nom avait poussé entre nous. Certaines amitiés ne reprenaient pas, d'autres s'allégeaient et certaines s'en trouvaient finalement renforcées là où l'absence n'avait pas rompu de liens, là où chacun avait su s'équilibrer. Finalement beaucoup, s'extrayant des autres, avaient fait la découverte de mondes intérieurs.

Certains s'étaient bien sûr noyés dans les communautés virtuelles. Je voyais d'ailleurs ma bulle numérique s'agiter en tous sens. Initialement dédiée à la photographie, à l'amour des corgis et des animaux mignons, je l'avais étendue ces dernières années aux réseaux féministes et queer. Et c'est en arrivant chez moi que je découvris mon fil d'actualité recouvert de carrés noirs. Un brouhaha numérique d'absence de pixels. Le

monde digital éteint. Quelque chose se passait sur les réseaux. Je cherchais des réponses. Internet s'enflammait après la mort d'un homme afro-américain à Minneapolis quelques jours avant, la gorge écrasée par le genou d'un policier blanc. Ma communauté numérique fraîchement retrouvée criait au racisme d'État dans le silence d'images. Des rassemblements commençaient à se multiplier sur le sol américain et s'organisaient partout en France, Paris en tête.

Je venais à peine de rentrer chez moi qu'il fallait déjà sortir dans la rue par milliers. Nous qui retrouvions à peine et discrètement l'anonymat de la multitude, nous devions nous projeter dans l'espace public numérique, affichant en banderole des carrés noirs sur nos murs dans un grand black-out, avant de sortir hurler dans la rue contre les gouvernements racistes dans un écho mondial. Batta le pavé, descendre dans la rue, confirmer la réalité des masses de pseudonymes affluant sur les réseaux. Puis, pour chacun, rapporter la preuve ultime de son engagement dans les luttes défendues par hashtag : une vidéo ou une photo qui donnera au mouvement sa visibilité, bouclant le cercle de la cause, envahissante, immense, nécessaire et

fondamentale, courant des écrans à la rue, pour rentrer à nouveau par l'objectif et s'asseoir durablement dans les consciences. L'enjeu était énorme.

Je me retrouvais en plus d'être seule, assez confuse devant l'émotion collective. Il me fallut un temps de réflexion, je cherchais des articles pour saisir les enjeux. S'en suivirent évidemment de nombreux débats avec mes proches. Je cherchais ma position. Il fallait avoir un avis. Je n'avais pas encore défait mon sac de voyage, je n'avais pas encore sorti mes carnets ni mes vêtements, mais je me construisais une opinion succincte sur notre France postcoloniale. J'étais surprise de cette soudaine urgence, ou alors je m'étais déshabituée du mode de fonctionnement social. Il faut dire que durant les mois précédents, j'avais principalement tenté de perdre mon téléphone et de me déconnecter puisque le contact aux autres était proscrit. Revenant subitement à la vie numérique, je découvrais avec effroi des dizaines, puis des centaines de signalements et d'images de violences policières, sur des noirs, des jeunes hommes principalement, puis plus largement sur des manifestants depuis des années, durant la crise des gilets jaunes qui avaient agité le pays avant la crise du

Covid, après la crise des banlieues, sur des adolescents, presque encore des enfants, traumatisés par la brutalité policière. Rien qu'en 2020, je voyais de noms presque inconnus s'afficher : Le 3 janvier 2020, Cédric Chouviat, 42 ans, tué par plaquage ventral et clé d'étranglement à Paris. Le 8 avril 2020, Mohamed Gabsi, 33 ans, tué par plaquage ventral à Béziers. Le 15 avril 2020, Malik Zar Mohammad, 25 ans, tué par balle à La Courneuve. Le 28 avril 2020, Dine B, 43 ans, est retrouvé inconscient dans sa cellule de dégrisement au commissariat d'Albi. Le 17 mai 2020, Sabri Chouhbi, 18 ans, mort d'une chute de scooter provoquée par la collision avec une voiture de police, etc., etc. *

Le monde semblait se rétrécir autour de moi. Mes réseaux ne s'affichaient plus seulement féministes et queer, mais maintenant avaient avalé des montagnes de bouquins d'auteurs noirs ou antiracistes et se revendiquaient désormais racisés. Je tentais de suivre le mouvement, me posant mille questions, mon identité : femme, homosexuelle, blanche, aisée, valide, française, bretonne même. Quelle était ma place dans ce débat, ma propre origine, mon ascendance, mon rapport aux gens noirs ou plus généralement issus de l'immigration, pourquoi surtout

y avait-il envers eux cette violence et tant de clivages. Je voyais le risque de complaisance, celui d'un manque de réflexion, l'écueil de la généralisation. Je cherchais dans l'histoire. Seule l'histoire pouvait expliquer le présent.

Je retournais dans ces derniers chapitres du cours de terminale, à peine survolés à deux mois du baccalauréat, dont je n'avais plus que de vagues souvenirs de la possession du Canal de Suez, d'un De Gaulle hurlant des « Je vous ai compris » énigmatiques à Alger en 1958. Nous étions plusieurs à nous rendre compte que c'était, au moins en partie, la clef de ce que nous étions en train de vivre. Que ces hommes et femmes arabes et noirs français n'étaient plus les mêmes que ceux des États-Unis. Que les origines de leurs troubles étaient bien différentes. Que les Afro-américains l'étaient, Américains, depuis des siècles, tandis que la France, après des siècles de guerre coloniale, de colonisation et d'exploitation de ces terres colonisées, avait fait venir des travailleurs de ses colonies pour pallier à son manque de main d'œuvre jusque dans les années 1970, en échange de cartes de séjour et toujours pas de nationalité avant la génération suivante. De plus, la France semblait découvrir, depuis, cette diversité comme un



Le Général de Gaulle à Alger le 4 juin 1958
Danièle Darolle

phénomène nouveau, oubliant là des siècles de sa propre histoire. La France n'avait pas seulement au siècle dernier été une puissance coloniale, elle avait, de la fin du XIV^{ème}, jusqu'au milieu du XVI^{ème} siècle fait grand commerce de la traite négrière. La différence notable avec les États-Unis consiste en réalité dans la présence visible des personnes noires ou dites « racisées » sur son propre territoire métropolitain, l'esclavage étant en principe interdit sur son sol. Je comprenais qu'il fallait des années pour saisir les problématiques qui sous-tendait les enjeux de ce débat, mais l'émotion était vive et présente, l'injustice prenait les tripes dans tous les écrans.

Nous nous rendions, quelques jours plus tard, avec des amis sur la Place de la République pour une grande marche derrière divers collectifs antiracistes menés par Assa Traoré, une femme de 36 ans, sœur d'un jeune garçon mort dans une caserne de gendarmerie après un contrôle douteux en 2016. Ce fut un moment étrange. La jeunesse parisienne déconfinée s'agglutinait sur une place encerclée par les policiers soutenant des murs de métal. C'était comme rentrer dans un panier de crabes duquel nous savions qu'on ne pourrait ressortir paisiblement. Nous

avions pour la plupart du mal à être dans cette foule après des mois d'isolement. Nous étions en même temps heureux de nous rassembler, de se voir nombreux, toujours vivants. On se reconnaissait beaucoup, se rappelant le temps des manifs, des soirées, d'une vie désormais passée. Les visages nous apparaissaient familiers et lointains. Surtout, une sorte de rage émanait. Comme un organisme qui reprend vie en poussant un grand râle. La jeunesse par milliers, scandant la traduction du slogan américain : le « no justice, no peace » qui avait envahi les rues américaines devenait « Pas d'justice, pas d'paix » dans Paris.

Alors que nous peinions à rejoindre la place, gardée de toutes parts par les forces de l'ordre contre lesquelles le rassemblement s'organisait, on ne distinguait pas encore les événements qui s'y déroulaient. L'autorisation de la préfecture de police n'avait pas été délivrée, mais le rassemblement était « toléré » nous disait-on. Tandis que les syndicats policiers avaient pu défiler sur les Champs Élysées quelques jours avant, notre marche à nous se transformait en parterre humain autour de la statue de la république.



*Assa Traoré, place de la République, à Paris, le 13 juin
Joshua Woods pour M le magazine du Monde*

Alors que dans un écho lointain nous entendions des discours, c'est une clameur qui nous fit découvrir non pas de nos yeux, mais sur nos écrans, ce qui se passait plus loin. Nous regardions en direct sur nos téléphones ce qui se passait à l'étranglement du Boulevard du Temple : cet immeuble à quelques dizaines de mètres de nous soudainement recouvert d'une banderole rouge et blanche qui se déroulait difficilement depuis le toit. Une petite dizaine de militants d'extrême droite avaient saisi l'occasion pour se faire remarquer et avaient grimpé sur ce toit dominant le rassemblement pour imposer leurs mots : « *Justice pour les victimes du racisme anti-blanc /Génération Identitaire* », en hauteur, hors de portée des manifestants, usurpant leur combat. Nous étions sous le choc, nous, coincés sur le pavé au milieu des flics et eux, tout en haut d'un immeuble haussmannien se revendiquant victimes d'une discrimination et poussant à la lutte raciale. Sur la place, les orateurs tentaient de reprendre le contrôle des échanges. Surpris, ils n'avaient plus le temps de la pédagogie, la foule scandait maintenant « le racisme anti-blanc, ça n'existe pas ». Comme un dialogue de sourd, la masse n'avait pas pu procurer un discours construit pour démonter l'argument adverse et se contentait de gronder,

impuissante, tandis que les voisins des balcons sur lesquels pendait la banderole tentaient de la déchirer un peu tard mais portés par les acclamations de la foule.

Nous étions arrêtés là, nos sacs éventrés pour se soumettre à la fouille, aveugles, dépendant de nos écrans pour anticiper la situation dans laquelle nous plongions. De l'autre côté de la place, les cinq autres artères qui la nourrissaient étaient toutes bloquées par les policiers et les gendarmes qui nassaient ce qui aurait dû être un cortège.

La colère et l'indignation grondaient, jusqu'à ce qu'un homme escalade la façade de l'immeuble où trônait la banderole par la gouttière pour la décrocher. La foule, qui retenait son souffle, n'échangeait plus. Tous avaient le regard fixé sur cet homme, qui gravissait sans vertige les sculptures de pierre. Quand il réussit, ce fut le triomphe général. Comme si un espoir avait soufflé fort sur la place étranglée, donnant un exemple de ce à quoi pourrait ressembler la victoire : l'inculpation des policiers et des gendarmes qui avaient frappé à mort des jeunes gens dans les quartiers populaires. Comme si soudain l'utopie d'un monde égalitaire et sans racisme était possible. Avec



*Une banderole déployée par Génération Identitaire, groupuscule d'extrême droite.
Benjamin Girette pour «Le Monde»*

la chute de la banderole, c'était la possibilité d'un autre monde qui naissait, comme si les discours précédents pouvaient être les derniers.

Ce sentiment qui nous suspendit tous ne dura que quelques instants. Revenant au présent, nous étions enfin sur la place, suivant sans intermédiaire les événements qui s'y tenaient. Cela faisait maintenant des heures que les premiers venus étaient arrivés. Des heures que les camions de tête auraient dû s'élancer. Malgré les véhicules et les grillages des forces de l'ordre, les responsables de la manifestation tentaient de se presser vers le Boulevard Saint Martin. La pression du cordon policier ne se relâchait pas.

Nous avançons de quelques mètres sur les pavés, longeant ce qui aurait dû être le cortège de tête au milieu des arbres, s'agglutinant les uns contre les autres pour entendre les discours diffusés depuis l'angle de la place.

Plus de distanciation sociale, les masques montaient et descendaient sur nos mentons à mesures que nous voulions hurler notre approbation ou notre rage. Les corps se tendaient les uns contre les autres si bien que les organisateurs

interrompaient par moment les prises de parole pour demander aux secours d'extraire un corps effondré dans la masse. Mon corps ne tenait pas bien, oppressé par la foule, la lourdeur des récits et l'absence d'issue. Je me concentrais pour ne pas finir à mon tour étalée et haletante au milieu des milliers de pieds qui m'entouraient. Je voulais que mon corps tienne, tienne au milieu de tous et pour tous. Nous comprenions au fur et à mesure que se répétaient sans cesse les noms des gens, morts dans les cités sous les coups des flics¹ : le 17 janvier 2018, Gaye Camara, 26 ans, meurt d'une balle dans la tête tirée par les policiers à Epinay-sur-Seine. Le 3 juillet 2018, Aboubacar Fofana, 22 ans, meurt sous les tirs d'un CRS. Le 2 décembre, Zineb Redouane, 80 ans, meurt suite à un jet de grenade lacrymogène des mains de la police. Nous n'en étions qu'aux victimes de 2018 et nous comprenions que nous ne partirions pas ce jour-là. Certains emplis de fougue, micros en main, martelaient que nous resterions jusqu'au lendemain s'il le fallait. Mais je sentais mes jambes faiblir et derrière moi, la foule désespérée commençait à vouloir fuir. Fuir cette place, ce lieu ouvert rendu claustrophobique par le siège qui lui était tenu.

Les voix transmises en haut-parleurs se faisaient progressivement recouvrir par des heurts venant quelques

1. <https://desarmons.net/>

dizaines de mètres plus loin de l'embouchure de la Rue du Temple. Nous n'écoutions plus, nous entendions à peine ces messages de douleur tandis qu'un nuage blanc corrosif se diffusait dans nos poumons. Des détonations retentissaient tandis que je me cramponnais au bras d'un copain de peur que la foule ne perde la tête. Nous étions en un instant devenus aveugles et sourds, pleurant et toussant, rendus immédiatement inaudibles et invisibles sous les vagues de fumés.

Le chaos sonnait la fin de la manifestation unifiée et le début des hostilités. Certains tentaient bien de s'interposer entre les forces de l'ordre, dont on ne distinguait plus la forme humaine sous les couches de kevlar, et de jeunes hommes, casquettes vissées sur le crâne, foulards en masque et tout type de projectile en main. C'était bien peine perdue que de tenter d'expliquer à ce moment-là que la violence de quelques manifestants était le moment tant attendu par les robocop en brochette pour enfin nous dégager et en finir avec le statut quo de notre présence. C'était bien peine perdue que de disserter en cet instant sur la différence entre la violence née du désespoir de quelques manifestants et la répression violente issue

de l'État, brimant l'expression de tout un mouvement de citoyens critiquant son action.

La rage de quelques-uns, maintenus enfermés comme des lions en cage par ceux qui étaient accusés depuis des heures maintenant de tuer leurs semblables, avait fini par exploser et les premiers pavés avaient volé. La place se déconstruisait peu à peu, les pancartes abandonnées sur le sol servaient parfois de combustibles pour de petits feux, les dalles de pierre étaient par endroits arrachées pour être lancées en échange des bombes lacrymogènes, tandis que la grande majorité des manifestants tentaient de se rassembler autour des camions et de négocier une voie de sortie. Les organisateurs du haut de leur camionnette devenaient une tour de contrôle, indiquant l'ouverture d'une sortie à droite, un malaise en face, priant de cesser les affrontements sur la gauche, négociant une autre ouverture derrière.

Dans ce grand brouhaha, incapables d'envisager participer à un affrontement, nous décidions de nous extraire. Nous suivions un flot de protestataires affolés, vers le canal Saint Martin où la police avait ouvert un

passage, laissant sortir les personnes par groupes de cinq et les dispersant plus loin dans les rues.

Nous qui nous étions rassemblés pour affirmer un désaccord global. Pour soutenir l'espoir, peut-être utopique ou impossible, d'un pays où le racisme n'aurait pas de place, soutenir les personnes qui en étaient victimes. Soutenir que personne n'était à terre, que nous n'étions pas d'accord, que les injustices causées à certains ne nous étaient pas indifférentes car nous en souffrions d'autres et que le mot « ensemble » avait encore un sens.

Il y avait là une souffrance générale d'une population enfermée, surtout celle d'une génération, subissant depuis des mois les coups d'un gouvernement qui privait sa jeunesse des expériences et de la liberté due à son âge. Au milieu de la foule, des milliers de gens, d'adolescents, de trentenaires, quarantenaires, cinquantenaires et plus parfois, hommes et femmes qui brisaient ensemble la loi de l'enfermement et la peur du virus, révoltés d'un système qui nous laissait une terre exsangue, remplie de zoonoses, en paupérisation constante. Ces gens qui assistaient, sans désormais pouvoir plus se taire, à l'assassinat de gens de

45 ans qui s'écrasaient la glotte sur le pavé. Flics contre pauvres, flics contre étudiants, flics contre descendants d'immigrés. La colère. C'était la colère de l'injustice, d'un effort trop grand, demandé depuis trop longtemps qui enflammait ce jour-là la Place de la République. C'était une brèche ouverte le temps d'une après-midi dans le mur des restrictions pour gonfler brièvement un immense poumon. Le poumon mis à mal par un virus, celui qui peuple les réanimations, celui écrasé par le genou de la violence dite légitime, qui peine à se remplir, plein de lacrymo, serré entre les parois des corps frustrés et contrits qu'il habite.

Alors que nous quittions la place, et durant plusieurs jours, un sentiment prégnant m'envahissait. La colère s'estompait laissant place à l'incompréhension. Le monde me semblait construit sur des bases tordues, confuses, bizarres, illogiques... J'avais du mal à faire du sens. C'était ce même monde dans lequel j'avais grandi, où j'avais appris que tout avait un sens, que tout pouvait se rationaliser. Dans ce moment, la couleur de la peau des humains était encore une question. Il y avait tous ces gens noirs, marrons, blancs, clairs ou foncés, dans divers dégradés de peau, il y avait des histoires de mélange, des histoires de rencontre,

d'amour, il y avait des histoires de conquête surtout. Il y avait un maillage d'histoires individuelles qui formait le fil du grand récit commun et je commençais à relier des points entre ces couches d'histoire.

Je pensais à mon père, né à Casablanca au Maroc quelques années après la fin de la seconde guerre mondiale, né de parents purs bretons. Mon père et sa peau de roux, blanche tachetée d'orange, les cheveux noirs épais devenus blancs comme neige. Mon père né au Maroc, qui ne se souvient de rien de cet endroit. Dont les premiers souvenirs sont les chênes et la mer verte de Bretagne, pas les fleurs rouges bordant Casa l'été.

Je pensais à ma marraine, avec sa peau brune des gens du sud de l'Europe, un peu plus âgée que mon père. Elle se souvient être née et avoir grandi à Rabat. Sa famille est autant française que celle de mon père. Elle a le souvenir d'avoir quitté le pays où elle est née et d'avoir découvert la France métropolitaine sur la fin de son adolescence comme on arrive dans un nouveau monde.

Ces deux-là sont nés sur des territoires conquis, des territoires occupés, parmi des populations soumises. Ces gens dont je n'ai jamais appris leur côté de l'histoire,



Danièle,
Image personnelle, Photographie argentique, 2015

dont je cherche des échos dans la troisième génération, qui n'en sait pas beaucoup plus tant la période est taboue, à tel point que pour certains la langue d'origine ne s'est plus transmise. Nous essayons de trouver des réponses, des explications de cette chose tue, de ce lien entre des gens qui sont encore vivants et qui restent inaudibles. Le récit circule mal. Des gens nés de la conquête, ceux nés sous la conquête, ceux qui sont restés, ceux qui sont rentrés et ceux qui sont partis et qui vivent maintenant tous ici. Leurs familles, ma famille, ont des traces dans une époque qui aujourd'hui trouble notre présent quand eux-mêmes sont incapables de décrire précisément où ils sont nés et pourquoi ils sont nés là-bas.

Cette enfance enfouie sous la culpabilité collective, à enterrer pour ne pas perdre la face. Cette histoire contemporaine délaissée au fond des programmes scolaires², que l'on aborde si on en a le temps en fin d'année, est ce qui agite aujourd'hui les rues de Paris. Cette histoire qui est d'autant plus fragile qu'elle est instrumentalisée. L'État français et ses représentants ne sont pas neutres dans son maniement. Lorsqu'il était si difficile de rentrer sur la Place de la République et quasiment impossible

2. Émission du 3 mai 2021, France Culture, LSD, la série documentaire : « Algérie, les ineffables mémoires (1/4) : mais qu'a donc fait papa dans cette galère ? »

d'en sortir, des militants d'extrême droite avaient pu, sans se faire inquiéter, jouer les agitateurs devant une foule encerclée avant de déguerpir sans se voir plus alarmer qu'un contrôle d'identité. Puis quelques heures plus tard c'est le Préfet de Paris, Didier Lallement, qui prétend que le rassemblement avait comme un seul homme scandé des slogans antisémites à l'encontre des militants d'extrême droite. Alors que la réalité n'était autre qu'un homme seul ayant effectivement lancé à plusieurs reprises des insultes antisémites. En quelques heures, déjà l'histoire ne se racontait pas unanimement.

Tant et si bien qu'autour de moi rares sont ceux qui ne font pas l'amalgame avec les États-Unis tant notre histoire est étrange et latente, difficile à appréhender. Tandis que d'ici, l'histoire américaine semble plus tranchée et nette. Nous avons du mal à nous plonger dans nos propres mécanismes, alors nous nous emparons de ceux des autres. Là-bas, la question raciste est celle des rapports entre blancs américains et noirs américain déportés par les Européens depuis la côte ouest africaine du XV au XIX^{ème} siècle. C'est un territoire où les noirs et les blancs ont peuplé concomitamment l'espace. Le blanc américain

est autant immigré que l'afro-américain bien qu'arrivés dans des conditions bien évidemment distinctes. Il faut le souligner puisque l'un est arrivé pour la liberté l'autre contre son gré. Alors, ils s'opposent sur les conséquences de l'esclavage et directement sur la couleur puisque l'un est blanc, l'autre noir, signifiant descendant d'esclave ou d'esclavagiste.

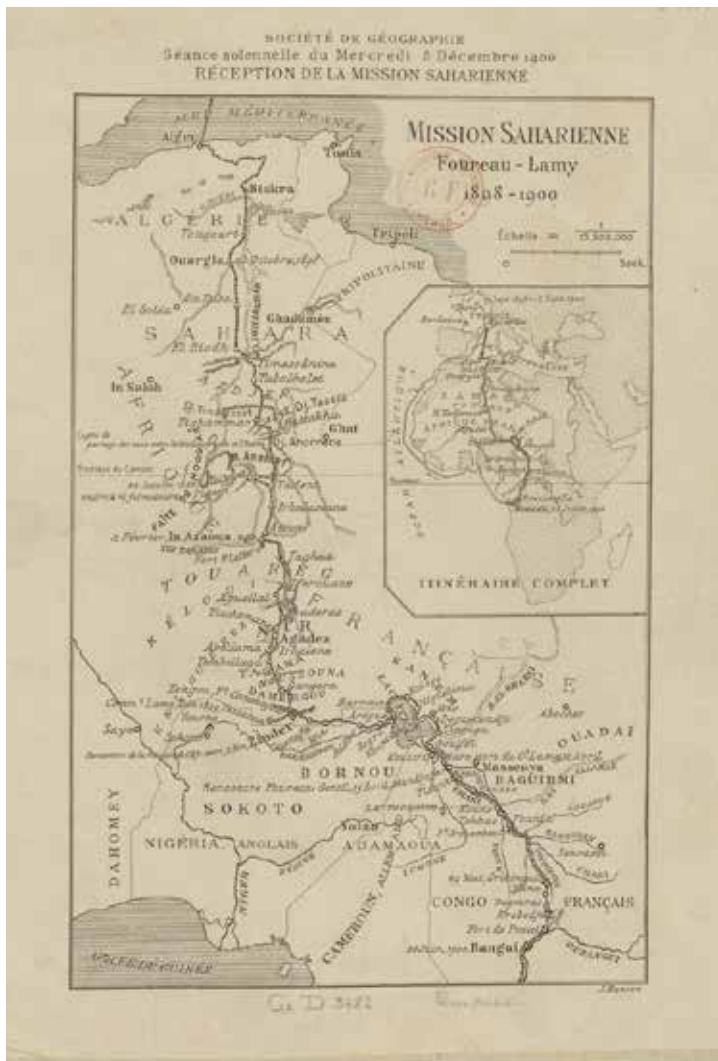
Ici ce n'est pas seulement une question de couleur, c'est le fait d'une ascendance africaine. Après son commerce négrier avec les autochtones de la côte ouest de l'Afrique, la France a pris possession de territoires d'Afrique Centrale et d'Afrique du Nord. D'ailleurs, dans cette région entre le Sahara et la Méditerranée, ce sont moins des hommes à la peau noire que des hommes au teint clair. Un teint qui se différencie mal de celui des côtes d'Europe du sud. Alors, lorsque la France a eu besoin des colonisés en métropole au XXème siècle, elle a fait venir des femmes et des hommes noirs, dont on ne cherche pas à transcrire l'ethnie puisqu'ils sont noirs, et des maghrébins. Ceux-là sont plus blancs que les noirs mais socialement moins que les métropolitains. Alors la question de la couleur se brouille un peu. Dans cette histoire complexe,

où les époques et les faits s'entremêlent, de l'esclavage à la colonisation les étapes ne sont pas tout à fait semblables de part et d'autre de l'Atlantique. Le racisme européen ne peut pas être exactement le même que celui des États-Unis. Notre histoire française du racisme dépend aussi de notre histoire coloniale, d'une histoire de conquête d'un peuple sur l'autre, de l'instauration d'un système généralisé de colonisation et de ses conséquences : la mise en place d'une hiérarchie par le colon qui s'approprie un territoire et des droit sur les habitants.

Là où les noirs et les blancs américains sont arrivés en même temps dans le Nouveau Monde, et où l'on ne parle pas de racisme envers les natifs américains, mais de génocide puisqu'il n'y a pas eu de colonisation des peuples autochtones, les colons américains les ayant rayés de la carte.

C'est peut-être dans la notion d'étranger, dans la provenance des anciennes colonies, qu'en France le racisme se fige.

Nous avons du mal à appréhender ici les conséquences de l'histoire de l'État français colon et du rapport qu'il a créé entre les peuples, entre le peuple



Parcours de la mission Saharienne Foureau-Lamy 1898-1900
 BNF

SERGENT CHARLES GUILLEUX

DU 1^{er} RÉGIMENT DE TIRAILLEURS ALGÉRIENS

JOURNAL DE ROUTE

D'UN

CAPORAL DE TIRAILLEURS

DE LA

MISSION SAHARIENNE

(MISSION FOUREAU-LAMY)

1898 - 1900

SAHARA — AIR — SOUDAN

LAC TCHAD — CHARI

CONGO



1904

*Journal de route d'un caporal de tirailleurs de la Mission saharienne (mission Foureau-Lamy), 1898-1900 : Sahara, Air, Soudan, lac Tchad, Chari, Congo
Charles Guilleux (sergent du 1er régiment de tirailleurs algériens)
BNF*

français colonisateur par l'action de son État et les peuples colonisés dont les descendants réclament aujourd'hui justice et considération.

Il est d'autant plus difficile de comprendre l'identité de ces peuples colonisés que l'histoire au programme de l'éducation française ne retrace pas les modifications cartographiques. Il est rare que l'on sache par cet enseignement que les frontières des anciennes colonies ne sont pas les frontières contemporaines des pays dessinés sur la carte. Ainsi, le Congo français comprenait l'actuel Gabon, le Congo-Brazzaville, le territoire de l'Oubangui-Chari aujourd'hui appelé République Centrafricaine, ainsi que le Tchad puis quelques morceaux des territoires des actuels Guinée équatoriale, Cameroun et Angola.

C'est l'importance historique de la création des cartes que souligne Giovanna Zapperi : « Ce n'est pas un hasard si la cartographie moderne s'est développée en parallèle de l'entreprise coloniale : la colonisation a joué un rôle crucial dans le développement de nouvelles branches du savoir susceptibles de répondre aux besoins de contrôler des territoires de plus en plus étendus. [...]

Cartographier le monde signifiait dessiner des frontières et définir des routes tout en renvoyant, implicitement, à l'appropriation violente de la terre, à l'acte de dresser des drapeaux, à l'accumulation primitive. J'insiste sur l'intersection entre l'émergence de nouvelles formes du savoir et le colonialisme, ou pour le dire autrement, entre des nouvelles techniques de contrôle et des espaces géopolitiques, parce que cette intersection représente le contexte général de mon argument. La carte représente et en même temps produit le monde. »³

Comment dès lors comprendre l'histoire d'un monde qu'on nous représente sur cartes comme divisé selon des lignes dont on n'explique que rarement les origines.

J'ai trouvé étrange que nous n'en sachions que si peu, que ce flou que je pensais m'être propre était en fait bien répandu, que nous nous cachions comme des mauvais élèves connaissant mal nos leçons alors que rien n'était clair et que c'était peut-être normal dans ce cadre.

Le système de conquête aboutissant aux Empires Coloniaux qui tout compte fait sont récemment tombés, que nous, ceux nés au milieu des années 1990, nous n'avons

3. Giovanna Zapperi, «Narrations cartographiques: «du régime politique de la cartographie» », *Géo-esthétique*, Éditions B42, p29-30



Mission saharienne Foureau-Lamy, 1898-1900 : Sahara algérien, Niger.
Photographie argentique
Fernand Foureau

LES DOMAINES D'OUTRE-MER DES SIX PUISSANCES COLONIALES ACTUELLEMENT EN GUERRE

Plan au 1:500,000 "LA TERRE ET LA MER"

(FRANCE - ANGLETERRE - ALLEMAGNE - ITALIE - BELGIQUE - JAPON)

Échelle 1:500,000 FÉVRIER-MARS 1918



LES "GAGES" TERRITORIAUX DES BELLIGÉRANTS

LES ENNEMIS OCCUPENT :		LES ALLIÉS OCCUPENT :	
En France	25,000,000	En Tunisie-Algérie	300,000
En Belgique	35,000,000	En Arabie Saoudite	3,000,000
En Espagne	40,000,000	En Maroc	30,000,000
En Italie	45,000,000	En Libye	3,000,000
En Roumanie	10,000,000	En Égypte	10,000,000
En Grèce	10,000,000	En Indes	300,000,000
En Chine	400,000,000	En Australie	5,000,000
En Indonésie	100,000,000	En Nouvelle-Zélande	2,000,000
En Australie	5,000,000	En Afrique du Sud	10,000,000
En Afrique du Sud	10,000,000	En Amérique du Nord	100,000,000
En Amérique du Nord	100,000,000	En Amérique du Sud	100,000,000
En Amérique du Sud	100,000,000	En Océanie	10,000,000
En Océanie	10,000,000	En Antarctique	0
TOTAL 480,000,000		TOTAL 2,800,000,000	

BÉNÉFICE EN FAVEUR DES ALLIÉS : 1 MILLION 588,430 kilomètres carrés

COMPARAISON DES COLONIES DES ÉTATS BELLIGÉRANTS AVEC LEURS MÉTROPOLIS RESPECTIVES



Les domaines d'outre-mer des six puissances coloniales actuellement en guerre : France, Angleterre, Allemagne, Italie, Belgique, Japon, 1916
47 x 59 cm
R. Bolzé

jamais connus et que nous peinons à nous représenter, sont encore bien présents. Lorsque l'on parle d'intégration, de première génération d'immigration, c'est du temps de l'enfance de mes parents, nés dans les années 1950, dont on parle et qu'ils ne l'ont jamais raconté. Un mythe d'un autre peuple français, un peuple passé, violent et conquérant, différent de nous, s'est installé tandis que les vestiges de l'impérialisme continuent de respirer et que la relève de l'État refuse toujours d'y reconnaître son image et celle de mes grands-parents. C'est moins pour tirer des leçons du passé qu'il faut le comprendre que pour penser le futur, le présent même dans lequel la domination coloniale n'a pas disparu avec les grands Empires.

La tâche est immense et je me sens minuscule, même ma colère est minuscule. Que puis-je faire face à cela ? Ce ne sont pas mes cris dans la rue, mon soutien à telle ou telle action qui puisse changer ce sentiment d'injustice qui semble irréparable. Je comprends cette rage qui anime des corps désespérés de voir un jour reconnu un universalisme inclusif²⁴. Je comprends cette émotion première comme celle qui fait pleurer de rage lorsque les autres, lorsque cette majorité, se retranchant derrière

ses certitudes, exclut et renie la précarité d'une couleur, d'une situation sociale, d'un genre, d'une sexualité, d'une combinaison de ces aspects. C'est ici que l'on se sent fragile ensemble. C'est ici que je ne connais pas plus l'histoire des femmes, ni celle des personnes queers. C'est ici qu'est le manque de visibilité, de lisibilité, pour déterminer les identités car celles-ci sont écrasées. C'est ici que je me sens démunie devant cette histoire, cette histoire de l'invisibilisation, devant ce manque de repères qui attesteraient d'une différence qui ne devrait pas servir à exclure mais à comprendre. Je me sens dépassée, puisque rien ne semble transmis ou disposé à l'être, puisque que l'Histoire est trop Présente pour qu'on nous la livre d'une traite.

Notre histoire, celle qui sous-tend notre présence aujourd'hui Place de la République, tient finalement toujours de ce fantasme de se réinventer ailleurs, du nouveau départ, de la découverte, de l'espoir d'un autre monde. Jusqu'à aujourd'hui j'ai la sensation que lorsque ce fantasme devient collectif, lorsqu'il devient systématique, il détruit, écrase, nie l'existence de ce qui est. Chacun pensant suivre son propre chemin, vivre sa

4. Hourya Bentouhami, «Penser les marges ensemble grâce à l'intersectionnalité», dans *Racismes de France* de Omar Slaouti et al. : « Ce partage des savoirs ordinaires et la réflexivité qui l'accompagne ont ainsi vocation à devenir une méthodologie de mobilisation politique visant à rendre réelles et objectives les situations d'injustice et

propre expérience, contribue plus ou moins à la mise en place d'une machine énorme. Et je dois bien finalement questionner mes propres fantasmes.

Qu'est-ce que cet imaginaire de la nature et du territoire vierge qui me transporte hors des lieux confinés, qui me fait croire reconnaître des lieux inconnus, qui me pousse à partir à l'aventure, sur la trace de gens morts il y a un siècle, sur la trace de personnages à demi-fous. Est-ce que mon imaginaire est un imaginaire de blanc ? Cet imaginaire de la conquête est-il propre aux gens de ma couleur ? Est-ce la conquête qui m'inspire finalement tant, ou cette envie de tous les quitter là dans ces guerres intestines et insolubles où je disparaîs impuissante ? Est-ce que l'impuissance justifie la fuite ? Y-a-t-il un autre monde, une utopie à rejoindre au bout de celle-ci ?

Il semblerait que je ne puisse y échapper puisque tous y ont succombé, même ceux qui ne sont pas partis, ont contribué, ont nourri cet imaginaire.

Sans doute au début, il y a la fuite, ce réflexe dont parlait Henri Laborit, cet instinct de survie, de préservation. Ce sentiment qui m'envahit et qui me pousse

de violence, ainsi qu'à accéder à une forme d'universalité, aussi paradoxale que cela puisse paraître au premier abord. Les subjectivités donnent en effet lieu à des savoirs objectifs ; les positions situées sont le langage même à partir desquelles s'énoncent des propositions d'universel. Ce ne peut être qu'en politisant les identités multiples

à m'échapper de la Place de la République, dans ce monde qui doit lutter contre l'hypocrisie de ses propres textes. Dans un pays qui prône l'égalité des citoyens dans son bloc de constitutionnalité⁵, qui condamne pénalement des actes, jusqu'aux propos discriminatoires à travers divers articles de son propre Code Pénal mais qui permet à des policiers, dépositaires de la puissance publique, de battre des personnes pour leur origine sociale, leur revendication, leur origine ethnique... Surtout où les personnes qui se manifestent comme victimes de ces actes ne sont jamais reconnues par la justice malgré, les plaintes, les procédures et les procès.

Depuis ce point où les questions se multiplient sans réponse, je repars, je rebascule dans mon espace vide d'hommes, vide de cette logique humaine qui se mord la queue avec des crocs remplies de mots. Je m'enfuis de la Place de la République, je veux fuir de nouveau Paris. Prendre de la distance, du recul. Cette fois-ci c'est moins le virus que ses conséquences et l'accumulation des frustrations que je quitte. Ma fuite pourrait être utile si je m'en sers pour connaître un passé qui structure le présent. Puisqu'ici il n'y a pas de récit clair, que je n'arrive pas à lire l'histoire des autres, puisque mon père est incapable

souvent considérées comme déviantes ou monstrueuses qu'une universalité inclusive peut être atteinte. »

5. Articles 1ers de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen de 1789 et du Préambule de la Constitution du 27 octobre 1946

de me raconter la sienne, je veux découvrir une histoire que l'on ne m'empêchera pas de trouver, peut-être dans un autre siècle, dans un autre espace. Par la fuite, je trouverai peut-être ma place dans une histoire. Je trouverai peut-être un passé qui m'ancrera dans une histoire humaine. Je trouverai peut-être ma place dans une histoire familiale qui pour l'instant reste figée, de ce que l'on m'en a transmis, au moment de ma naissance. Je trouverai peut-être ce sentiment d'appartenance, ce sentiment de faire famille, je pourrai peut-être rapporter des morceaux d'aventures vécues pour un groupe, je pourrai commencer moi aussi à constituer des histoires pour que l'on cesse d'en perdre.

Je repense au Canada, à Montréal où j'espère aller bientôt. Il paraît qu'il fait bon y vivre, que là-bas, me dit-on, c'est un eldorado de tolérance. La figure de mon arrière-grand-oncle, celle qui justifiait déjà mon départ, celle qui m'attirait là-bas sur les traces d'une histoire familiale enfouie et mystérieusement lointaine, qui avait aussi trait à ces histoires de conquête, entre Asie et Canada, sur la trace des missionnaires venus évangéliser les autochtones et contenir les colons. C'était cette figure qui devait contenir tous les secrets de mon existence, de mon caractère et peut-être d'une époque, resurgit.

Je décidais donc de préparer le voyage de l'autre côté de l'Atlantique. J'allais retrouver ma mère et ses lettres conservées comme des reliques.

Alors que cette fois, ce sont les chars qui défilent sans public dans un Paris vide au cœur de juillet pour la fête nationale sans peuple, je me rends chez ma mère à l'ouest de Paris. Elle m'attend avec un repas ensoleillé et sa petite pile de lettres disposée soigneusement sur la table du salon. Après le déjeuner, un peu ivres d'un repas qu'on offre aux enfants partis, dont on craint qu'ils ne se nourrissent mal, nous nous installons dans le confortable salon peuplé d'antiquités. Côte à côte sur le canapé, je commence à dépiauter délicatement les plis. Je savoure ce moment. Regardant ma mère entre deux lignes, je la vois avec ses rides aux coins des yeux, qui ancrent comme des ailes ouvertes son regard bleu vif. Elle a l'air d'un aigle. Le regard perçant qui sait mais ne veut pas tout voir, les cheveux gris tirés en arrière, le nez droit et long, les lèvres fines et roses, la peau blanche, lisse et douce plongeant en un cou serti d'un collier pour devenir une veste sombre au col arrondi qui se fixe droitement sur le matelas de l'assise.



Maman et moi,
Archive personnelle, Photographie argentine, 2002

Elle ne ressemble plus à cette jeune femme blonde accroupie aux côtés d'une petite fille, toutes deux posant devant un moulin en plein soleil, dans un pantalon beige et un haut de papillons jaunes. Elle est plus raide, un peu plus préoccupée. Pourtant je me remplis de tendresse en retrouvant ce regard bleu bardé de lunettes qui scrutent un papier jauni à mes côtés pour trouver avec moi ce mystère qu'elle ne peut formuler. Je lui lis à haute voix les presque trente lettres écrites par la main de son grand-oncle dans une écriture élancée et fine, d'un style daté qui me semble un peu affecté.

La correspondance commence lorsque cet oncle, qui trouve enfin un nom, signant Marie-Théophane, le 12 Mai 1933, s'émeut de la communion de ma grand-mère auprès de son frère et de mon arrière-grand-père. Je ne vois pas vraiment arriver le miracle que j'avais espéré de trouver une grande figure qui révolutionnerai ma vision du voyage, de l'aventure, mais guidée par mon envie de trouver un héros à suivre, un signe généalogique que mes rêveries ont un sens, je me laisse emporter dans la lecture, cherchant le moindre objet qui pourrait prouver sa nature d'aventurier et du même coup la mienne. L'année suivante, une seconde

lettre le 8 Mars 1934, il est arrivé à Montréal après un voyage de quinze jours depuis l'abbaye de Sénanque dans le Vaucluse pour être père prieur de la nouvelle communauté de Rougemont. Quel dépaysement doit-il expérimenter, de ce qu'il décrit, tout semble là-bas plus vaste, d'autant plus après un si long voyage, les trajets ne s'effectuant qu'en bateaux ou trains à vapeur. Quelle vision impressionnante que de découvrir, après l'Océan, d'immenses territoires vierges à la fin de l'hiver pour un petit homme du sud de la France. Je ne sais me représenter la campagne de Montréal à cette époque. Cette époque où il s'agissait de construire un monastère pour une communauté de moines français sur un territoire à découvrir et où venir chercher des vocations, apporter la bonne parole et que l'Église ne perde pas un centimètre de terre nouvelle.

Les échanges se poursuivent, d'année en année après une courte brouille de deux ans. La santé de frère Théophile semble stagner dans une décrépitude infinie l'approchant à chaque lettre envoyée un peu plus de la mort qui n'arrive décidément pas. Ses lettres décrivent, au-delà des maux de ventre, l'activité et l'expansion du monastère, sa culture de pommiers, la modernisation

mécanique, la visite de l'abbé de Lérins depuis le sud de la France venant visiter la nouvelle communauté et la doter d'un nouveau sacrement pour transformer le jeune monastère en une Abbaye cistercienne bien implantée. Toute cette installation se déploie dans l'abstraction de pages entières remplies de sermons flagellants et d'un pessimisme terrible et un peu douteux sur le déroulement des années 1930. Nous ne disposons pas des lettres de réponses de mon arrière-grand-père, mais on les devine comme des cartes postales à un membre de la famille à qui il ne faut pas oublier de témoigner son souvenir.

Vient la guerre tant annoncée dans les péchés accumulés, une brèche de trois ans de nouveau vient couper la correspondance qui reprend en 1941. Le frère ne semble pas bien inquiet pour la famille restée au pays, leur assurant que malgré Hitler, les choses finiront par s'arranger, puisque c'est sûrement Dieu qui envoie cette guerre pour « sauver l'Europe de la gangrène ». De quelle gangrène parle-t-on ? Comme il s'en prend aux nazis, il accuse aussi les communistes, les mauvaises mœurs des européens et finit par considérer que cette dure leçon était bien nécessaire. Ce qui finit de me le rendre moins sympathique encore, mais me dis-je, ce comportement

doit sûrement être remis dans le contexte religieux d'une Église et de ses membres peu progressistes et se débattant pour conserver leur hégémonie.

En octobre 1945, une nouvelle lettre parvient enfin, clôturant la guerre mais dans laquelle nous comprenons ses ravages économiques, il écrit à son frère Marius pour lui envoyer, via une jeune femme juive en cours de conversion, des denrées de première nécessité, vêtements, chaussures et morceaux de savons. Il en profite pour vanter la richesse du Canada en matières premières, saluer la naissance des aînés de mes oncles et tantes et évoquer les bombes tombées au Japon qui ont clôturé le conflit mais où il avait des amis, puisqu'il y avait vécu en missionnaire avant de prendre ses vœux : « La ville de Hiroshima détruite par la bombe atomique, j'y ai été soigné d'une fièvre typhoïde. Si j'étais resté là-bas, il est bien probable que je ne serai plus de ce monde » écrit-il dans un réel chagrin mêlé de reconnaissance, Dieu n'est alors plus présent dans ses lignes où la fureur humaine a tout écrasé.

Il y a un moment de flottement dans la lecture. La temporalité se renverse et de nouveau au cœur de la fête

nationale, je sens ma mère fébrile. Elle est touchée par ce manque de moyens et les drames humains qui ponctuent la vie de cet homme et à travers lui celle de sa mère. Troublées, nous discutons un peu des conditions de vie de la famille, de son enfance enfin. Elle me raconte combien ses parents étaient pauvres, combien sa mère surtout a travaillé pour lui offrir une éducation, combien elle en est reconnaissante.

Je la regarde, elle qui a tant réussi. Elle qui a fait ce qu'on appelle un parcours républicain d'excellence, passant par les plus grandes écoles de la République. Elle, assise au milieu de ce salon qu'elle a construit par son agilité d'esprit, au milieu de tous ces objets précieusement choisis et disposés pour qu'il ne manque plus jamais rien. Je la vois s'écailler dans sa sévérité et une enfant blonde surgit dans ses immenses iris bleu ciel. Une enfant dorée, les cheveux bien peignés jusqu'aux fesses, une poupée dans un angle mort de la photo la fige dans un immense sourire, lui donnant l'image d'une gamine épanouie. Pourtant, ce sont des larmes qui coulent depuis les bords de ses yeux. Elle se souvient et elle tremble. Elle se souvient de la sévérité de sa propre mère, de la tendresse avec laquelle sa sœur s'est

occupée d'elle, de combien le père était dur et comment les autres l'ont abandonnée, elle, la dernière de la fratrie. Et ma mère pleure sur mon épaule depuis des images qu'elle non plus n'a pas connu mais qui lui en renvoient certaines qu'elle ne peut énoncer et que je peine à imaginer. Alors la lecture prend un autre tournant. Les pleurs me donnent envie de connaître cet oncle malgré nos mondes divergents, de comprendre ces larmes qui me fendent l'âme. Quoi de pire qu'un parent qui s'effondre en enfant sur vous, sans que vous n'ayez les moyens de le consoler d'une peine bien profonde et sombre.

Alors, ma mère sèche ses larmes et nous reprenons la lecture, passant rapidement sur les sermons de plus en plus acides et mystiques sur le diable et ses enfers. Nous rions un peu de cet homme qui ne cesse de vieillir et de se dire rempli d'humilité, mais je vois la tendresse dans les yeux humides de ma mère et je ne veux pas la voir s'éteindre, alors je continue. Une dizaine de joyeux réveillons souhaités plus tard, c'est l'abbé qui nous écrit pour annoncer le bon repos du frère Théophane le 11 septembre 1954 à 9h45 qui s'appelait finalement Sylvain, comme ma mère.

La lecture fut éprouvante mais il me reste des questions. Alors j'installe ma mère dans un fauteuil et je dispose minutieusement mon dictaphone à côté de sa tasse de thé noir fumante et je commence. Je lui demande de me raconter de nouveau l'histoire de cet homme comme elle s'en souvient, comme on lui a transmis l'existence de cet humain. Alors elle me raconte, bien enfoncée dans son large fauteuil et gênée par l'enregistreur. Pour moi, elle parle et me dit que Marie Théophane était le frère aîné de son grand-père, né à la fin du XIXème siècle. Elle croit, sans assurance plus précise qu'il a été au Vietnam et peut-être au Laos et au Cambodge, elle ne sait pas très bien. Elle croit aussi, qu'il a été au Japon. Au Japon elle en est sûre finalement car nous avons des photos et puis il envoyait du thé à ma grand-mère, tandis que pour l'Indochine nous avons des petits objets qui témoignent de son passage. Il était un sujet d'admiration, car on disait qu'il parlait onze langues, dont des langues orientales qu'il n'avait pas forcément appris à écrire.

Ma mère poursuit sur le Japon :

« On en sait un tout petit peu plus sur le Japon. Enfin on sait... On raconte. On a raconté des choses. Du Japon, il y a la photo qu'on a toujours, où il pose au milieu



Maman et sa maman devant la plaque commémorative d'un oncle à l'église de Saint-Vincent-d'Olargues,
Image personnelle, Photographie argentique, 2002



Les montagnes de ma mère,
Archive personnelle, Photographie argentique, 2002

de quelques occidentaux et beaucoup de Japonais. Moi je pense que cette institution était un orphelinat où les religieux recueillaient des enfants abandonnés. Ce sont des suppositions de ma part mais je pense que c'est ça. Ils étaient donc élevés en chrétiens avec des femmes qui s'occupaient d'eux. Ma mère m'a raconté qu'il avait eu une histoire avec une femme, une Japonaise. Impossible de dire si elle l'a épousé ou si c'était simplement une liaison. Y-a-t-il eu ou non un enfant, on ne sait pas. Je crois que c'était à Hiroshima, ou à proximité mais peut-être que ce serait à Nagasaki, on ne sait pas. En tout cas c'est un endroit où il y a eu la bombe je crois. Donc on a une photo. Et puis on a eu des kakémonos qui sont des sortes de grands panneaux de papier imprimé avec des costumes japonais. Et en fait je les ai vendus. Mais ils n'avaient pas de valeur, je les avais fait expertiser et ils n'avaient d'autre valeur que de souvenirs. C'était accroché chez moi dans le salon de mes parents à Béziers, bordé de bâtonnets de bois. J'en avais assez de voir ça. Je les ai vendus. Ça n'avait pas beaucoup d'intérêt, ce n'était pas très ancien. »

Comme c'est étrange de se séparer ainsi des rares reliques de cet ancêtre tant chéri. Ils devaient lui rappeler

trop vivement une enfance en demi-teinte, ce devait être un mouvement de table rase d'un monde à évacuer et réinventer. J'ai envie de mieux connaître le décor de cette histoire, de retrouver les morceaux perdus. Je me sens comme l'extrémité d'une histoire, l'endroit où elle se perd ou se perpétue. Tout concorde, relier des générations inconnues par les traces mêmes invisibles qu'elles laissent, aller sur les lieux des gestes fondateurs. Je promets à ma mère d'aller au monastère de Rougemont où il a débarqué lorsque je serai à Montréal dans quelques mois.

Ma mère continue sur le Japon : « Maman a raconté qu'il s'était défroqué, en tous cas c'est ce qu'elle pensait, pour vivre avec cette femme. Et d'après elle, il a eu des remords de conscience, ou il ne s'est pas adapté, on ne sait pas... toujours est-il qu'il a demandé à réintégrer son ordre, qui je crois, l'a repris. Enfin c'est certain puisqu'ensuite il a été rapatrié, puis envoyé au Canada. Elle m'a toujours présenté le Canada comme ayant été quelque chose qu'on lui a imposé pour, d'une certaine manière, expier ses fautes. En tous cas il lui a envoyé beaucoup de sermons très bien-pensant et finalement il n'avait peut-être pas eu une vie aussi irréprochable que ce qu'il voudrait laisser comme image de lui-même dans ses

lettres. Ça le rend un peu plus humain. J'ai toujours trouvé que c'était une vie assez touchante parce que c'était un enfant de ce petit hameau qui était peut-être prédestiné à être un paysan du cru, qui n'aurait jamais bougé, qui n'aurait fait que très peu d'études. Finalement, il a bourlingué dans le monde entier toute sa vie. Ça a dû représenter un arrachement pour lui. Pourtant il a réussi à s'enraciner en Orient et particulièrement au Japon d'où il a été arraché par la suite. Le Canada pour lui a été probablement un traumatisme. Ne serait-ce que par le climat, l'éloignement... Il a vécu des choses un peu exceptionnelles, extraordinaires. Il a toujours gardé le souci de l'Asie puisqu'il y en a des références dans ses lettres du Canada. Au fond il a vécu ce qu'ont vécu les générations de ces années 1930, c'est à dire l'aventure coloniale, qu'il a accompagné comme religieux. C'était aussi une aventure personnelle très marquante.

Il m'a finalement fait rêver moi, pendant mon enfance, puisqu'il y avait des objets que nous avons encore et qu'il avait envoyé, il a laissé des traces. C'est l'oncle d'Amérique que nous avons, nous. Au fond, il représente l'ailleurs, le voyage, l'exotisme, l'aventure. »

J'intègre avec l'appétit de ne rien perdre tout ce

qu'elle me raconte. J'essaye de trouver au fond ce qui la transporte chez cet homme sévère qui ne laisse pas transparaître grand-chose de ses émotions, tandis que mon esprit butte sur ses derniers mots. Peut-on encore aujourd'hui légitimement rêver d'exotisme sans mettre en jeu des ressorts impérialistes ? Dans l'absolu peut-être pas comme l'explique Anaïs Fléchet¹, car l'exotisme ne se confond pas entièrement avec le colonialisme en terme géographique et dans son approche socio-historique. Mais qu'en est-il concernant des images relevant d'une présence coloniale ? Peut-être que présenté seul, comme un aventurier solitaire, mon personnage est sympathique. Pourtant, aujourd'hui, dans ce monde, parlant ici depuis la France, il ne peut être dissocié de son engagement dans l'action de l'Église dans les colonies qui constituait un pendant de la colonisation, participant au discours rhétorique de la « civilisation ». Je crois qu'il est devenu exotique par lui-même, n'étant jamais finalement revenu. Il agite en nous le fantasme d'un voyage dans une époque dangereuse, sur des territoires lointains dont il n'est jamais revenu. Personne ne l'a d'ailleurs jamais vu, ni ma grand-mère, ni ses enfants, s'autorisant alors à projeter sur lui un imaginaire qu'il n'aurait certainement pas défendu.

1. Anaïs Fléchet, *L'exotisme comme objet d'histoire*, Hypothèses, 2008/1, pages 15 à 26

Je lui demande s'il représente aussi l'indépendance. Elle me répond que non, il ne pouvait être autonome puisque engoncé dans les normes religieuses. Alors je laisse la piste de l'aventurier solitaire et je cherche du côté de cette famille que je ne connais pas. Je lui demande : « Qu'a-t-il quitté alors en devenant religieux ? » « Sa famille » me rétorque-t-elle. Je crois avoir un sourire naissant aux coins des lèvres. Ne se rend-elle pas compte de ce qu'elle énonce ? Elle qui a laissé ses parents et une majorité de ses frères et sœurs dans les mêmes montagnes d'où le grand-oncle est parti. Ne se rend-elle pas compte que ce qu'elle admire chez lui est son parcours à elle ? D'être partie seule, d'avoir rompu le chemin commun pour construire le sien. C'est un jeu de miroir silencieux qui se met en place. Je regarde ma mère qui admire l'ancien, ils sont de la même lignée, tous avec cet air aquilin et silencieux. Ils sont tous les deux partis du même endroit, de ces montagnes tristes et pauvres des Causses.

De ce pays, je n'en garde que de vagues souvenirs d'enfant, comme d'un coin où l'on est passé rapidement sans qu'on veuille donner d'importance à ces lieux.

Comme un endroit presque administratif où il fallait se rendre de temps en temps pour effectuer des visites rapides. J'ai dû y aller deux fois avec mes parents. Je me souviens de la maison de ma grand-mère, à Raspailhac, une bâtisse à flanc de montagne constituée d'éclats de grès beige et de ciment gris, avec une grande terrasse et une balancelle. Je me souviens de ma grand-mère et ses cheveux courts et bouclés de vieille dame teints en roux, de sa peau douce de duvet. Je me souviens de sa peau ridée et de son accent chantant, du potager en contrebas de la route où elle m'avait envoyée chercher des framboises pour le petit déjeuner. Je l'avais d'ailleurs renommée Grand-mère des framboises. Je me souviens de la seule fois où j'ai vu mon grand-père enfoncé dans un fauteuil végétant et tremblant quelques temps avant sa mort, quelqu'un m'avait dit qu'il confondait les fraises et les tomates et ça avait sonné comme le glas d'un paysan. Je me souviens des châtaigniers qui dominaient la maison, je me souviens d'avoir été très impressionnée à l'idée que la famille était propriétaire de ces arbres et de la terre entourant leurs racines jusqu'au sommet de la montagne. Je me souviens des vêtements de poupées cousus des doigts tremblants de ma grand-mère. Je me

souviens des énormes nuages gris qui recouvraient la vallée un peu plus bas dans lesquels je ne reconnaissais pas ce sud où nous étions. Je me souviens un peu mieux de ce jour où nous sommes allées avec ma mère visiter ma grand-mère fatiguée au milieu d'un jardin, dans une maison de retraite de moines à Fonseranes. Puis du jour où il a fallu descendre, quelques mois plus tard, pour sa crémation. Toute cette histoire qui s'enfuyait sans que je ne puisse m'en saisir. Elle m'aimait bien ma grand-mère car j'étais la fille de sa cadette, je ne la connaissais pas vraiment au-delà de ces images, mais je sais qu'elle m'aimait bien. Je me souviens d'avoir découvert alors au milieu de ces montagnes, son air d'aigle aussi, juste avant que le corps ne disparaisse au milieu d'une assemblée sanglotante de gens inconnus. J'avais découvert ce jour-là qu'il y avait des visages qui avaient entouré ma mère durant des années et que je ne les avais jamais vus. Je me souviens de la tristesse d'enfant de ma mère de voir sa maman partir et d'avoir pleuré avec elle en m'imaginant la perdre elle aussi. Ce jour-là m'est devenu insupportable l'idée que les gens partent sans raconter leur histoire, et la crainte que ma mère parte un jour sans explications dans un silence éternel.



Vue aérienne de la maison de retraite de Fonseranes
Carte postale auteur et date inconnus

Pourtant je saisis sans mots un besoin de fuir, de s'éloigner pour survivre, échapper à quoi, je ne sais le dire, mais je sens cette urgence de ne plus faire partie du groupe, de s'en trouver autonome. Je regarde ma mère et je n'arrive pas à lui demander, mais je sens dans la figure du grand oncle d'Amérique un modèle de fuite qui l'a sauvée. Comme lui, qui serait devenu paysan sur des terres pauvres s'il était resté dans ces montagnes, ma mère a préféré saisir sa chance pour devenir autre chose au prix d'une construction incertaine et de la rupture de ses liens familiaux.

Alors pour ne pas perdre un fil de plus du récit, je veux partir encore plus fort à la suite de cet homme.

Il était religieux, il me faut commencer par le commencement, découvrir son ordre. Et si nous devons nous retrouver à fouler la même terre de l'autre côté de l'Océan, alors il fallait je trouve l'origine de son départ. Je partais de chez ma mère avec de nouvelles idées en tête. Je n'allais peut-être rien trouver, mais j'aurai vécu quelque chose vis-à-vis d'elle et je pourrai au moins lui rapporter un

morceau de vie à échanger contre un morceau d'histoire.
J'allais pouvoir troquer l'histoire contre l'histoire. J'ajoutais
la quête à l'aventure, justifiant d'une profondeur nouvelle
mon déploiement d'énergie.



Carte de Cassini, XVIII^{ème} siècle
Source: Géoportail

CHAPITRE IV

Je commençais l'écriture de mon carnet de voyage :

Le vendredi 2 octobre 2020 au cœur de l'épidémie mondiale et du suspense des élections américaines : une tempête. Les vents et les pluies diluviennes de la tempête Alex s'abattaient sur le port de Cannes. Depuis L'Île Saint-Honorat, l'assistante de l'hôtellerie de l'Abbaye de Lérins m'appelle tandis que je chausse mon sac sur mes épaules à Paris. L'Abbaye doit être évacuée et je ne peux pas traverser le pays à temps pour rejoindre la communauté.

C'est donc le lendemain, samedi 3 octobre, que je prends mon train en direction du sud jusqu'à Cannes. La

tempête ayant causé de graves dommages dans la région encore tremblante, un seul ferry fait ce jour-là, la traversée. Mon train arrivait en milieu d'après-midi et nous avons convenu que le capitaine du bateau m'attendrait avant de larguer les amarres. Me voici donc dans le train, excitée et inquiète. C'est finalement la première fois que je pars seule, de ma propre initiative pour faire vivre un désir intime.

La solitude avait laissé place à l'organisation, je devais arriver à 15h34 en gare de Cannes, trouver l'embarcadère pour les îles, traverser la baie et arriver chez les moines. Du moins à l'hôtellerie. J'imaginai que le temps de m'installer j'allais me retrouver projetée dans la communauté et que ce ne serait probablement que le lendemain que je rencontrerais réellement les moines que je cherche et que je profiterais des paysages.

Après être descendue du train, je courrais entre les yachts et les casinos à la recherche de l'embarcadère où m'attendait le bateau. J'eus à peine le temps de l'apercevoir que le capitaine m'avait déjà attrapée et embarquée, pressé que l'on se mette en route. C'était une vedette de taille



Vue satellite de la tempête Alex en octobre 2020
Image Nasa

moyenne, conduite par le capitaine et ses deux jeunes marins. Après avoir arrimé mon sac à un siège et repris mes esprits, je compris qu'il nous serait difficile d'accoster au regard de la houle. Patientant, j'étudiais mes compagnons de virée. Deux jeunes hommes, trois femmes d'un certain âge et moi. Nous étions six et personne ne s'accordait ni mot ni regard. Seule une des femmes les plus âgées eu l'air d'avoir envie de briser le silence. J'étais transportée par les vagues qui soulevaient l'avant du bateau dont la coque se fracassait joyeusement à l'avant contre les flots suivants.

Abordant l'île, le capitaine vint nous voir tour à tour pour nous annoncer que l'accostage serait possible mais acrobatique et que l'équipage jetterait nos sacs à terre avant de nous y faire sauter. J'en riais avec ma voisine en imaginant nous faire balancer par-dessus l'eau comme de vulgaires marchandises par les matelots. Tous les autres compagnons restaient extrêmement solennels et concentrés. Ayant tous débarqués, j'étais la seule à saluer et remercier le capitaine d'un geste de la main. Je ne comprenais pas ces retraités stricts, des catholiques ne remerciant pas leurs passeurs... Surtout les deux hommes, pas tellement plus âgés que moi, l'un en pull marine boutonné à l'épaule, bardé d'un sac à



Abords de l'île Saint Honorat,
Photographie personnelle, Photographie argentine, 2020

dos militaire qui semblait tout à fait militaire, l'autre, plus fluët. Les deux étaient équivalents en hauteur, en cheveux et en tenue.

Nous nous mettions en chemin vers l'Abbaye se trouvant à l'extrême sud de l'île quand nous étions débarqués au nord. Quelques pas après, dans un groupe déjà dispersé, je me retrouvais seule avec la femme du bateau, nous échangeions quelques mots. C'était sa quatrième retraite ici. Elle semblait sûre d'elle et connaissait bien les lieux et leurs usages. Le garçon militaire nous dépassait sans un mot ni un regard pendant que nous marchions d'un pas lent, chargé et tranquille. Nous admirions une réunion de faisans multicolores au milieu des vignes. En quelques minutes, nous atteignions l'allée bordée de hauts palmiers et de cactus remplis de figues de barbarie. Dans une image enchanteresse d'un écrin luxuriant se détachait maintenant clairement le clocher de l'église. Les deux jeunes hommes, vigoureux, étaient arrivés les premiers. Une hôtesse nous attendait là, devant les grilles sur lesquelles dégouлинаient une marée de fleurs rose vif. Nous attendions, tous les cinq, en silence, l'arrivée des deux autres femmes du bateau. Nous les vîmes apparaître au bout d'un chemin

duquel nous ne venions pas. Alourdiés par leurs bagages, elles peinaient à nous rejoindre. L'hôtesse nous prévint qu'en raison des circonstances sanitaires, nous n'entrerions que deux par deux dans l'abbaye. Je déposais mon attirail au sol pour faire un tour de la façade extérieure. Aussitôt les deux hommes firent de même et s'agitèrent sous les arcades, marchant d'un pas décidé vers le front de mer, ignorant les humains qui les entouraient et plongeant dans la vivacité des embruns et le tumulte viril des vagues.

Vint mon tour, l'hôtesse me donnait un trousseau de clefs avant de retrouver le groupe pour une présentation des parties communes et des horaires de prière. Lorsque nous entrions dans l'église, la majorité de mes compagnons se signèrent et certains mettant un genou à terre se dédièrent à une longue prosternation, tandis que je serrais les bretelles de mon sac à dos dans mes paumes, gênée de ne pas partager leur engouement soudain. Une femme demanda où l'on pouvait parler et se vit opposer d'un regard consterné le principe du silence. La visite achevée, nous regagnions nos chambres en attendant 19h15, heure de dîner des jours ordinaires.



Ci-dessus : *Portail d'une ancienne chapelle*, à droite: *Travée du cloître*,
Photographie personnelle, Photographie argentique, 2020



En poussant la porte donnant du cloître sur ma chambre, je pénétrais dans une minuscule pièce dans laquelle étaient disposés un lit pliable, une armoire et un autre drôle d'objet dans un angle. Soulagée à l'idée de ne pas m'éterniser dans cet endroit, je découvrais dans la pénombre d'un des quatre murs une porte que je m'empressais de pousser.

Je me sentais ridicule tandis que la porte de la minuscule cellule s'ouvrait sur une autre pièce. Une chambre traditionnelle sans être rustique, simple et large, deux lits individuels alignés sur le même mur, bordés d'une table de nuit elle-même surmontée d'une lampe de chevet, une table ovale et ses deux chaises au centre de la pièce, puis cet énorme buffet soutenant le mur opposé. Une salle de bain individuelle y était attenante. Déposant mes bagages, je décidais d'aller faire le tour de l'île. Jusque-là, j'avais découvert les lieux avec un plaisir un peu anxieux mais malgré tout joyeux. Je voulais fumer une cigarette. Ce qui était a priori interdit. Je cherchais un recoin écarté du sentier où je ne croiserai ni moine ni résident et surtout pas la femme de l'hôtellerie qui, tout compte fait, me semblait bien sévère.

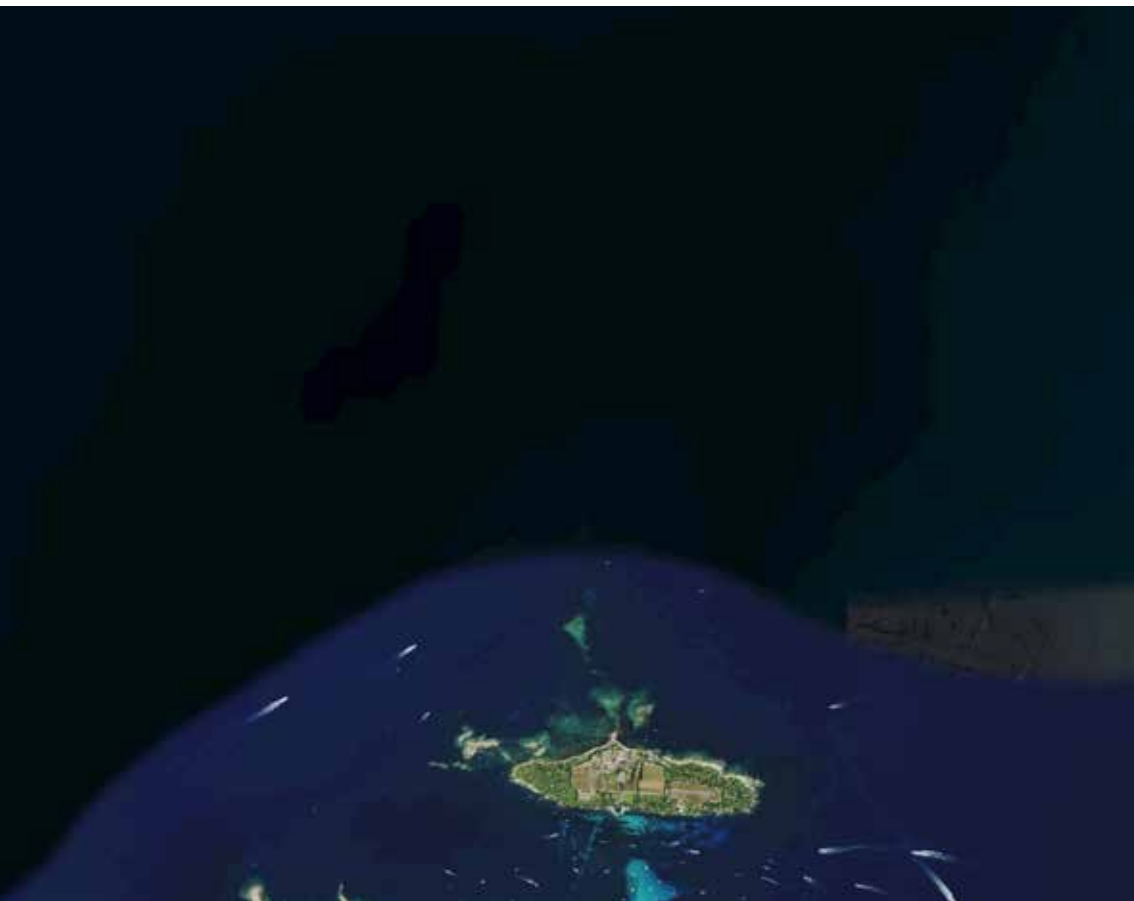


Fenêtre de cellule,
Photographie personnelle, Photographie argentique, 2020

Je trouvais une porte dans le mur d'enceinte qui menait sur l'allée bordée de palmiers et de cactus. Je marchais un peu avant de trouver un sentier qui descendait rapidement sur les rochers de la face sud de l'île. Je m'y arrêtais fumer cette cigarette que j'imaginais être la seule de mon séjour. Je me sentais soudainement envahie par un sentiment intense d'isolement. Tout ici était contraire à mon sens naturel de la joie partagée. J'eus même peur que l'on m'oublie. Je commis l'erreur de chercher ma position dans l'espace, sur la carte satellite de mon téléphone. Le vertige fut immédiat au regard du noir numérique qui s'affichait à quelques mètres du bord. La carte ne répertoriait pas même des récifs que je distinguais nettement devant moi, m'opposant un vide intégral d'information cartographique devant la réalité de la topographie. Personne ne devait considérer comme existant ou digne d'intérêt le petit morceau de planète où je me tenais. Les ondes d'internet venaient m'informer de l'inexistence de l'environnement dans lequel j'étais pourtant. À nouveau, j'étais sûrement partie trop loin dans le paysage, dans le paysage des autres, dans le blanc des cartes, dans un lieu où personne ne m'attendait, où l'on n'aurait d'ailleurs pas pensé me trouver. Et comme par peur de disparaître dans le néant,



Face sud de l'île Saint Honorat,
Photographie personnelle, Photographie argentique, 2020



Vue satellite
Captures d'écran Apple Plans

je parlais de la petite crique, l'estomac un peu noué. D'un autre côté, je ne voulais rien manquer de l'île. En faisant le tour de la côte, je me rendais compte que je préférais être sur le versant nord, face à l'Île Sainte Marguerite, au port de Cannes et son assemblée de flambeurs, surmonté par l'arrière par d'imposantes montagnes aux sommets blanchis par les récentes neiges d'octobre. C'était bien la première fois que face à l'immensité de la mer, qui n'était même pas un océan, je ressentais un tel vertige. Habituellement, sur la côte bretonne je prends toujours soin de ne pas mettre dans mon champ de vision une quelconque trace humaine. Je m'assois toujours sur le même conglomérat de rochers n'ayant en vue rien d'autre qu'un îlot inhospitalier, balayé par les vents et l'infini de la mer.

Un peu brassée par le vent de la tempête décroissante et la révélation de mon isolement, je revenais vers l'enceinte. Une fois dans les murs, je me rendais dans ma chambre en attendant le dîner et je commençais à écrire mon carnet de voyage.

Les Vêpres de 18h finies, le repas commençait à 19h15 sonnantes. Je descendais donc à travers le cloître, puis le

jardin jusqu'au réfectoire. Quelques résidents étaient déjà présents, d'autres arrivaient. Un moine en robe vint me saluer tout sourire. Je rencontrai enfin le Frère Marie avec qui j'avais régulièrement échangé les jours précédents. C'était un grand homme, un air de publicité Nespresso, emplit de douceur. Nous discussions de ma recherche, de mon arrière grand-oncle, le Frère Théophile, de la fondation de l'Abbaye de Rougemont. Il me parla de la congrégation, en manque de vocabulaire et par politesse, je faisais mine de tout comprendre. Relativement épuisée de mon périple, je parlais vite, essayant de dire un maximum de choses sympathiques et d'intérêt tout en n'enfreignant pas de trop la règle du silence. Un moine sortit du réfectoire, cloche en main et la faisant tinter, il nous invita tout silencieusement à entrer.

Nous étions onze, je m'assis à côté de la femme du bateau, face à un jeune quarantenaire que je prenais pour le jardinier. La salle aux murs saumon était emplie de tables en bois épaisses encadrées de gros bancs. Sur les tables étaient posé le couvert et les assaisonnements. Il fallait rester debout. Le vieux moine se dirigea vers le fond de la salle, ouvrit le placard et mit en route une enceinte qui

HORAIRE
Été - Covid-19

JOURS ORDINAIRES

4 h. 10 : LEVER
4 h. 30 : VIGILES
7 h. 45 : LAUDES - Travail
9 h. 45 : TIERCE sur le lieu de travail
11 h. 00 : Fin du travail
11 h. 25 : MESSE

Jours de fête, MESSE à 11 h.
12 h. 35 : SEXTÉ puis repas
14 h. 30 : NONE
17 h. 00 : Fin du travail
18 h. 00 : VÉPRES puis adoration du Saint Sacrement
19 h. 15 : Repas
20 h. 00 : Chapitre puis COMPLIES

DIMANCHE

4 h. 10 : LEVER
4 h. 30 : VIGILES
7 h. 45 : LAUDES
9 h. 50 : TIERCE et MESSE
12 h. 35 : SEXTÉ puis repas
14 h. 45 : NONE
17 h. 45 : VÉPRES puis adoration du Saint Sacrement
19 h. 00 : Repas Colloque (sauf en carême)
20 h. 05 : Chapitre puis COMPLIES

LUNDI

VIGILES en privé
8 h. 00 : LAUDES et MESSE
TIERCE sur le lieu de travail
11 h. 00 : Fin du travail
SEXTÉ (officié seul chanté au chœur)
12 h. 45 : Repas
NONE (officié ou chanté au chœur)
14 h. 30 : VÉPRES puis repas
20 h. 00 : COMPLIES

Le PETIT DÉJEUNER se prend en ce jour à contre VIGILES et LAUDES.

CORONAVIRUS

CÉLÉBRATION DE LA MESSE

Horaires des jours ordinaires,
Photographie personnelle, Photographie argentique, 2020

commença à nous jouer un recueil de chants grégoriens. Il s'avança, une sorte de missel à la main, nous lut quelques phrases sur le corps du Christ et le Saint Esprit, tous s'assirent en marmonnant un « amen ». Le vieux moine courbé se dirigea vers une large double porte et en ressorti avec un gros chariot de cantine sur lequel étaient déposés de grands plats en inox. La chose me parut tout à fait familière aux cantines d'écoles fréquentées durant mon enfance.

Au menu : soupe, jardinière de légumes, salade d'ananas accompagné de son muffin au chocolat.

À table, nous nous chargions de nous servir. Je n'ai jamais autant tremblé de faire du bruit en tenant une louche. Le repas se déroulait intégralement en silence, à l'exception des bruits de bouche des plus anciens. Quelques regards complices accompagnèrent l'arrivée du muffin tant il était gros et que par peur de manquer nous nous étions, à ma table, empiffrés de légumes jusqu'à saturation. Le repas dura en tout et pour tout 25 minutes au grand galop. Les plats se succédèrent. Les muffins furent furtivement embarqués dans les serviettes en papier, tandis que le

moine au chariot éteignait la musique et nous invitait tous vers la plonge.

La vaisselle fut chaotique, la majorité des résidents arrivés par le même transport que moi ne connaissait pas les lieux. Deux résidents déjà présents lavèrent avec dextérité assiettes, plats, verres et couverts, tandis que nous errions entre buffets et placards, torchon en main tentant de ranger à sa bonne place chaque ustensile. Deux d'entre nous échappèrent à la tâche, dressant très lentement la table du repas suivant. Frère Marie entre-ouvrit la porte pour me fixer rendez-vous le lendemain matin avec Frère Vincent, le moine responsable des archives de l'Abbaye que je souhaitais solliciter dans ma recherche. Soudainement, le tumulte s'interrompit et nous sortîmes tous des cuisines murmurant à peine une bonne nuit. Je m'en allais alors vers ma chambre où je continuais mon écriture avant de me faufiler dans le jardin fumer une dernière cigarette. Le tabagisme représentait alors comme un symbole de résistance discret à ce petit monde tout ordonné où je ne reconnaissais rien. J'étais enfermée dans le lieu d'un culte qui m'avait un jour baptisée, mais que j'avais renié il y a bien longtemps et qui aujourd'hui entrait en conflit avec

la majorité de mon être. Rentrant, je prenais une douche, lavant par la même les vêtements du jour que je laissais sécher sur le buffet qui dominait la chambre. Perdue dans ces flots de silence, rythmés par le timbre incessant et berçant des vagues sur la côte à quelques foulées de là, je cherchais le sommeil me tournant dans mon sac de couchage.

Je finis par m'endormir, me réveillant régulièrement hésitant nébuleusement à aller assister aux Vigiles, ou prise de peur à l'idée de rater l'horaire du petit-déjeuner. Lorsque sept heures sonnèrent, je me trainais encore embrumée de la nuit vers mes vêtements. Je fis mon lit et couru en urgence au buffet avant qu'il ne soit trop tard. Ayant englouti quatre petites tartines et un bol de café, il ne me restait plus qu'à attendre 11h15 pour pouvoir rencontrer le Frère Vincent et ses archives.

En patientant, j'entrepris une visite du côté est de l'île où je n'avais pas encore été. Je découvrais des paysages splendides, le soleil se levant à l'horizon sur une mer bleu sombre qui laissait apparaître en contre-jour la pointe noire de récifs jalonnant l'île, tandis que de larges nuages



L'île Saint Honorat,
Photographie personnelle, Photographie argentique, 2020







L'île Saint Honorat,
Photographie personnelle, Photographie argentine, 2020

s'avançaient vers moi. Le Radeau de la méduse n'aurait pas s'échouer ailleurs. De retour, je m'installais sous les arbres du verger adjacent où étaient éparpillés pêle-mêle, chaises et tables de jardin, sûrement soufflés par la tempête précédente.

Quelques minutes plus tard, le vent, venant s'ajouter à la pluie me firent oublier mon rayon de soleil et je déguerpis. Le temps prend une drôle de forme dans ce silence, quand aucun son ni parole ne vient scander son écoulement. Il est à la fois lent et presque inexistant. Je flottais jusqu'à 11h15. L'arrivée d'un moine d'environ trente ans, ni gros, ni mince, le visage serti de lunettes épaisses me fit reprendre possession de la montre. Il se présenta et nous entamions une conversation nerveuse à propos de ma requête. J'évoquais l'arrière grand-oncle, tout en cherchant une table où étaler les correspondances que je détenais de celui-ci. Le Frère Vincent, visiblement aussi timide que moi était pourtant emballé par les objets que je lui présentais. Il m'expliqua qu'il n'avait que peu de temps à consacrer aux archives mais qu'il était passionné par l'histoire de la congrégation et de la fondation du monastère de Rougemont au Canada. Nous échangeons même les

dates de nos voyages pour s'y rendre en coordonnant nos impératifs.

Les faisans du verger couraient sans crainte autour de nous quand il me proposa de l'accompagner chercher des boîtes de documents dans l'archivage de l'Abbaye. Nous mettant en route, nous traversions le cloître, un chantier, un corps de ferme pour arriver devant un bâtiment isolé que je n'avais pas vu, caché des sentiers par une épaisse végétation de pins et de buissons. Il ouvrit alors la porte laissant apparaître une multitude de cartons de vin flanqués du sceau de Lérins.

Le Frère me dit qu'il s'agissait du legs d'un artiste aixois qui venait de transmettre sa collection de diapositives d'œuvres d'art. La collection était conséquente et notre moine était à la fois excité et écrasé par celle-ci. Il était diplômé d'histoire de l'art. Dans une vie précédente, il avait étudié à Paris, à l'école du Louvre. J'eus du mal à le projeter hors de ces murs. Dans sa vie antérieure, il devait être un garçon se noyant dans les livres, ami des filles, se réveillant de son effacement à l'évocation d'une vierge à l'enfant du XVIème siècle.



L'île Saint Honorat,
Photographie personnelle, Photographie argentique, 2020

Le cistercien, continuant de me parler, franchissait une porte, puis une seconde. Nous nous trouvions alors face à une pièce d'environ vingt mètres de long, intégralement remplie d'armoires à archives sur rails. Tentant un rapprochement amical, tentant de me rassurer dans ce lieu étrange, je lui disais mon admiration pour le matériel de classement digne de Beaubourg où j'avais eu la chance de découvrir des originaux de Man Ray quelques années auparavant. Alors qu'il s'enfonçait dans une allée largement intitulée « Canada », il ne me répondait pas. Je me demandais alors si Man Ray était une bonne référence pour se lier à un homme qui avait décidé de se passer de tout ce que l'artiste célébrait... Il sortit quelques instants plus tard, la tête couverte de poussière et les bras chargés de deux boîtes rouge sombre. Il me les tendit me disant qu'il s'agissait de correspondances entre 1932 et les années 1960 entre les moines de Lérins et leurs frères détachés au Canada pour la fondation du nouveau monastère. Je le remerciai gaiement avant qu'il me propose d'aller discuter dans un parloir pour aller chercher quelques autres documents dans son bureau. Je me demandais ce que pouvait bien être un bureau de moine. Nous retournions vers le cloître puis il m'introduisit dans une pièce donnant



Frère Vincent,
Photographie personnelle, Photographie argentique, 2020

par la porte sur l'allée de l'église et par une immense baie vitrée sur la végétation luxuriante de la cour des résidents. Nous nous installions autour d'une large table fait du même bois que les épais meubles du réfectoire. De part et d'autre, nous sortions nos documents.

Il avait amené deux énormes registres retraçant l'identité et les parcours religieux de chaque membre de la congrégation ayant séjourné dans l'Abbaye depuis un siècle et demi. Nous y trouvions mon Marie-Théophane et l'intégralité de sa carrière dans l'Ordre, de la date de sa tonsure à celle de sa consécration en tant que père prieur, son arrivée à Lérins, puis Sénanque, puis le blanc de son départ pour Rougemont que j'allais découvrir dans ces deux boîtes rouges. Je laissais à Frère Vincent l'enveloppe contenant les correspondances qu'il avait eu avec son frère Marius, contre quoi il me laissa les clefs du parloir pour que je puisse étudier le contenu des archives à loisir jusqu'au lendemain matin. Nous nous quittions, l'heure du déjeuner, et sûrement d'un office sonnant.

Je rejoignais donc mes compagnons retraitants au réfectoire. En silence, nous nous placions de nouveau

devant nos tables. Les habitudes se prennent vite et comme des enfants, des groupes distincts s'étaient formés, et c'est avec amusement que je constatais qu'à notre table de la veille s'était ajouté un chanteur lyrique espagnol. Un certain José qui, pendant un repas bien trop copieux nous fit une démonstration de bruitages et de grimaces les plus étudiées. Jeu du mal à engloutir l'épaisse tranche de pâté en croûte et sa salade, la cuisse de canard et ses pommes frites, surmontés de fromage normand et d'une tarte. Après un nécessaire café, la fin du repas fut annoncée par le moine-serveur qui prononça quelques mots en coupant la musique. Nous levant, nous faisons quelques pas chancelants jusqu'à la cuisine pour pieusement faire la vaisselle.

Mes compagnons retournèrent alors à leurs activités tandis que je me dirigeais péniblement vers le parloir. C'est sous une pluie battante et une torpeur générale qui s'abattaient sur l'île que je plongeais dans le premier carton de lettres.

Au début, je fus plus que consciencieuse et j'analysais scrupuleusement chaque document avec la délicatesse que



Vue satellite et vue piéton de l'Abbaye Notre-Dame de Nazareth, Rougemont, CA
Captures d'écran

l'on doit aux antiquités. J'étudiais ainsi, jusqu'à me noyer dans les projections que j'étais capable de faire sur cette époque, deux ou trois heures durant. Je ne trouvais que quelques correspondances de mon aïeul. Ce devait être un personnage relativement placide et bureaucratique, ne se manifestant que pour réclamer des délégations de pouvoir de ses responsables hiérarchiques afin de mener à bien les diverses cérémonies depuis le Canada et pestant contre les lenteurs administratives.

D'un autre côté, je découvrais des correspondances bien plus sulfureuses. L'ambiance à Rougemont semblait délétère après le décès du premier Supérieur. Ce qui succédait à une implantation laborieuse semblait relever des pires harcèlements. S'en suivait délation et pression, justifications et coups d'éclats auxquels ne devait être répondu rien de proportionné aux vues du conflit qui ne s'éteignait pas au cours des courriers parcourant plus d'une décennie de communauté.

Cet après-midi-là, je ne sortais qu'une fois prendre l'air sous des trombes d'eau avant de retourner à l'étude de ces étonnants personnages. Ils se débattaient tous dans le carcan de leurs vœux. Plus ma lecture progressait moins je

CANADIAN PACIFIC



AU
CANADA, ÉTATS-UNIS, JAPON, CHINE,
NOUVELLE-ZÉLANDE & AUSTRALIE

route la plus courte et la plus rapide pour les États du Centre de l'Amérique du Nord
 par le "SERVICE" de la CANADIAN PACIFIC sur tout le parcours

Les documents des archives, boîtes Canada
 Photographie personnelle, Photographie numérique, 2020

LE CANADA CHEZ NOUS



CHAMBRE A UN LIT

DUCHESS OF ATHOLL



DUCHESS OF ATHOLL

20.000 TONNES



CHAMBRE A DEUX LITS

DUCHESS OF ATHOLL

1931

N° 6

OCTOBRE 1931

N° 6

ÉDITION FRANÇAISE



DIAN PACIFIC CANADIAN PACIFIC

**CANADIAN
PACIFIC**

**STEAMSHIP
LINES**

**WORLD'S
GREATEST
TRAVEL
SYSTEM**

**CANADIAN
PACIFIC**

**STEAMSHIP
LINES**

**WORLD'S
GREATEST
TRAVEL
SYSTEM**

CANADA

**ÉTATS-UNIS
CHINE · MANILLE
AUSTRALIE
Nouvelle-Zélande**

AU CANADA

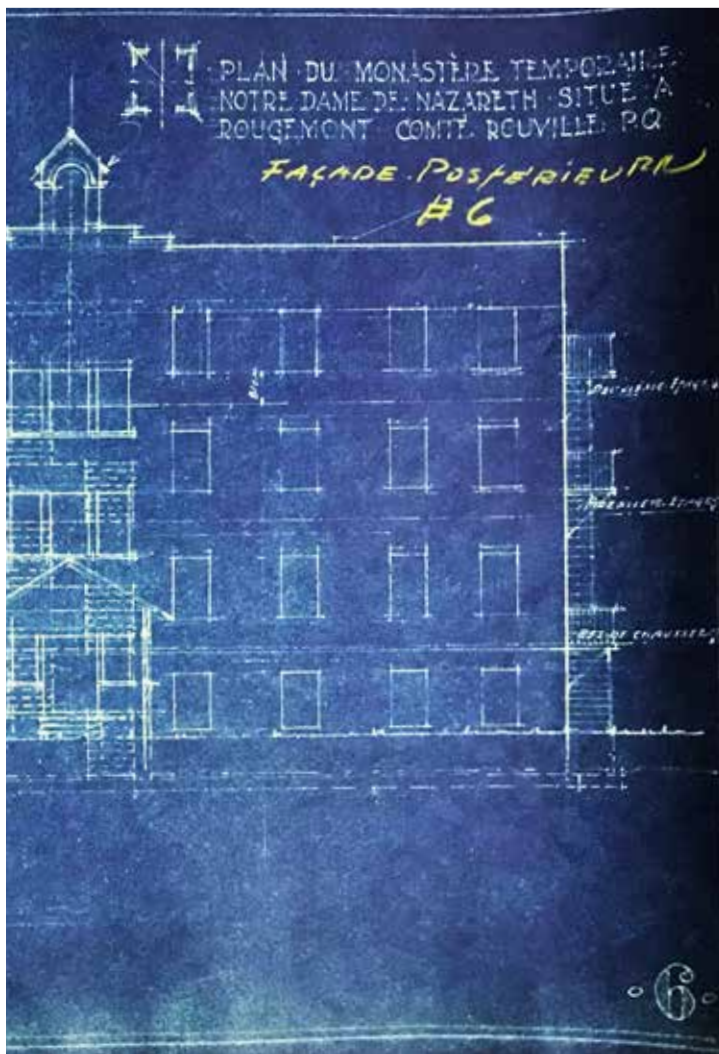
**ÉTATS-UNIS
JAPON · CHINE · MANILLE
AUSTRALIE
NOUVELLE-ZÉLANDE**

Billets :

CANADIAN PACIFIC
Boulevard des Capucines - PARIS
SAGANOPAC - Trip. : GUT 16-60
HOBBS, A. V. CLARK,
Agents

**DÉPARTS ET
RENSEIGNEMENTS**

Les documents des archives, boîtes Canada
Photographie personnelle, Photographie numérique, 2020



Les documents des archives, boîtes Canada, plans de construction de Rougemont
Photographie personnelle, Photographie numérique, 2020

M^r

279

En Religion P. Marie Choquet

Entré au monastère le 10 juin 1919 18
 Sorti le 18
 Transféré au monast. de Lincogne le 24 mai 1920
 Décédé le 18

État séculier

Nom et Prénoms: Stanislas Sylvain Simon
 Titre clérical ou profession: prêtre des Missions étrangères
 Père légitime de Sylvain actuellement à S-Vincent d'Etigny
 et de Marie Angèle actuellement à Lincogne
 Né le 28 octobre 1879 en la commune de S-Vincent d'Etigny
 canton d'Etigny dépt de l'Allier
 Baptisé le 30 octobre 1879 en la paroisse de S-Vincent
 (ville de S-Vincent) diocèse de Clermont
 Domicile depuis un an dans la paroisse de Lincogne
 (ville de Lincogne) diocèse d'
 Est spécialement connu de M. l'Evêque de Clermont
 est muni de papiers. [Dépêche, liasse N°]

Noviciat

Entré au Noviciat comme postulant, le 14 juin 1919 18
 A reçu l'habit le 27 juillet 1919 18 [être le recevoir sur sa liste de la page]
 A fait sa 1^{re} profession le 27 août 1919 18
 A fait ses premiers vœux le 15 août 1919 18
 A pris rang parmi les profès le 21 août 1920 18

1. Apporter les noms des indications relatives. État postulant.
 2. Domicile à sa naissance. État novice.
 D'après le nom sous lequel on professe.
 Ces indications se trouvent sur les lettres.

Le registre d'état personnel des choristes de 1849 à 1972
 Photographie personnelle, Photographie argentique, 2020

(No 57)

LETTRE PASTORALE

pour annoncer l'arrivée dans le diocèse des Religieux Cisterciens
de l'Immaculée-Conception de Lérins.

FABIEN-ZOEL DECELLES,

par la grâce de Dieu et du Siège apostolique,
évêque de Saint-Hyacinthe.

Au clergé séculier et régulier, aux communa-
tés religieuses et à tous les fidèles de Notre
diocèse, Salut et Bénédiction en Notre-Sei-
gneur.

Nos très chers frères,

Le bon Dieu se penche encore une fois sur
Notre cher diocèse pour lui accorder une grande
faveur. Ce sera pour vous, en l'apprenant, la
cause d'une grande joie et vous vous empresser-
ez de remercier le ciel de ce nouveau bienfait.

Les religieux Cisterciens de l'Immaculée-
Conception de Lérins viennent s'établir dans le
diocèse. Ils ont fait l'acquisition l'automne der-
nier d'une belle propriété dans la paroisse de
Saint-Jean-Baptiste-de-Rouville, sur le versant
nord-ouest de la montagne de Rougemont. C'est
là que déjà quatre religieux de cette Congrèga-
tion ont fixé leur domicile, pour mener au mi-
lieu de nous la vie de prière et de travail, qui
a rendu si célèbre l'abbaye de Lérins qui nous
les envoie.



A handwritten signature in cursive script, reading "Fr. M. Théophane". The signature is written on aged, slightly textured paper. The ink is dark, and the handwriting is fluid and elegant, with a long, sweeping underline.

Les documents des archives, boîtes Canada

En haut : *Les moines de Rougemont*, en bas : *la signature de Frère Marie-Théophane*
Photographie personnelle, Photographie numérique, 2020

réussissais à me projeter dans la mentalité de ces exilés et des gens qui les accueillait au loin. Mes questionnements sur des choix que l'on fait par envie ou obligation, vitaux ou sociaux, de fuir son environnement connu et confortable pour partir vers l'inconnu me paraissait soudain vains et voués au regret. Je ne comprenais pas ces hommes qui, pour certains, avaient quitté la pauvreté et la misère pour l'Église et qui se retrouvaient soudainement prisonniers de leurs vœux de pauvreté, de silence et de réclusion. Quelles dispositions les avaient conduits, du moins pour certains, à de tels échecs ? Certains moines harcelés menaçaient de quitter la congrégation mais la culpabilité ou la peur du déshonneur semblait les y maintenir, comme enfermés dans les murs d'une foi et de ses règles. Leur croyance dans le système auquel ils avaient initialement adhéré n'était pas en soit questionnable, d'autant moins depuis mon siècle de recul. Pourtant l'échec d'une image semblait se dessiner au fur et à mesure des pages.

Après un dîner tout sauf frugal une fois encore, je retournais dans mon parloir jusqu'à ce que plus aucun résident ni moine ne subsiste à la nuit noire qui s'abattait sur l'Abbaye. Les yeux brouillés par le déchiffrement des

lettres manuscrites, je me retranchais finalement dans ma chambre pour achever ma lecture. Épuisée, je finis par abrégé et allais me coucher.

Le lendemain matin, je bondis à six heures hors du lit et, attendant le petit déjeuner, je partais marcher le long de la côte, contemplant l'aube.

Le séjour avait été bref, malgré les distances parcourues, les eaux traversées et le dépaysement certain de me retrouver sur une île peuplée de religieux. Moi citadine, parisienne, athée et attachée à la mouvance queer dans ma vie quotidienne, mon esprit n'avait pas été révolutionné. Je n'avais pas trouvé le trésor tant espéré d'une aventure à suivre. Finalement ici les choses se déroulaient dans un système normalisé, organisé, tout comme sur le continent d'où, en définitive, ils étaient originaires, aucun n'était bien sûr né ici. Les moines n'étaient rien de plus qu'une communauté faisant fonctionner une entreprise. Je payais d'ailleurs mes frais de séjours dignes d'une note d'hôtel avec une certaine amertume. Je me retrouvais avec un aïeul à suivre qui n'avait rien du héros que je m'étais imaginé et une collection de personnages en robe de bure



La cellule,
Photographie personnelle, Photographie argentique, 2020



L'abbaye,
Photographie personnelle, Photographie argentique, 2020

qui n'étaient rien de plus que des vignerons vendant leur vin aux enchères et faisant fonctionner en monopole une compagnie maritime autour de leur île. C'était en réalité une structure capitaliste des plus classiques, instituée depuis des siècles et vendant au passage fort chèrement le prix du mysticisme de l'ancienneté et de l'éloignement. J'attendais patiemment l'horaire de mon bateau de retour, espérant qu'au moins la suite de mon parcours dans les montagnes tristes serait plus palpitante.

Laissant derrière moi les moines et leurs résidents à leurs horaires ordinaires bien réglés, je montais à bord de l'embarcation. Je respirais de nouveau, l'estomac relâché de me sentir seule et autonome, libre de mes mouvements. Je commençais à ne plus pouvoir considérer l'arrière grand-oncle comme un homme incroyable. Je voyais sous mon crâne s'effriter la magie du fantasme dont je l'avais vêtu. Comment allais-je pouvoir revenir avec un récit digne d'être partagé si en fait il n'y avait rien à dire de merveilleux. Ce n'était rien ni personne d'autre que moi qui finalement avait créé ce besoin, cette envie, de le rendre exceptionnel et fascinant. J'admettais à chaque sursaut du bateau que mon esprit l'avait enrobé, que j'étais sûrement en manque

d'histoire, qu'à travers sa figure, c'était la mienne que je cherchais à faire émerger. Ma figure propre, jeune, floue et incertaine, que je projetais vivre dans des images datées, dans un monde dans lequel je faisais des allers-retours entre un quotidien monotone et fermé et une envie de me raconter autrement. Le départ, le voyage, ce qui permet de condenser les capacités romanesques d'un récit. C'est ce que je pensais trouver chez cet homme mais l'histoire de son départ s'est perdue. Celle du départ de ses Causses en réalité. Je me suis sûrement trompée, son départ au Canada, quand bien même les circonstances seraient nées d'un conflit de loyauté à son ordre, ce n'était pas ça sa grande aventure. C'était bien plus sûrement le moment où d'un grand souffle il a quitté sa famille, son origine, pour s'engager en Asie. Son premier voyage.

La navette accostait doucement cette fois-ci dans le port de Cannes, au milieu des yachts de nouveaux riches. Je comprenais que je ne l'avais pas trouvé lui. Ce n'était pas lui que j'avais rencontré. Même à travers les archives, je n'avais trouvé que quelques lignes de sa main mais aucun morceau tangible de sa chair. Je ne sortais de rien d'autre que d'une abbaye, d'une communauté religieuse, d'un groupe dans

lequel il s'était noyé volontairement, abandonnant jusqu'à son nom. Je cherchais à détacher un individu d'une masse solide et ce n'était pas ces quelques lettres administratives qui pouvait m'y aider. Je sortais d'une communauté à laquelle je n'appartenais même pas et à laquelle je n'avais pas cherché à appartenir. Je la quittais d'ailleurs ici, mes deux pieds maintenant sur la terre ferme. Soulagée. Je ne saurai dire si j'étais déçue de lui, déçue de moi, déçue d'eux. Toujours est-il que j'étais finalement ravie de retrouver l'anonymat et la liberté de la ville. M'asseyant à une terrasse de café, sous le soleil, au milieu des vrombissements de moteurs de luxe qui défilaient sur la croisette, j'attendais mon train. Je ne m'apprêtais pas à rentrer à Paris. J'allais continuer mon périple. Mais cette fois-ci, selon mes règles, seule. Je ne pouvais pas abandonner l'histoire en si bon chemin.

Je me préparais à rejoindre Montpellier où m'attendait une voiture pour rejoindre les montagnes originelles de la famille. Après le vertige de partir seule dans une communauté religieuse, j'étais bizarrement bien plus sereine de partir en vadrouille par mes propres moyens. Je comptais renouer avec le plaisir du début de

l'été et camper dans les montagnes. Je me sentais en bien meilleure possession de mon corps. Responsable de moi-même, mon esprit resurgissait, comme aiguisé. J'avalais mon café.

Le groupe a quelque chose d'étrange pour moi, il a toujours été source d'angoisse, pour l'intégrer, savoir s'y placer, comment interagir dedans en maintenant son équilibre, il est souvent source de violences aussi. Quitte à être plusieurs, j'ai toujours préféré le duo, plus confortable et maniable. C'est un trait de caractère sûrement lié à mon histoire d'enfant unique. Je suis naturellement plus familière de la solitude que des grandes tablées. Je montais dans mon train sans que personne ne sache qu'à ce moment précis je m'asseyais à la place 108 du deuxième étage d'un TGV, sans voisin, en direction de Marseille et que je dégustais un sandwich de la pire catégorie avec un réel plaisir de ne m'en prendre qu'à moi-même.

Le trajet fut terriblement long et ennuyeux. Ce ne fut que bien des heures plus tard que j'atteignais enfin Montpellier où je n'avais jamais été et dont l'abord de la gare ne me plaisait pas beaucoup. Rechaussant mon gros

sac sur mes épaules, je sortais de la gare, repérais le lieu de mon hébergement et attendant mon hôte sans pouvoir avancer plus avec mon énorme bagage, je sirotais une bière Place de la Comédie. J'étais entourée de jeunes gens qui semblaient se retrouver sur la fin de l'été, attendant la rentrée et leurs études qui allaient commencer. Ma mère fut un jour de début d'automne, durant les années 1970, l'une d'entre eux. De ces étudiants qui viennent de débarquer dans une ville inconnue et qui rencontrent leurs premiers pas autonomes, se plaçant comme moi au centre de la ville, pour mieux l'appivoiser, ne sachant trop encore où donner de la tête. J'aurai d'ailleurs rêvé comme eux d'un bouiboui chaleureux accueillant le visiteur fourbu de ses trains retardés en attente de son accomplissement de voyageur. Le temps passait.

Quand enfin mon hôte me fit signe d'arriver, je me précipitais tête baissée, un peu honteuse de mon alcoolisme solitaire, dans les ruelles menant à l'adresse indiquée. C'était une jeune professeure d'histoire géographique, d'à peine mon âge. Elle ne voyait visiblement pas l'intérêt de ma démarche mais était tout à fait satisfaite de mon passage d'une nuit dans une chambre sobre que je ne dérangerai

pas. Effectivement, j'utilisais à peine l'espace, déposant mon sac au le sol, sortant mon savon et un change, je mangeais à peine, dormis rapidement et partis dès l'aube le lendemain matin dans un Montpellier ensommeillé.

Je traversais les jardins du Peyrou dominant la ville et qui, dans la petite lumière grise matinale laissait apercevoir à l'ouest les montagnes baignées de longs nuages sombres. Je rencontrais mon loueur de voiture, un garagiste plein de cambouis sortant de sous les entrailles d'une vieille Renault, qui me laissa au volant d'une sorte de tout-terrain, rouge pompier. J'ai rarement conduit seule. C'était en réalité la première fois que je louais une voiture juste pour moi. La journée commençait en un étonnant contraste avec la veille dans une autonomie pleine, presque totale. À l'arrière de la voiture, mon sac contenait tout le matériel nécessaire pour vivre indépendamment : sac de couchage, matelas de sol, hamac convertible en tente, quelques vêtements, un peu d'argent, une batterie portable, deux appareils et du matériel photo, quelques vivres et les lettres de l'ancêtre. Je quittais les boulevards et voies rapides qui enserraient la ville et je roulais à toute vitesse en direction des montagnes au nord-ouest



Place du Peyrou
Vue satellite 3D
Captures d'écran

de Béziers. J'avais préféré éviter cette ville et j'avais choisi de partir d'un lieu plus éloigné de mon point de chute en raison, certes de souvenirs peu joyeux que j'en gardais, mais surtout de la composition de son conseil municipal. Si je pouvais tout à fait me fondre dans une abbaye isolée sur une île en pleine tempête, je n'avais aucune envie de me jeter dans la gueule du loup et plonger dans une ville régie par le Rassemblement National. Pour ma propre sécurité physique et mentale, je dessinais un itinéraire privilégiant les grandes étendues, rentrant doucement dans les hauteurs du Parc Naturel Régional du Haut Languedoc.

Sur ma droite poussaient les monts du Lodévois qui dévalaient en vallons sur ma gauche, à travers le Biterrois, jusqu'à la mer. Devant moi, les nuages s'étaient dissipés, laissant apparaître clairement les montagnes calcaires dans lesquelles la route, d'une rectitude implacable, m'envoyait sans détour. J'étais enchantée. J'avais l'impression de parcourir des distances phénoménales tant le paysage changeait vite. Je décidais pour mieux profiter de m'arrêter dans un hameau en milieu de matinée pour me restaurer un moment. Devant un bistrot bordant la départementale qui éventrait le village, je garais ma voiture. A l'intérieur,



Carte géologique de l'Hérault
Captures d'écran, 2021

une femme tenait un guichet de loterie et trois petits vieux étaient accoudés au bar, de part et d'autre du comptoir. Je demandais un café à celui qui occupait la place du patron. L'établissement était désuet et rongé par les années. Je sentais dans les murs d'un rose délavé, dans le comptoir recouvert d'aluminium, et sur les baies vitrées un peu grasses, un amour du lieu. On l'avait voulu, à une époque, convivial et dans le goût de tous, mais au fur et à mesure des années il avait perdu sa vigueur au rythme de son propriétaire qui me tendait maintenant, d'une main vacillante un café, qui somme toutes avait l'air de se boire. Les petits vieux ont ceci d'attendrissant qu'ils renferment sous leurs rides et leurs courbures, sous leurs silhouettes tassées et leurs petits pieds hoquetant, plus de secrets et d'images que je n'en ai jamais vu. Dans le moindre recoin de ce bistrot devait se tenir, invisibles et muettes, des montagnes de souvenirs, suffisants à n'avoir peut-être jamais envie de partir ailleurs et d'aller voir comme moi d'un bout à l'autre des départementales.

Cette pause m'émut. Sans un mot, ce pays que j'associais déjà à la vieillesse et à la disparition puisque je n'y venais visiter que des fantômes, m'envoyait ses

premières ondes, familières. Un air de nostalgie de ce que je n'avais pas vraiment connu mais que j'avais senti toute ma vie à travers le silence de ma mère et les quelques visites dans ces lieux enfant se répandait en moi. Cette fois-ci je revenais seule, adulte et claire et je venais me confronter au caractère tangible de ces lieux mouvants. Je repensais à cette image de la maison de ma grand-mère, aux framboisiers bordant la bâtisse de grès beige. J'allais bientôt la retrouver. Reconnecter avec les lieux d'où tout ce petit monde éclaté, qui avait fini par se fantasmer à force de s'être perdu, venait. Après le grand voyage par-delà les Pyrénées, les fuyards amoureux de Catalogne s'étaient implantés non loin de moi, non loin de ce bistrot, là devant, dans les montagnes, vers les monts de l'Espinouse où j'allais. Ils avaient eu des enfants, certains s'étaient mariés et avaient procréé avec des locaux, d'où l'arrivée de ma grand-mère, la mère de ma mère, qui repose désormais parmi eux, d'où l'arrivée dans cet arbre de l'oncle-moine. C'était ici le lieu d'arrivée de la fuite de certains, venant de l'Espagne voisine, et le lieu de départ de beaucoup. Depuis la vente de la maison de grès et la mise en terre de son occupante, il y a six ans, j'étais donc la première à revenir.

Laissant là mon regard vide qui se mêlait au goudron de la chaussée, je remontais dans mon véhicule. À mesure que les kilomètres défilaient et que la route commençait à serpenter, les joyeux toits de tuile rouge et les façades aux tons crème et aux volets olive au milieu du maquis prenaient un air sombre, grisés par des traces noires de suie au milieu d'une végétation qui n'était plus tant rase mais qui commençait à pousser en forêt dense et humide. Les nuages du matin recouvraient désormais le ciel, comme coincés entre les sommets. Le temps était lourd, il faisait chaud et humide et la climatisation de la voiture me glaçait maintenant les membres dans une incertitude physique assez inconfortable.

J'arrivais enfin vers l'heure du déjeuner à Olargues. C'était un point de repère dans ma mémoire. C'était un lieu notable puisque je me souviens encore d'une grande allée de platanes boursoufflés qui dominaient le marché de paniers tressés devant la mairie jaune et son petit clocheton. Je ressens encore le tressaillement d'une vieille voiture, peinant dans les montées abruptes et débouchant en ronflant au milieu des arbres. Je crois que chaque fois que je croise une route bordée de platanes, je ne peux

m'empêcher de repenser silencieusement à ce jour où ma mère et la sienne, m'avaient emmenée, petite, voir ces amoncellements de paniers tressés de toutes formes et couleurs, au milieu des tissus à cigales et d'un brouhaha général et je me souviens sans image de la voix de ma grand-mère évoquant à ma mère le nom de l'endroit dans une grande articulation buccale : « O'lar-gues » typique des gens d'ici.

Je retrouvais le lieu, traversant un cours d'eau pour déboucher sans surprise mais ravie de ne pas avoir oublié, sur cette allée de platanes bordant la mairie jaune et son petit clocheton. Je garais ma voiture entre deux de ces arbres. Si la route, la place, les bâtiments et la végétation étaient bien tels que dans mon souvenir, à présent, une bonne vingtaine d'années plus tard, en remontée d'épidémie mondiale, tout était vide et silencieux. Gris et morne sous un ciel lourd et menaçant. J'étais seule et j'avais faim.

Après des années d'exode de la population, dont le quart vivait en 2018 sous le seuil de pauvreté, avec son taux de chômage qui avoisinait en 2017 les 15%¹ et l'isolement qui

1. Chiffres Insee

plaçait Olargues comme commune « hors attraction des villes » comme le disait l'Insee, la recrudescence du virus venait achever le tableau d'un désert et avait finalement eu raison de la vitalité du lieu.

J'errais dans les ruelles du petit village. Cherchant les enseignes des restaurants et étudiant ma défaite à chaque fois que j'apercevais un panneau indiquant un menu, que j'y faisais un choix et qu'au moment de pousser la porte, je la trouvais close. J'allais donc mourir de faim, ici, au milieu des montagnes tristes, grises et vertes, humides et silencieuses. Qu'est-ce que tout cela pouvait bien avoir à voir avec la raison de ma présence. J'étais perdue dans un lieu que je ne connaissais pas, sur lequel je voulais finalement attirer l'attention pour que les récits se délivrent. J'imaginai ma mère, dans sa version miniature, comme une enfant blonde aux cheveux immenses, courant au milieu des paniers, dans un jour de marché ensoleillé, ravie qu'on lui en offre un petit modèle où tiendraient ensemble une poignée de châtaignes, qu'elle chérirait toute sa vie avant de finir par l'oublier dans un coin, à côté des kakemonos sans valeur.



La tour d'Olargues
Photographie personnelle, Photographie argentique, 2020

Pour me sentir moins seule, je brisais mon indépendance, abandonnant le désir de laisser le monde ignorer ma situation géographique, j'appelais ma mère. J'appelais ma mère comme un enfant qui veut se rassurer et entendre le son d'une voix familière qui lui rappellera que le monde n'est pas si sombre. Je l'appelais comme pour entendre un attachement au lieu que je découvrais, pour me dire que ce n'était pas inutile, que je ne m'étais pas empêtrée ici. J'aurai aimé qu'elle me raconte ce jour de marché baigné de soleil, qu'elle parle du passé, que je puisse voir d'autres couches du lieu, mais c'est en me demandant d'aller fleurir la tombe de la famille en son nom qu'elle s'y raccrochait. C'était seulement la présence des morts qui lui restait d'ici.

Je crois que les nuages sont devenus un peu plus sombres encore et les gouttes infiniment lourdes lorsque je sortais de ma voiture, dans un village voisin, devant le seul fleuriste qui existait dans l'interstice de ces montagnes. J'achetais pour la tombe un pot de plantes vivaces, fortes et grasses, aux fleurs orange dans un contraste idéal avec le paysage et la tombe de granit gris. Un pot qui crierait au paysage que les habitants de la pierre étaient peut-

être morts mais que l'oubli ne les toucherait pas, que si les enfants s'étaient détournés, les petits-enfants, dans un hommage à leurs mères viendraient fleurir les tombes jusqu'à retrouver l'histoire des gisants.

J'atteignais Saint-Vincent-d'Olargues, la petite commune d'à peine 15km carrés et ses 300 habitants invisibles. Succédant à des lacets étroits et abrupts, le panneau de la commune ouvrait directement sur le cimetière bordé d'un mur de pierres grises. Une centaine de mètres plus loin, la place du village et ses quelques maisons qui accueillait en enfilade le presbytère, l'église et la mairie. Je me garais devant le portail du cimetière.

Je sortais du coffre mon pot de fleurs et un appareil photo pour que mon pèlerinage ne se perde pas. Je poussais la lourde porte du muret et cherchais la tombe de la famille Planès-Canals. J'inspectais longuement les noms gravés des sépultures, comme on chercherait le visage de quelqu'un d'inconnu que l'on attendrait sur un quai de gare. Je parcourais la petite ville des morts, sur son sol de graviers qui crisse de ce son commun aux chemins de jardin de retraités, m'arrêtant à chaque carrefour n'examinant plus

seulement les noms mais maintenant aussi les épitaphes génériques laissées par les membres éplorés de la famille amputée. Je remarquais que la grande majorité du sous-sol était peuplé de gens portant le nom de ma mère, ou celui de sa mère ou du père de sa mère : les Canals, les Farenc et les Planès. En tout, trois ou quatre familles occupaient ensemble, couchées en massif, l'intégralité du jardin. C'était ici qu'ils étaient tous nés et morts, qu'ils avaient tous vécu et s'étaient mariés entre eux. Sauf le père de ma mère, ce fameux descendant de l'amour catalan qui avait épousé ma grand-mère, le même dont je n'ai que l'image d'un homme tremblant mangeant des tomates sur la terrasse de la maison de grès. Je trouvais finalement la tombe. Je n'y étais venue qu'une fois, pour enterrer l'urne de ma grand-mère, il y a sept ans déjà. Je me souviens du trajet en voiture et du vertige que j'avais ressenti au milieu de ces grandes montagnes et surtout de ma tante que je ne connaissais pas, qui avait l'air d'être une terrible personne et dont le concubin ayant voulu aider la mise en terre avait mis ses deux gros pieds à bottes boueuses dans le tombeau pour y déposer les cendres de mon sang. J'en reste encore outrée. Comme pour réparer cet impair, je nettoyait frénétiquement la tombe. J'arrachais les mauvaises herbes



La tombe Planès-Canals
Photographie personnelle, Photographie argentique, 2020



La plaque commémorative d'un oncle à l'église de Saint-Vincent-d'Olargues, Photographie personnelle, Photographie argentique, 2020

et le début de fougères qui avaient pris mon ascendance pour du terreau et j'installais à la place mon pot orange fluo qui contrastait effectivement merveilleusement dans le décor. Les gouttes s'écrasaient sur mon crâne comme une douche. Mais avant de tourner les talons, un peu perplexe devant ma visite mortuaire, je décidais de moi aussi mettre des fleurs, comme pour soulager la culpabilité d'être venue dîner les mains vides. Je sautais un petit talus et cueillais de jolies petites fleurs aux pétales bleus. Je trouvais dans un coin un petit morceau de ficelle jaune dont je les enserrais et je déposais sur le sol le petit bouquet de fleurs sauvages, de ceux que les enfants rapportent aux parents. Cela fait bien longtemps que je n'avais plus essayé de prier mais je tentais un petit discours interne, tandis qu'un orage commençait à gronder un peu plus loin. Finalement plus qu'une prière, c'était une réflexion qui s'articulait gauchement sous mon crâne détrempé.

J'avais la sensation qu'en me trouvant ici, je forcerais le destin et que par ce voyage j'allais trouver un trésor que l'on me cachait depuis toujours. J'avais l'impression qu'en trouvant cet objet ou cette information dont je ne connaissais ni la forme ni la teneur, je pourrai provoquer

alors l'écoulement de l'impossible récit qui m'appartenait avant que les années ne l'emportent dans un crâne. Finalement c'était mon histoire à moi qui s'écoulait de la pointe de mon stylo depuis des jours, comme le témoignage d'une absence d'héritage, d'identité. L'émotion qui me traversait était vive, j'avais à ce moment-là la sensation que pour atteindre le stade adulte de mon existence, je devais accomplir cet acte de détachement et de partage. Certes j'étais encore dépendante, de mes parents, de l'institution, mais mon corps avait désormais atteint sa forme définitive et je naviguais entre deux âges, cherchant la route de la sagesse avant que celle de la vieillesse ne m'attrape les chevilles. Plus un centimètre ne viendrait s'ajouter à une de mes extrémités, j'avais déjà des cheveux blancs qui pointaient en haut de mon front et, à l'intérieur, je manquais encore de morceaux. J'étais là, devant ces tombes et je cherchais à faire parler les morts en attendant que les vivants prennent la parole.

J'étais maintenant intégralement trempée, et je ne savais plus dire l'heure tant le ciel était sombre. Il fallait que je m'installe pour la nuit. Le moment n'était plus alors aux grandes réflexions ni aux manifestations pompeuses

et solitaires de mon amour filial. Il fallait surtout que je m'occupe de ma propre sécurité. Mon idée de camping sauvage n'avait rien de commun avec mon aventure de l'été. Pour commencer j'étais seule, je n'avais aucune connaissance des lieux, je n'avais rien rencontré d'autre que des morts et des routes et puis j'étais un peu effrayée. Je tentais de me rassurer et décidais de partir en éclaireur, laissant mes affaires près du cimetière. Je crapahutais un peu plus haut à travers la végétation de petits arbres et fougères jusqu'à déboucher au sommet de la montagne qui d'un coup devenait chauve n'accueillant plus que quelques petits chênes et une mer de bruyère. La vue était époustouflante. Je me projetais alors absolument m'accrocher sous un petit arbre et camper là, seule, au sommet. L'image me ravissait. Pourtant, la pluie et les éclairs qui continuaient de s'abattre me faisaient douter. Je ne savais plus trop si par temps d'orage les arbres étaient des abris ou source de mort. Mon regard se porta alors sur une immense aiguille de métal qui finissait une cime voisine. Un paratonnerre qui me provoqua un doute suffisant pour que je renonce à mon idée et que je rebrousse difficilement chemin à travers la végétation détrempée qui finit de m'hydrater.

Avec un regret météorologique certain mais l'assurance d'un repos plus serein, je redescendais une dizaine de kilomètres plus bas, bien en dessous des parafoudres dans un village de trois rues qui bordait la D908. J'installais mon hamac sur les poteaux d'une pergola au milieu d'un camping désert où le propriétaire me regardait faire mon installation d'un œil circonspect alors qu'il venait de me proposer une nuit dans un petit mobile home voisin.

J'étais assez heureuse et satisfaite. Je profitais des commodités du camping pour me sécher avant de me coucher avec le soleil et de passer une terrible nuit. Mon hamac était mal tendu et j'avais passé la nuit pliée, les fesses touchant presque le sol ce qui m'avait évité de trouver le sommeil sans me permettre d'avoir l'esprit suffisamment lucide pour remédier à ma situation précaire. J'étais donc encore plus heureuse encore que la veille lorsque le matin se présenta et me permit de quitter mon couchage.

J'avais prévu ce jour-là d'aller à la mairie de Saint-Vincent pour trouver l'acte de naissance de mon arrière grand-oncle et de visiter une ancienne amie de ma grand-



Le camion-épicerie,
Photographie personnelle, Photographie argentine, 2020

mère, femme d'un ancien maire, dont j'avais trouvé le numéro de téléphone sur internet.

Arrivée devant la petite bâtisse communale du hameau, aux horaires d'ouverture indiqués, je trouvais porte close et toujours personne, mis à part un vieux balayeur courbé qui caressait lentement le sol de sa serpillère. Je reviendrais plus tard.

Je partais donc avec une matinée à tuer. Le monde me semblait dépeuplé. La pluie tombait finement et les nuages stagnaient, n'ayant pas trouvé de sortie entre les montagnes. Consultait la carte, je partais à la recherche de paysages particuliers et de « points d'intérêts ». Je m'en remettais alors aux indications pour touristes qui, à cette époque de début d'automne, où toutes les ondes annonçaient un rapide reconfinement du pays, étaient bien absents. Je roulais donc le long d'un col pour sentir un moment le vertige de dominer la vallée et voir plus loin vers l'horizon. Je sortais de temps en temps photographier un angle particulier dont le cadrage me faisait sortir de mon état d'errance. Je me trouvais un peu comme un Don Quichotte, sans son Sancho Panza, courant d'un bout à



Le ciel des montagnes tristes,
Photographie personnelle, Photographie argentine, 2020



La vallée,
Photographie personnelle, Photographie argentine, 2020

l'autre d'un territoire circonscrit, alternant entre grands élans romantiques d'un cadre fabuleux et déception faisant renaître à sa suite un nouvel élan. Ainsi, de col en col, je fendais les paysages à travers mon objectif, cadrant à la recherche du point de fuite ultime. Je traversais photographiquement le paysage qui coulait sous mes yeux.

« Affirmer que le paysage est une traversée c'est aussi dire qu'il ne s'arrête jamais nulle part, qu'il est sans limites et sans frontière. En l'encadrant, on le domine en quelque sorte, on s'en fait « un tableau » — métaphore géographique bien connue, [...] — ce qui a toujours été un moyen de lui donner une identité et de le posséder. »² écrivait Gilles A. Tiberghien. Sûrement, je multipliais les « tableaux » pour sortir de mon propre enfermement, comme pour me nourrir d'un morceau de la liberté. Absorber un peu d'immensité, du pouvoir de traversée de ce paysage qui ne cessait de courir hors des cadres. Comme on enferme des lucioles dans un bocal pour profiter un peu de leur lueur.

Peut-être était-ce un hommage inconscient à la photographie française, à cette mission photographique de la DATAR³ dans les années 1980 qui avait

2. Gilles A. Tiberghien, *Le paysage est une traversée*, Éditions Parenthésés 2020, p12

3. Délégation interministérielle à l'aménagement du territoire et à l'attractivité régionale

sûrement construit une partie de mon regard et de mon imaginaire des espaces français et de la manière dont il faudrait les envisager. D'après Michel Poivert « dans la note d'intention des commanditaires est mis en avant l'argument d'une accélération du temps : le changement d'époque est visible dans la mutation des paysages, et c'est dans ces évolutions que le « paysage français » trouve son identité. »⁴. Le gouvernement avait alors entrepris, par l'intermédiaire d'artistes-photographes, un recensement des paysages français. 29 artistes de diverses nationalités avaient été retenus et avaient entrepris un archivage du patrimoine naturel français. « Ce que le XIXe siècle avait demandé aux monuments, le XXe siècle l'attend des paysages : conjuguer les temps en une image contenant passé, présent et futur. » Je ne sais pas s'il fallait entendre par là que, comme les monuments, dont le gouvernement se charge de la conservation, les paysages étaient menacés d'écroulement, ou bien s'il s'agissait de se les représenter précisément pour en exploiter et maîtriser au mieux les possibilités. S'agissait-il d'une forme de cartographie par l'image ? Toujours est-il que cette mission, puis celles qui s'en suivirent, ont contribué à forger un regard

4. Michel Poivert, *50 ans de photographie française, de 1970 à nos jours*, éditions Textuel, Paris, 2019, p. 60

fort sur le paysage en photographie, créant un genre à part entière. Au-delà du monde de la photographie, cette mission avait fait émerger des images puissantes du territoire, contribuant à la diffusion d'un imaginaire collectif où l'on distinguait globalement la nature : vide de gens, remplies de fermes, de terres agricoles, de forêts ou autres bords de mer ; et les espaces urbains ou semi-urbains : pas tellement moins vides, où immeubles, ponts, centres-commerciaux, routes périphériques etc. trônaient en sujet. Un imaginaire d'un pays entre modernité et tradition, entre modernité et nature.

Je me trouvais géographiquement proche des terres enregistrées par Pierre De Fenoÿl. Photographe qui avait participé à la DATAR en proposant son regard noir et blanc, dépeuplé, où ne subsiste que vallons, bâtiments épars et ombres nuageuses sur un pays où l'horizon est toujours courbe ou sinueux, envoyant le regard se perdre dans des monts émoussés ou la douceur d'une brume sur des vignes. Pourtant le paysage qui m'enveloppait n'avait rien de semblable à quelques dizaines de kilomètres de ses clichés.



Cucugnan, Aude,
Photographie, 1985 (Mission Photographique de la DATAR)
Pierre de Fenoÿl

Mes yeux volaient droit tandis que mon imaginaire voyait ses ailes pousser, écartant les bords du cadre, prévoyant l'itinéraire. Dans ce point fictif où les lignes naturelles me conduisaient, je trouvais le réconfort d'inventer un nouveau monde. Un endroit où la conscience rejoint les rêves, là où chacun peut jouer ses propres scènes, là où une nouvelle cartographie peut apparaître dans ce qu'on ne distingue pas. Je ne le vois pas, mais je sais qu'il faudra passer à travers champs, quitter le chemin qui ne mène pas au ruisseau. Que ma peau en sera égratignée par les buissons de genêts, que mes chevilles se tendront sous la pente. Je sens d'ici le déséquilibre que mon corps compensera. Les odeurs de bruyère, le bruit des cailloux roulants sous mes semelles, la lumière décroissante qui fera gonfler mes pupilles alors que je plongerai à la rencontre du point lointain. Il me faudra remonter et sûrement la nuit m'arrêtera. Le temps arrivera dans l'image, saccadant mes actions. Tout cela se vit en accéléré. Ces lumières, ces odeurs et ces sons traversent le corps à toute vitesse, le remplissant d'une multitude de chaleur et frissons. C'est ce que je vois en passant là et c'est ce que je capture pour revivre à l'infini cette vue, comme l'espoir de conserver par l'image un stimuli éternel, pour rentrer, plus tard et



Das Große Gehege,
Peinture 1832, 73,5x102,5cm
Collections nationales de Dresde
Caspar David Friedrich

à loisir, dans cette fenêtre de liberté. Jouant et rejouant ma fuite vers l'horizon, mon regard ne s'arrête jamais même au-delà du visible. Cette fois-ci, je ne cadrerai plus le Canada, ni les landes, ni l'Irlande ou un quelconque paysage qui me donne envie de jouer les explorateurs. Ici, je ne trouvais plus d'exotisme dans les propositions de la nature. Elle était juste là et c'était tout. Humide, grise et verte, couverte et lourde. Ici, le paysage criait doucement de continuer à avancer, de suivre la fuite. Peut-être cette même fuite que celle de la perspective de ma photo. Peut-être celle des membres de ma famille. Peut-être la photographie me poussait ici à écouter ce que le lieu me suggérait comme une fuite.

Bruno Latour explique l'expérience qu'il fait face au tableau de Caspar David Friedrich, « La grande clôture ». Une peinture du XIX^{ème} siècle qui le fascine pour la courbe étrange qui parcourt l'Elbe, l'horizon et le ciel représentés, comme soulignant la courbe du globe terrestre.

« Le génie de ce tableau, c'est d'avoir ainsi marqué l'instabilité de tout point de vue, qu'il s'agisse de voir le monde d'en haut, d'en bas ou du milieu. La Grande Clôture, la grande

impossibilité, ce n'est pas d'être emprisonné sur Terre, c'est de croire qu'elle peut être saisie comme un Tout raisonnable et cohérent, en empilant les échelles les unes dans les autres, depuis les plus locales jusqu'aux plus globales – et retour –, ou de croire qu'on pourrait se contenter de son pré carré dans lequel cultiver son jardin. Autrement dit, ceux qui prétendent ordonner les différentes dimensions de la Terre ne méritent pas le qualificatif de terrestres. »⁵

C'était peut-être cette complexité d'échelle, que les cartes satellites tentent de simplifier en autorisant le zoom et le dézoom. C'est peut-être cette dimension qui nous fait sentir angoisse et perte, un vertige terrible lorsque la Terre se dresse en montagnes de toutes parts, coupant l'horizon et suggérant qu'elle continue sous d'autres formes ailleurs, sans nous, maintenant, derrière ces ridules.

C'est sûrement pour contrer ce vertige qu'on découpe cette Terre en petites images en l'appelant paysage, pour tenter de comprendre, de retrouver le repère de l'échelle. L'homme mesure pour vérifier qu'il n'est pas trop petit et qu'on ne risque pas de l'écraser. C'est sûrement pour ça qu'Anne Cauquelin s'attache à la création de la perspective

5. Bruno Latour, «7e conférence. Les États (de nature) entre guerre et paix», *Face à Gaïa*, Editions La Découverte, 2015, p. 285 à 288

comme « figure de transport », comme un moyen de se transporter dans les échelles, dans les espaces qui existent même après le point de fuite, cet élément central de la construction d'une perspective. Pour être immenses, aussi grands que la Terre, les humains la morcellent, l'organisent.

Ils ont réussi, c'est désormais l'ère de l'Anthropocène, la Terre dominée par les activités humaines. La fusion de deux corps immenses et interdépendants. L'humanité et ses activités et Gaïa pour reprendre Latour et Lovelock. Nous sommes devenus si grands sur Terre que nous recouvrons la majeure partie des terres émergées. Il n'y a plus désormais de terre(s) à découvrir. On ne peut plus fuir nulle part. Alors on regarde vers le ciel pour endiguer notre prolifération avant de s'étouffer sur nous-même. On a même appelé le dernier éclaireur spatial « Persévérance ». Mais persévérer vers quoi ? Dans une destruction massive de notre environnement en espérant pouvoir déménager ? Alors qu'est-ce que je photographie aujourd'hui dans ces montagnes ? Des archives pour les souvenirs futurs d'un lieu ?

La fuite est peut-être à reconsidérer. Peut-être qu'elle

permet de prendre un recul pour mieux comprendre l'échelle de notre problème. Dans ce pas de côté, on peut justement changer de perspective. Au moment où je me trouvais, mon environnement présent n'était plus de ces décors que je cherchais à faire correspondre à un imaginaire. Je n'avais plus de fantasme de conquête. Je reprenais conscience du caractère politique des lieux, de la nécessité de sortir du concept de « nature » et de domination au sens large. Il fallait envisager les choses autrement, se battre sur plusieurs fronts. Le problème était global, il fallait un combat multiple, une lutte intersectionnelle.

Je descendais de la montagne vers un lac où trônait une île remplie de sapins. Une île similaire à celle que je contemplais au début de l'été. Cette fois-ci, elle ne m'évoquait plus une tente et des chercheurs d'ors. Cette fois-ci j'avais froid et je restais en sécurité dans mon habitacle. Je poursuivais ma pensée à mesure que je roulais sur un autre mont. J'étais convaincue par Bruno Latour et sa vision d'une écologie comme système politique. Mais je ne pouvais pas oublier ma situation sociale et les convictions qui en découlaient.



L'île de sapins,
Photographie personnelle, Photographie argentique, 2020

Pour commencer, il fallait me prendre en compte dans mon identité, alors je regardais du côté de « l'éco-féminisme ».

Il s'agissait de penser « un autre féminisme », explique Catherine Larrère⁶, au sens où le féminisme et la notion de « nature » s'opposaient pour affirmer une construction sociale des femmes : « On ne naît pas femme, on le devient » comme le disait Simone de Beauvoir pour les siècles à venir, séparant ainsi définitivement les femmes, engagées contre l'oppression patriarcale, de la dimension de nature. Pourtant il s'agissait aussi de considérer « un autre environnementalisme » : cesser de maintenir « cette séparation entre une écologie sociale (santé) et une écologie environnementale (protection de la nature) ». En cette année d'épidémie mondiale, provoquée par une zoonose issue de la destruction des habitats d'espèces sauvages, cette idée me semblait plus que pertinente.

D'ailleurs la radio était remplie de gens qui débattaient sur les mesures environnementales à prendre, suivis des témoignages de soignants et soignantes épuisés et de reportages sur l'augmentation des violences conjugales durant l'année et surtout pendant le confinement : Le

6. Catherine Larrère, *L'éco-féminisme ou comment faire de la politique autrement*, Éditions « Multitudes » 2017/2 n° 67, pp. 29 à 36

7. <https://www.vie-publique.fr>

nombre d'appels reçus par le service d'écoute des victimes de violences conjugales a bondi d'environ 400% entre la semaine du 9 mars 2020 et la semaine du 20 avril 2020⁷. Je touchais du doigt un lien profond. À force de fixer les points de fuite, je commençais à les atteindre, à trouver une sortie d'entre les montagnes tristes, une lueur d'espoir.

« Un récit écoféministe de l'Anthropocène est un récit qui en prend acte, non pas comme notre avenir, mais plutôt comme notre passé ; comme ce dont il nous faut sortir si l'on veut pouvoir espérer un avenir. Et ce dont il nous faut sortir, c'est de ce rapport de prédation à l'égard du monde (et de ses habitants) comme de l'imaginaire qui l'accompagne, s'articulant autour d'une conception fanatique, terrorisante et guerrière de la vérité. Les phobies des modernes mais aussi du capitalisme ne sont pas les nôtres, et ne correspondent (plus) à rien. Tout est à réinventer, encore, dans la nouvelle situation écologique qui est la nôtre.

Réhabiter les zones d'expérience dévastées, c'est trouver les mots qui connectent, qui font sens, qui font agir. C'est refuser de brûler une seconde fois nos ancêtres et tous les êtres vivants qui nous ont précédés en laissant

les énergies fossiles dans le sol – alors même que « la fumée des sorcières brûlées est encore dans nos narines », c'est commencer à raconter une nouvelle histoire pour le futur, alors que celle du héros conquérant – du monde et du climat – touche à sa fin, en déclarant avec les activistes du climat : « Nous ne nous battons pas pour la nature, mais nous sommes la nature qui se défend. » » Émilie Hache⁸

J'assimilais cet appel à une fuite construite, dans la perspective d'un autre fonctionnement. Je concevais la fuite d'un modèle, pour échapper à ce « rapport de prédation ». Je sentais depuis longtemps que mon idée de fuite était politique et je le voyais maintenant clairement.

Ma fuite visuelle dans les montagnes venait mettre un terme à un imaginaire porté par le régime précédent dans lequel mon corps se tenait pourtant toujours. Mon esprit finissait un voyage. C'était peut-être le fait d'être seule. Je nouais un autre lien avec mon environnement. Je n'errais plus. Le paysage était politique et il fallait que je m'en serve. J'avais mon appareil photo, je voulais montrer la trace qu'il porte sur lui comme les femmes en elles.

8. Émilie Hache « CHAPITRE 7. « Tremblez, tremblez, les sorcières sont de retour ! » », de Rémi Beau et al., *Penser l'Anthropocène*, Presses de Sciences Po | « Académique », 2018 | p. 122



Lignes de fuite,
Photographie personnelle, Photographie argentine, 2020

Je bougeais sans cesse, d'un sommet à l'autre, comme une puce sur le poil d'un chien. C'était un lieu où l'humain était fort et présent, les routes griffaient les pentes. C'était un lieu où les paysages avaient été dessinés par la pérégrination des hommes qui les avaient parcourus et je commençais à voir le début d'un chemin à prendre.

Je suivais les routes tracées par les autorités en espérant discuter encore avec le paysage, sortant de temps en temps faire quelques pas à l'orée des broussailles. En fin de compte, je n'étais plus dans une dynamique de capture, je voulais comprendre les lieux, échanger avec eux, mais m'entendaient-ils au moins ? Étaient-ils déjà assourdis par l'ensemble de l'humanité ?

Je remuais ainsi la matinée durant, jusqu'à l'heure d'ouverture d'après-midi de la mairie. Toujours personne tandis je sonnais sans réponse, je décidais de pousser la porte pour arriver soudainement en plein conseil municipal. Surprise, je la relâchais tandis qu'elle se claquait sèchement sur moi. Quel drôle d'endroit où les humains apparaissent et disparaissent de manière exponentielle, selon les horaires, se transformant de fantômes invisibles à balayeurs et de balayeurs à élus municipaux en plein exercice.

Je repartais une énième fois, remettant définitivement cette tâche au lendemain matin, avant mon retour à Montpellier.

J'allais finalement rencontrer cette amie de ma grand-mère. Une certaine Marguerite Mennesson dont le nom m'évoquait la région mais dont je n'avais aucun souvenir.

J'arrivais au Mas du Gua, une sorte de plateau reliant les pieds de deux montagnes. J'attendais là, entre quelques maisons en éclats de calcaires, qu'une petite dame vienne me chercher. Je la vis arriver quelques temps après, à l'heure dite. Au milieu de ce décors, c'était un petit rayon de soleil qui descendait vers moi depuis un chemin que je n'avais pas remarqué. Je la reconnaissais sans la connaître dans la démarche de quelqu'un qui accueille, tandis qu'elle me dit immédiatement que j'étais le portrait de ma mère. Nous nous reconnaissions ainsi, étrangement, à travers des ondes et des portraits absents.

Elle m'emmena chez elle. Dans cette période particulière où le virus se terrait partout pour ressurgir et mordre, je n'osais pas déambuler dans l'immense

salle où je me trouvais maintenant. A gauche la cuisine ouverte, où Marguerite s'affairait à préparer un café, ingrédient nécessaire d'une discussion. En face, un long mur fermait la pièce en une série de portes. A droite, un petit salon entourait une cheminée de briques. Au centre, une immense table rassemblait une douzaine de sièges comme si un banquet allait s'annoncer. Elle me pria de m'asseoir et me rejoint. C'était la première fois depuis presque une semaine que je développais un échange. Cette interaction me réchauffait. Nous ne nous connaissions pas et pourtant, sa douceur et son naturel me rassurait. C'était comme redescendre des sommets sur lesquelles mon esprit était resté juché pour doucement atterrir sur le tapis d'un jardin. Je reprenais contact avec le réel, avec une humanité sereine. C'était comme si, quelques mois plus tard, j'acceptais le café de la vieille dame vêtue de noir des Monts d'Arrée. Comme si je fermais une boucle de vie.

Elle me questionna sur ma vie, me parla de sa retraite, de celle de son époux, puis m'interrogea sur ma présence et ma recherche. Je lui racontais brièvement ma visite à Lérins, puis ma visite ici. Elle me confirma que seule peut-être la mairie de Saint-Vincent pourrait

m'aider. Puis détournant rapidement le sujet, je l'orientais sur ma famille, enfin, sur la génération de ma mère. Elle la connaissait bien mieux que moi et elle s'en étonnait. Je cherchais à travers sa mémoire des réponses. Des réponses. Des réponses...

Des réponses à quelle question en définitive ? Je n'avais trouvé personne, je n'avais pas rencontré le trésor enfoui et mon chemin allait se clore ici, alors il me restait les questions fondamentales, des « pourquoi ». Ce pourquoi je sens si fort les larmes de ma mère à l'évocation de sa sœur, à cette absence de visage du grand-père, à pourquoi mon oncle s'est-il suicidé, à pourquoi je l'ai appris au hasard des mots de ma cousine l'année dernière, comme le nom de ce frère mort nourrisson. Comment après la mort des hommes, les femmes se sont séparées et éparpillées. Pourquoi est-ce je sens une douleur si forte qui habite mon espace mental familial alors que je ne connais même pas les noms de ses membres. Et finalement pourquoi la seule personne dont on me laissait fouiller la vie était un fantôme, le seul dont je n'avais pas pu trouver le nom au milieu des tombes la veille.

Ces questions ne passaient pas la barrière de mes lèvres. Pourtant la présence de cette femme me faisait redescendre de mes fantasmes. Je réalisais que les histoires familiales fantasmées cachaient la nature des gens qui les racontent. Que sûrement ils s'étaient imaginé que sans mots leur douleur ne se transmettrait pas. Et je voyais Marguerite de l'autre côté de la table comprendre avec moi ce sentiment pour elle-même. Elle me parla de ses enfants, adultes maintenant. Puis ce ne fut plus l'heure du café.

Elle devait aller visiter une maison près de Raspailhac, je voulais aussi y aller. C'était là-bas, sur une route voisine, que devait toujours se tenir cette maison à flanc de montagne faite d'éclats de grès beige et de ciment gris, avec sa grande terrasse et sa balancelle. Comme pour finir un pèlerinage, nous partions, ma voiture suivant la sienne dans les lacets de la route. Nous arrêtant devant une maison, elle m'en fit faire le tour. Elle devait nourrir des poissons rouges qui ressemblaient plus à des carpes tant leur bassin était énorme. Nous discussions joyeusement, j'avais l'impression que nous nous connaissions depuis toujours. Elle me racontait comment elle avait construit sa vie, sa rencontre avec son mari à Paris où elle était allée



Marguerite,
Photographie personnelle, Photographie argentine, 2020

étudier puis comment elle n'avait pas voulu vivre là-bas et comment il l'avait accompagnée ici, s'installer près de ses parents. Elle me montrait en parlant des arbustes aux fruits jaune et rouge comme de petits litchis, qu'elle ramassait au pied de la plante pour y croquer avec entrain. À mesure qu'elle parlait, je sortais du passé et revenais au présent, dégustant avec elle ces petits fruits d'arbousier. Je lui demandais de prendre un portrait d'elle avant qu'elle ne remonte dans sa voiture.

Je n'aime habituellement pas photographier les gens, je me sens intimidée et incapable de les diriger, ayant peur de donner à leur corps une intention qu'ils n'ont pas. Mes photos sont souvent floues et à l'image de mon indécision. Les paysages sont moins loquaces et ne s'offusquent pas d'un mauvais cliché. Avec les montagnes on peut discuter de l'essentiel. Pourtant, à ce moment-là, je voulais conserver sa présence dans mon boîtier. Nous nous séparions ainsi.

Je me retrouvais seule définitivement en ces lieux. J'avais avancé jusqu'à Raspailhac et alors que le jour commençait à décroître, je découvrais la maison de grès beige et de ciment gris. L'image se complétait d'elle-même, s'ajoutait



La maison de grès beige,
Photographie personnelle, Photographie argentique, 2020

le portail en fer forgé pris dans un haut mur poursuivant la façade, la porte cochère vert amande du sous-sol derrière laquelle je me souviens d'avoir fait griller des marrons, la balancelle n'était plus là, mais la glycine toujours grimpante reliait un petit abri sur la terrasse à l'enceinte de la maison. Sous la terrasse un autre portail de fer forgé cachait un garage et à sa droite un grenadier qui avait dû être l'arbre offert un jour par ma mère à ses parents. Je tournais ainsi, autour de la maison, ne sachant pas tellement comment l'appréhender. Je ne me sentais pas particulièrement touchée par ces murs que j'avais finalement peu fréquentés, en revanche, la châtaigneraie qui dominait la propriété me procurait une terrible curiosité. Elle contenait je crois une fierté d'enfant que j'avais toujours projeté sur cette famille invisible, me reliant à ce bout de sol, ce bout de carte. Comme si un morceau de moi avait été planté là, quelque part entre les racines et les bogues et malgré la disparition du titre de propriété, cette image m'habitait encore. Un enfant, comme un chat, possède peut-être plus facilement un jardin, un espace terreux et irrégulier, qu'une maison et ce qu'elle contient.

La porte cochère du sous-sol soutenait un morceau d'ardoise sur lequel était inscrit à la craie blanche :

« *Brasserie de Raspailhac, ouvert, vente directe avec masque, SVP. Merci !* ».

Je craignais quelque part qu'une famille se soit installée dans la maison et efface par un usage similaire mon histoire dans ces lieux. J'étais finalement rassurée que ma famille soit la dernière à en faire une simple utilisation d'habitation. J'étais même assez touchée que le lieu soit digne d'accueillir une petite production. Je riais aussi qu'à la place du baril qu'utilisait ma grand-mère pour la cuisson des châtaignes, se tiennent désormais trois grandes cuves de brassage de ce merveilleux breuvage qui ferait bientôt la renommée de la région. C'était bien sûr une information qui ne plairait pas à ma mère, mais qui moi me réjouissait grandement. Les vieilles pierres prenaient une nouvelle couleur et je me risquais à l'intérieur. Je me présentais au nouveau propriétaire comme descendante sa prédécesseure, ce qui semblait visiblement ne lui faire aucun effet. Un peu déçue de l'accueil, j'en revenais aux bières. Lui promettant de faire quelques achats, je me risquais à lui demander s'il accepterait de me laisser prendre quelques clichés, pour le souvenir, sur la propriété. Il me répondit d'un ton direct que je ne pouvais accéder à la maison, mais accepta sans

enthousiasme que je photographie la façade et le cœur de mon héritage : la châtaigneraie.

Je m'empressais de grimper par un petit chemin longeant le mur de la terrasse dans les hauteurs de la montagne. Je me retrouvais un peu empêtrée dans le mobilier de jardin rouillé, les tas de bois mouillés et les tuyaux d'arrosage, chargée de mes deux appareils photo. Je ne voulais rien rater de l'odeur, du toucher, des sons de chaque chose, comme un adieu solitaire à cet endroit qui désormais ne serait plus qu'une image. J'aurai aimé cette fois-ci ne plus avoir de cadre et que tout s'enregistre. Je m'asseyais un instant sous les branches d'un arbre de large circonférence et contemplais un moment le paysage comme pour imprimer dans ma chair les souvenirs que je n'avais jamais eu et retenir en moi les courbures immenses des monts qui me faisaient face. Comme pour devenir les murs et les racines de ce lieu qui était et n'était déjà plus mon lieu.

Le lendemain matin, après une meilleure nuit, je quittais le camping et me dirigeais une nouvelle fois vers la mairie de Saint-Vincent. Toquant à la porte, on



Mes dernières châtaignes,
Photographie personnelle, Photographie argentine, 2020

vint m'ouvrir et j'expliquais vouloir accéder aux actes de naissances archivés. Cette fois-ci, j'y trouvais une activité bien plus normale. Traversant l'unique salle, où se tenait la veille le conseil municipal, j'arrivais dans un petit bureau où deux femmes étaient joyeusement empêtrées entre deux larges bureaux qui accueillait des énormes ordinateurs, des collections de stylos, des monticules de boîtes et de papiers divers sous lesquels on ne distinguait presque plus les quelques objets ramenés des vacances précédentes. Je me présentais, renouvelais ma requête : je cherchais tout document qui aurait pu avoir un lien avec Marie-Théophane, alias Sylvain Planès, et je sortais de mon sac l'enveloppe contenant toutes les lettres que ma mère m'avait confiées de l'arrière-grand-oncle. J'en extirpais la dernière, la seule qui n'avait pas été écrite de sa main mais de celle de son supérieur et qui annonçait son décès. Je précisais aux employées de la mairie que je ne pensais pas que nous pourrions trouver une quelconque information sur un serveur informatique, que l'acte de naissance était même absent des scans des archives départementales et que ce devait être un registre de plus d'un siècle et demi. Je savais qu'il était né dans la fin des années 1870 aux vues des âges qu'il indiquait fêter dans ses lettres. Les



La mairie de Saint-Vincent-d'Olargues,
Photographie personnelle, Photographie argentine, 2020

employées, amusées de ma demande, se prêtèrent à mon jeu de détective. Remuant tous les classeurs des placards, l'une d'elle finit par partir un moment dans le grenier de la petite maison. Elle revint un peu plus tard, les bras chargés de grimoires jaunis recouverts de poussière. L'un des énormes registres était protégé d'une couverture épaisse d'un motif marbré rouge et noir mangée par les années, qui tenait par des ajouts d'adhésif, sur laquelle était collée une étiquette indiquant en lettres manuscrites d'une encre brunie « Naissances 1870-1880 ». Je l'ouvrais délicatement dans un nuage de particules. C'est au chapitre 1879 que j'y trouvais dans la marge les inscriptions suivantes :

« N°14 – Planès Sylvain Simon de Raspaillac »

Puis, de l'autre côté de la ligne je lisais :

« L'an mil huit cent soixante-dix-neuf, le vingt-neuf octobre à cinq heures du soir, devant nous Roques Jean, maire et officier de l'État civil de la commune de Saint Vincent, canton d'Olargues, département de l'Hérault a comparu le sieur Planès Casimir Sylvain, cultivateur âgé de vingt-huit ans, domicilié à Raspaillac, présente commune, lequel nous a présenté un enfant

du sexe masculin qu'il nous a dit être né le jour d'hier à trois heures du matin dans sa maison d'habitation, de lui déclarant et de Auziale Marie, son épouse sans profession, âgée de dix-huit ans domicilié avec lui au dit Raspailac et il a donné à cet enfant les prénoms de Sylvain-Simon. Les déclarations en présentation ont été faite en présence de Contournet Simon, âgé de quarante-cinq ans et Marty Félix, âgé de vingt-neuf ans, cultivateurs, domicilié à Raspailac et nous en avons defsé [dressé] le présent acte dont nous avons donné lecture au déclarant et aux témoins ce que nous avons signé avec eux. »

Sous ces écrits, quatre signatures : *Planès Sylvain, Contournét Simon, Marty et Miques.*

Je me trouvais enfin devant l'origine de cet homme, né juste après le fils de l'instituteur.

Il était donc bien né ici, il était donc bien né d'une famille qui cultivait la terre de ces montagnes pauvres, il était né d'une mère sans études ni profession, à peine majeure. Il allait avoir un frère, à qui il écrivait jusqu'à sa mort, quelques années plus tard, mais issu d'une autre mère, il aurait donc perdu sa mère étant enfant, le divorce n'étant pas à cette époque, ni dans ces lieux, une possibilité



Registre des naissances de 1870 à 1880,
Photographie personnelle, Photographie numérique, 2020

de vivre un désamour. Soudainement, sous mes yeux, une multitude d'informations, absentes de ses sermons, apparaissaient. Cet ensemble me faisait l'impression des larmes qui coulaient sur les joues de ma mère et qui en disaient bien plus que les mots qu'elle peinait à dire.

Je ne sais décrire précisément le vertige que je ressentis. La lecture était ardue tant les carolines partaient en grandes courbes au-dessus des mots, mais c'était lui et j'avais retrouvé sa trace, la preuve de son existence dans un document de l'État Français. Il était bien né ici, il faisait bien partie de la famille, son père était bien enterré dans le cimetière à côté avec tous ceux que je ne connaissais pas mais dont j'étais issue. Je crois que c'était ce lien-là, de pouvoir prouver que j'appartenais à une histoire, à un arbre de gens dont les visages demeuraient inconnus mais qui formaient ensemble un groupe, une famille... Je crois que c'était ce lien-là, cette preuve là que j'étais venue chercher. Je me sentais soulagée comme ayant amarré mon bateau avant la dérive. Je proposais alors aux employées municipales de clore cette vie par l'ajout, de l'autre côté de l'acte de naissance, du petit carton envoyé par le frère Abbé qui avait annoncé à son frère le décès de Sylvain au

Canada en ces termes :

*« Les pères cisterciens
Abbaye de Notre-Dame de Nazareth
Rougemont, P. Q.
Canada
Samedi 11 septembre 1954*

Cher Monsieur,

J'ai une bien triste nouvelle à vous annoncer : le décès de votre cher frère Sylvain, Simon Planès ou religion révérend père Dom Marie Théophane, prieur de notre abbaye. Si vous perdez, cher monsieur, un frère, je pleure celui qui était pour moi un ami, un conseiller sage et prudent.

Nous le vénérions tous comme un modèle. Sa régularité, sa douceur, sa patience lui avait conquis tous les cœurs.

Ayez la bonté d'annoncer cette pénible nouvelles aux membres de sa famille.

Ses obsèques auront lieu lundi.

Veillez recevoir mes biens religieuses sympathies.

Union, cher monsieur, de prière, et, croyez-moi, je prie, votre bien dévoué en Jésus et Marie immaculée.

Frère Marie Augustin Abbé S.O.C

Le cher Père a remis paisiblement son âme à Dieu ce matin samedi 11 septembre à 9h3/4. »



Frère Marie-Théophane en mission catholique dans un orphelinat au Japon au début du XXème siècle, né Sylvain Planès, 1879-1954, à Saint-Vincent-d'Olargues et enterré à Rougemont, CA
Archive personnelle, Photographie argentique, date inconnue

Les agents acquiescèrent et glissèrent délicatement une photocopie de la dernière trace de mon arrière-grand-oncle dans le grimoire en décomposition.

Je les remerciais chaleureusement, touchée de ce geste que j'avais pu accomplir comme on rend un dernier hommage. C'était comme si pour la première fois j'avais pu dire au revoir à ceux que je n'avais pas connus ou trop peu connus, comme pour témoigner d'une allégeance à un clan.

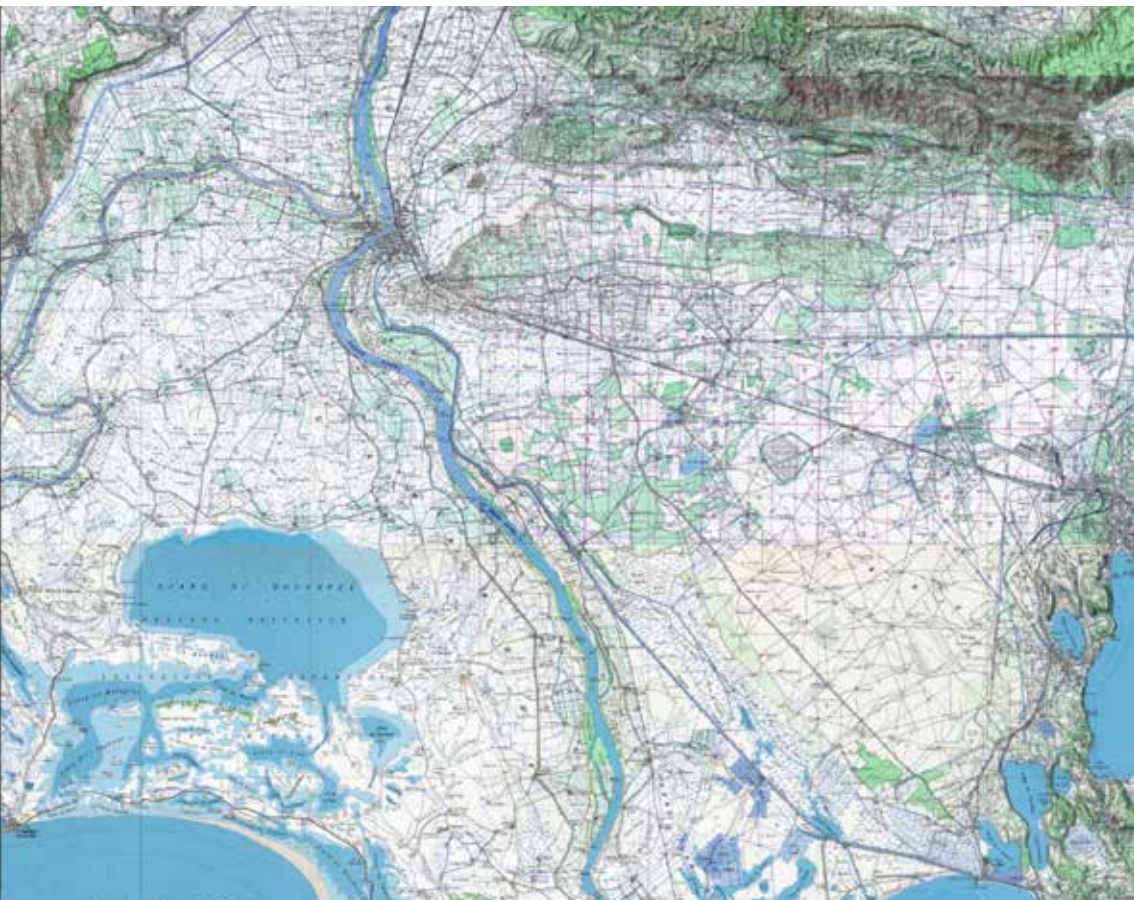
Je tournais les talons et repartais, étrangement plus légère en direction de Montpellier où m'attendait un train qui m'emmènerait directement vers Arles, rejoindre des terres connues et familières et des dynamiques humaines qui m'étaient contemporaines.

Arrivée à Montpellier après le trajet retour qui avait fait fondre les montagnes à mesure des kilomètres défilés, je sautais dans mon train dans l'espoir du repos. J'arrivais à Arles, crasseuse et fatiguée, mais heureuse de retrouver les visages et les voix connues de mes amis. L'automne avait maintenant clos les joies de l'été et les bars commençaient à replier leurs terrasses. Je n'étais pas venue ici depuis

l'annonce du premier confinement et un air semblable y planait. Tant et si bien que dans toutes les bouches, un nouveau terme apparaissait : « reconfinement ». Un mot qu'il fallait intégrer à nos dictionnaires de clavier informatiques. Comme on avait appris à nos machines à ne pas corriger « Covid » ou « PCR » au milieu de l'arsenal linguistique qui faisait frémir les spécialistes, on leur apprenait la redondance de l'enfermement.

Comme une sorte de fatalité tintée d'expérience, chacun commençait à se demander où se cacher pour vivre au mieux une nouvelle fois la réclusion. Pour moi, il était clair que la maison familiale en Bretagne n'était pas une option. Je ne voulais pas provoquer l'explosion de ma cellule familiale alors que je venais de déployer tant d'efforts pour la faire exister. Un confinement parisien me paraissait également risqué, vivant seule et supportant mal l'isolement sédentaire. Apparut soudain que l'amie qui m'accueillait dans cette ville me proposait généreusement de rester avec elle. Et alors que je découvrais, enfoncée dans le canapé du salon, en pleine sidération que l'université canadienne qui devait me recevoir pour me permettre de poursuivre ma recherche peu de temps après, ne

m'accueillerait pas plus au second semestre qu'au premier, je me confrontais au vide. Je n'avais plus réellement de raison de rentrer à Paris, plus de voyage à préparer, plus de mouvement ici qui puisse m'apporter plus de réponses. Alors je me noyais un peu plus dans la couverture de grosse laine du canapé et je regardais filer les heures en attendant les annonces.



Carte de la Camargue
Capture d'écran, Géoportail

ÉPILOGUE

Fin Novembre 2020, Arles. Le second confinement, d'une toute autre nature que le premier, tend à s'achever d'ici une dizaine de jours pour permettre aux fêtes de fin d'année de se tenir, sûrement pour empêcher l'économie de s'effondrer et sûrement aussi, pour ne pas froisser ceux pour qui c'est un moment de l'année qui importe et qu'il ne serait pas pensable d'annuler. Voilà des mois que je ne suis pas rentrée chez moi, j'ai sous-loué mon petit appartement parisien, et je squatte chez mes amis d'ici dans une temporalité étrange. Je me noie dans le confort de l'accueil, j'essaye d'écrire le mémoire qui remplace mon grand voyage d'études et je creuse dans les images

qui m'entourent, celles qui ont peuplé mon été. J'avais envie d'écrire sur ma famille, sur l'histoire de cet arrière-grand-oncle qui avait fait vibrer mon esprit tout l'été me rapprochant de mon imaginaire d'aventures. Mon écriture était mauvaise et dans la torpeur du lieu, je fondais dans des considérations minimales et absurdes que je supprimais pour recommencer sans atteindre un sens quelconque. L'arrivée d'un petit chien dans le foyer restructurait finalement un peu le temps et finissait par me faire reprendre un rythme plus naturel et me reliait à l'espace.

Arles l'hiver n'a rien en commun avec son appareil d'été. C'est une petite ville, où tout le monde se connaît. Elle a pourtant le plus grand marché de France qui se tient plusieurs fois par semaine et qui rassemble tous ensemble les habitants du centre-ville malgré le confinement. C'est en cette période étrange, le mistral gelant les os, le seul lieu de rassemblement en extérieur. Pourtant ici, rien de commun avec ce que vivaient les parisiens. Bien que l'on se scandalisait des commerces décrétés « non-essentiels », ici pas de masque dans la rue, juste dans les commerces, les dîners et les apéros vont bon train, on cassait le confinement le soir et la police ne nous en tenait pas

rigueur. J'avais du mal à saisir les raisons des disparités de maintien de l'ordre dans les différents coins du territoire, là où mes amis parisiens semblaient vivre un confinement dur, angoissant, avec comme instruction claire de ne sortir que pour aller travailler, je profitais de ma disposition avec une certaine sérénité et pourtant une certaine honte. Le manque d'ouverture de la ville qui habituellement la faisait vivre se faisait sentir et la gare TGV, qui ne charriait plus ses voyageurs, étouffait la vie des Arlésiens de mon entourage qui ne se rendaient pas compte de ce qui se déroulait à l'autre bout des rails.

Autour de la gare suivante, à Marseille, la ville s'enflammait depuis la mi-novembre, comme Paris et d'autres centres urbains, tous les week-end depuis que, fin octobre, le gouvernement essaye de faire passer par voie parlementaire une proposition de loi intitulée « sécurité globale » portant réforme des pouvoirs de police et qui sème rage et angoisse dans les rues. Le pouvoir en place soutenait à travers sa majorité une loi visant à renforcer ces pouvoirs, à déléguer une partie de l'autorité judiciaire directement aux policiers, à autoriser et encadrer l'usage des drones et des caméras piétons et surtout, et c'est là

que le bât blesse, la loi entendait interdire la captation d'images des visages des policiers. Ce qui dans le contexte de violences policières régulièrement dénoncées, nous avait mobilisés fortement peu de temps avant, revenait à museler les familles des victimes.

Là où la routine me semblait ici confortable, je voyais la vie ailleurs, dans ces mouvements de foules qui bravaient le confinement pour se montrer toujours nombreux et vivants. Je ressentais à travers mes écrans un manque infini d'être avec eux. Je m'évertuais à me tenir informée, me sentant isolée des lieux de révolte. En échos aux événements de l'été, la semaine du 20 novembre avait rassemblé deux épisodes de violences policières qui alimentèrent les débats et les inquiétudes : l'évacuation de migrants installés sur la place de la République, à Paris, le 23 novembre, qui débouchait sur des violences à l'égard des migrants et d'un journaliste. Puis, la diffusion sur le média Loopsider, le 26 novembre, des images du passage à tabac d'un producteur de musique, noir, Michel Zecler, par plusieurs policiers parisiens, le 21 novembre. La France s'enfonçait dans une crise politique qui accumulait les débats et les sujets, de la crise sanitaire, à celle écologique,

économique, sociale, jusqu'aux violences policières et il semblait que nous coulions avec elle.

Nous découvriions ici, entre nos quatre murs chauffés et confortables, les images de notre pays qui glissait dangereusement sur nos écrans. Je regardais les directs des journalistes, les manifestants brutalisés dans les cortèges dans lesquels les flics venaient intercepter un individu, au hasard semblait-il, coupant l'élan des protestataires et les dispersant, ralentissant la marche qui devenait rapidement épuisante. Comment écrire dans ce cadre sur de simples histoires de famille, il fallait témoigner. Mais depuis quelle place ? Depuis quel lieu et avec quelle dynamique ?

Le temps ne me semble plus à l'insouciance et alors que nous échouions à monter une manifestation à l'échelle locale avec les quelques personnalités du cru qui finalement nous délaissaient. Nous décidions avec mon amie d'aller grossir la foule à Marseille le 28 novembre.

La manifestation phocéenne n'avait rien de commun avec les grands rassemblements ou les marches parisiennes auxquelles j'étais habituée. La population était dense,

l'ambiance électrique. On y retrouvait des amis marseillais, formant un petit groupe au milieu de la foule. La marche ne dura pas une heure à travers les trois rues étroites menant du Vieux Port à la Préfecture. Dans la foule, beaucoup de jeunes hommes arboraient le maillot de l'Olympique de Marseille et cherchaient sans détour l'affrontement avec les policiers qui barraient une rue pour détourner le cortège de son itinéraire. Ne connaissant pas les lieux, je craignais de me faire prendre dans des échauffourées entre manifestants excédés et une police surmenée qui ne cherchait pas la nuance. La longue chenille finit par arriver devant l'Hôtel de la Préfecture où la foule venait s'écraser et se disperser. Le flot n'était pas homogène, des étudiants de gauches, aux habitants des quartiers, des gens venus des villes voisines, des gilets jaunes, des syndicalistes, des supporters de foot, tous se rassemblaient autour d'une camionnette qui proposait un micro et une prise de parole libre. Certaines voix étaient tremblantes et dénonçaient l'atteinte à la liberté d'expression, à l'État de droit et la dérive sécuritaire du gouvernement qui après l'État d'urgence sanitaire qui étouffait la France depuis près d'un an, cherchait maintenant à museler les contestations en protégeant encore son bras armé, en direction d'un

régime autoritaire où la crainte de la mise en place de la reconnaissance faciale devenait une crainte fondée.

Mais bientôt la possession du micro devenait un débat violent entre ceux qui voulaient dénoncer les violences dans les quartiers et d'autres qui voulaient à tout prix faire passer leurs messages sur l'inexistence du virus et la manipulation des gouvernants dans une large vague complotiste.

Nous étions 3000. Je voyais ici une masse bien moins structurée mais plus vivante que celles que j'avais l'habitude de fréquenter. Des gens aux problématiques diverses, moins gentrifiés, plus mélangés, qui portaient en eux une vérité crue et une exaspération sincère mais qui semblaient médiatiquement inaudible dans un désordre tendu. De l'autre côté de la France, mes amis avaient été encerclés sur la Place du Trocadéro la semaine passée et aujourd'hui c'était l'arrivée à Bastille qui frôlait la guerre civile. Nous échangeons nos impressions, colères, images et surtout un sentiment de révolte intense.

À Marseille, nous partions du rassemblement, sentant le vent tourner et les forces de l'ordre qui allaient

s'abattre sur la place de la Préfecture par les ruelles environnantes pour venir disloquer le mouvement.

Les jours suivants, je tentais bien de retranscrire mes impressions, sans succès. Je n'arrivais pas à faire le pont entre mes préoccupations personnelles, familiales, mes désirs et mes visions poétiques et l'inquiétude politique qui m'habitait. J'avais peur pour notre avenir, définitivement peur, je ne pouvais plus faire confiance à ce qui me semblait désormais être une voiture folle qui nous précipitait tous ensemble dans les méandres de la défiance, roulant à toute vitesse vers une surveillance totale, méprisant les mises en garde du défenseur des droits, de la Commission nationale consultative des droits de l'homme, des associations et de tous ceux qui gardent un œil impuissant sur nos libertés. Que se passerait-il si l'on condamnait les citoyens qui diffusent l'identité des policiers. Comment serait appréciée la condition « dans le but qu'il soit porté atteinte à [l'] intégrité physique ou psychique [du policier] » (Article 24 de la proposition de loi), dans ce contexte, rien ne nous protégeait désormais plus d'un juge zélé dont on voit l'indépendance s'effriter au fur et à mesure des gouvernements. Que se passerait-il si

les policiers devenaient la force fantôme de la République, de simples corps agissants, des corps exécutant une volonté ordonnée, sans responsabilité puisque sans identité. Que se passerait-il si nous ne voyions plus, si nous ne pouvions plus juger de l'usage des deniers publics en matière policière ? Qu'advierait-il des situations de violences policières ? Seraient-elles immédiatement rendues inexistantes et insusceptibles d'être prouvées par l'absence d'images ? Était-ce comme cela que nous n'entendrions plus parler d'Adama Traoré et des dizaines d'autres, plus parler des yeux arrachés dans les manifestations, et des gens étouffés dans les quartiers ?

Que se passerait-il si l'on ne pouvait plus filmer les policiers mais que ceux-ci pouvaient déambuler armés, en permanence, même en dehors de leur service (Article 25), et que leur porter atteinte serait un acte d'une gravité sans équivalence si bien qu'il serait impossible désormais de voir sa peine modulée (Article 23). L'équilibre des forces semblait rompre et les chauffards à la tête de l'État semblaient vouloir se soustraire à toute tentative critique.

J'avais pourtant de quoi critiquer, j'avais de quoi hurler dans ce monde en crise, dans ce monde qui chassait les migrants au cœur de Paris pour ne pas voir la crise

écologique et migratoire qui s'annonçait, le même où les étudiants faisaient des queues interminables pour tenter de se nourrir un peu faute de petits boulots disponibles, faute de revenu universel, faute de RSA ouvert à tous les jeunes majeurs, le même qui voulait nous interdire de demander mieux.

Au milieu de ces crises que pouvait faire l'art, que pouvait faire la photographie, la vidéo, le cinéma, le journalisme surtout, qui allaient bientôt être amputés. Allions-nous pour de vrai devoir flouter les visages des policiers, au risque de finir pendant un an derrière les barreaux avec une amende inconcevable à payer ? Allions-nous devenir des délinquants en dénonçant des injustices ? Si cela semblait quasi inapplicable, fallait-il laisser faire ? Allions-nous ainsi laisser ces images-là, les dernières images d'une vérité, disparaître laissant le champ libre aux seules images de divertissement ? Faudrait-il remplacer les images par des écrits pour que chacun s'imagine la scène filmée ? Faudrait-il désormais ne faire que des films d'animation et des modélisations 3D pour ne pas tomber dans l'illégalité ? Ne faudrait-il pas que le monde de l'art s'insurge avec les journalistes ? J'étais inquiète pour ma citoyenneté,

pour mes semblables, pour tous ceux concernés que ces images pourraient sauver, pour la violence qu'elles peuvent désamorcer, pour leur pouvoir d'alerte, pour le droit d'informer, pour le droit de se déplacer, pour nos intimités déjà fragiles, pour l'avenir.

Je me souvenais de ces images que j'avais faites en 2018 lors des manifestations étudiantes. C'était le début d'une longue série de manifestations largement réprimées. Les facs parisiennes avaient pour beaucoup été bloquées par leurs étudiants et j'avais vu les policiers au milieu des campus venir déloger les jeunes contrevenants *manu militari* dans les amphis. J'avais vu les flics se multiplier comme jamais, revêtir l'armure contre nos droits, comme pour se protéger de leurs émotions, de nos émotions. J'avais commencé à m'allonger sur le sol et les prendre en photo en contre plongée, comme pour rendre la menace que je voyais en eux : des flics surpuissants, intouchables. Ce jour arrivait et il ne me restait que ma voix et mon appareil photo.

J'avais envie de marcher, que mon corps sorte de son état léthargique et que mon esprit reprenne le contrôle, que je réfléchisse clairement, que je sorte de mon enclave.

J'avais envie que mon corps porte de manière visible cette intranquillité. Alors lorsque des amis organisaient un covoiturage pour monter à Paris le 4 décembre, je sautais sur l'occasion et j'arrivais la veille de la manifestation suivante dans la capitale de nouveau confinée.

Le 5 décembre, sous un ciel gris d'hiver, nous sortions lentement du métro de la Porte des Lilas bondé pour retrouver quelques mètres plus loin le cortège qui se formait Avenue Gambetta. Nous devions avancer jusqu'à la Place de la République, 5km plus loin. La tête de la manifestation venait tout juste de s'élancer quelques minutes plus tôt sous les arbres de l'avenue. L'ambiance était forte, bruyante, alternativement joyeuse et tendue. Je renouais soudain avec la multitude, noyée dans la masse, au milieu des centaines de pancartes et banderoles, de gens venus seuls ou en groupes très structurés. Nous essayions de nous retrouver. Finalement c'est la sœur de l'amie que je cherchais qui me trouvait. Nous étions quatre se promettant de ne pas se perdre dans la foule en attendant toujours de trouver la cinquième. Je sentais quelque chose d'un peu étouffant, presque menaçant, malgré la joie de cette marche solidaire, je tentais de me rassurer dans mes visages retrouvés.

Le cortège avait du mal à avancer, la foule très dense nous empêchait de voir en avant entre les bannières et les ballons des syndicats. Nous attendions une avancée derrière un groupe d'étudiants dansants, qui, pour se maintenir physiquement et moralement dans ce froid, sautaient dans tous les sens au rythme de leur enceinte. Il y avait pour l'instant assez peu de slogans, nous avions à peine fait 300 mètres que le cortège n'avancait déjà plus et nous restions là un moment. À côté de nous, au comble de l'à-propos, un terrain militaire bordait la rue avec sur son mur des panneaux interdisant de photographier les lieux sous peine des sanctions prévues au code pénal.

Le temps devenait long et dans l'envie de marcher vers notre but, nous décidions de quitter nos étudiants et de partir vers l'avant pour doubler le char ou le groupe qui se serait arrêté. Ayant à peine fait quelques mètres, on distinguait nettement une volute de fumée noire venant de la station Saint-Fargeau un peu plus bas. Inquiète de ne pas retrouver notre amie qui avait rejoint le mouvement là-bas, nous descendions en hâte vers les flammes. À quelques mètres du carrefour, impossible d'avancer davantage. Soudainement l'ambiance était devenue électrique, on

distinguaient un peu plus loin, vers le départ de feu, des manifestants juchés sur des abribus qui gesticulaient en tous sens. La police pour l'instant invisible allait remonter sur nous d'un instant à l'autre. La foule était ici entassée sur elle-même, suffocante mais chantante. Au débouché de l'avenue Gambetta, à notre niveau, un groupe de manifestants tenait d'immenses marionnettes de carton sur lesquelles étaient imprimés les visages du Président et du Préfet de Paris vêtus de grands draps noirs volant au gré du vent et des souffles d'air chaud de l'incendie, comme deux faucheuses dominant la foule. Je ne saurais dire combien de temps nous sommes restées là, dans ce détachement du réel où soudain l'inconscience avait remplacé la peur dans une joie du nombre. Soudainement heureux de rire et chanter fort, de s'entendre ensemble, tournant en dérision l'aplomb que le gouvernement nous opposait. Le sentiment de contester, de manifester, était enfin en nous.

Pourtant cette exultation se brisa subitement. Un mouvement de foule de l'avant vers l'arrière, en un instant, nous bouscula. Un nuage de brouillard brûlant nous entoura et dans la panique, la foule se transforma en

une marée hurlante et toussante. Un instinct sauvage, de survie, nous saisit et comme des animaux aux abois, nous nous attrapions les mains, retirant nos masques imbibés de gaz, les yeux rouges et dégoulinants. Rendu aveugle, tout le monde se guidait à la voix, s'abritant des vagues brûlantes derrière les arbres, se récupérant et avançant. De derrière, au milieu du brouhaha, un homme me tendit une fiole avant de disparaître de nouveau dans le nuage de mes larmes. Je faisais glisser quelques gouttes de sérum dans mes yeux et sur mes joues en feu avant de le tendre à mes compagnes. Reprenant notre marche vers l'arrière comme une meute en fuite, nous reculions au milieu d'autres gens en meutes, croisant par endroit des hommes en armure qui étaient soudain apparus dans le cortège, le pénétrant par les ruelles adjacentes. Sur les côtés, on distinguait difficilement des manifestants transportant des meubles et des cagettes de bois trouvés çà et là dans la rue pour former des barricades. Nous n'étions pas à plus de 400 mètres du métro d'où nous avons tous jailli. Nous rebroussions chemin, déterminées à ne pas quitter la manifestation mais dans l'incapacité d'affronter les gaz, comme prises par ouragan humain. Suivant des silhouettes à travers le nuage, manquant de se faire balayer par les

charges de flics au sein de la foule, nous nous rabattions sur le parking d'une résidence attenante, au milieu des gens épars, rassemblant leurs familles, protégeant les enfants, cherchant leurs amis. Nous avions perdu nos repères. Je ne connaissais pas ce quartier qui s'échappait de sa forme dans un flou blanchâtre. Un instant de répit nous permis de tousser, expulsant de nos poumons et de nos muqueuses le produit astringent. Nos bouches, nos gorges, nos yeux, nos paupières et nos visages tous entiers gonflés et rouges étaient devenus des plaies allergiques. Je regrettais de ne pas m'être équipée en conséquence.

C'était en 2018, la dernière fois que j'avais vécu une telle incompréhension, sur le boulevard Auguste Blanqui, durant les manifestations étudiantes qui avaient secoué ma première année d'études d'arts. De manière similaire, le cortège de Montparnasse à la Place d'Italie, mené par des Black Blocs avait été enserré sur l'ensemble du parcours et nous étions arrivés à destination après des heures de lutte, alternant entre gaz et canons à eau, charges policières et fuite paniquée. De la même manière, un garçon m'avait donné son écharpe pour que je me couvre le visage et que je me protège des vapeurs toxiques. J'avais vu se reproduire ces intimidations de masse durant les années suivantes

visant les manifestations des Gilets jaunes et aujourd'hui de nouveau. Ce n'était pas pour protéger la vitrine d'une banque que la force policière était utilisée, mais bien pour dissuader les citoyens de descendre dans la rue.

Aujourd'hui, je n'étais venue qu'avec un maigre sac à dos, une bouteille d'eau et quelques gâteaux pour partager un goûter. Je n'avais pas prévu la violence, me faisant prendre par la colère de tous, exponentielle des colères individuelles.

Nous ne pouvions plus avancer sur l'avenue Gambetta. Alors nous traversons la résidence, une charge policière visant de manière imminente notre petit groupe de réfugiés. Nous nous replions sur la rue Haxo avec une partie de la foule qui descendait à nouveau vers le métro Saint Fargeau avant de se faire refouler encore.

La marche avait été interrompue, il n'y avait plus de manifestation, c'était un amas de petits affrontements et de spectateurs hébétés à quelques mètres des barricades et des départs d'incendie. Nous n'avions pas entendu de sommation, nous n'avions rien fait d'autre qu'être présentes dans une manifestation autorisée. Et c'était maintenant la deuxième fois de l'année, d'une année confinée, que nous

nous retrouvions empêchées de marcher. À croire que la marche, cette volonté de relier deux points était l'acte le plus subversif de ce temps. Le piéton était visiblement devenu hors la loi, puisque nous étions ici tous bardés d'attestations et que la préfecture, autorisait et interdisait les marches dans une même journée en veillant bien à ce qu'aucun groupe ne se forme dans l'espace public. C'était maintenant au-delà des images, c'étaient nos corps entiers qui se retrouvaient criminalisés. La manifestation se rapprochait d'une forme de terrorisme selon le gouvernement et nous étions traités comme des menaces à la République dans son ensemble. Lutter pour des droits devenait une trahison nationale. J'étais exaspérée de cette nation, de ce système, de ses lois et de son autorité. Elle me poussait dans un retranchement qui appelait la révolte.

Nous étions ce jour-là dans une manifestation autorisée et nous étions refoulés dans des ruelles au milieu d'une ville qui se métamorphosait en champ de bataille. Nous étions rendues errantes, contournant les échauffourées par la rue du Borrégo. Nous ne faisons plus corps avec la manifestation qui était sortie de son lit.

Faisons-nous encore partie de la contestation ? Peut-

on être manifestant lorsque personne ne voit que l'on fait partie d'un mouvement commun, si l'on n'est pas compté par la préfecture ? On le sait, on s'est dit souvent, surtout dans la bataille des nombres durant les manifestations pour le Mariage pour tous en 2013 : « pour être compté, ne marche pas sur le trottoir ».

Alors, nous aujourd'hui, entraînant à notre suite quelques dizaines de manifestants dans les ruelles pour contourner la police et revenir vers la Place Gambetta, étions-nous des manifestants ou des fuyards, des contrevenants en ce temps de confinement, trop éloignés de nos domiciles pour être légaux.

« *L'errance se déploie dans un espace vide qui n'a pas encore été cartographié, et sa destination n'est pas définie* »¹
Francesco Careri

Nous faisons une marche erratique, perdant à chaque carrefour des membres du groupe qui, trop perdus, préféreraient abandonner la déambulation. Nous ne savions plus tellement où nous orienter alors que nous descendions la rue de Pelleport, perdant au tournant les

1. Francesco Careri, *Walkscapes, la marche comme pratique esthétique*, Éditions Jacqueline Chambon, 2013, p54

derniers compagnons de la courte route qui nous avait sorties du parcours initial. Nous abordions anxieuses une nouvelle exploration, en rang, deux par deux, quatre de nouveau, nous formions un petit escadron marchant à un rythme soutenu au milieu des rues vides d'une ville qui semblait se déplacer en même temps que nous, replaçant à l'infini des carrefours inconnus de ruelles inexpérimentées. Peut-être créions nous ainsi une nouvelle manifestation, un nouveau paysage. Peut-être que le quartier était rempli de manifestations miniatures, de manifestations individuelles, silencieuses qui s'égarèrent de part et d'autre de l'Avenue Gambetta, conservant leur intensité interne, comme des petits flots de volonté cherchant à s'échouer ensemble, dans une puissance combinée, comme une vague sur la statue de la République.

Je retrouvais un air de randonnée, nous créions ainsi notre propre parcours, sans se soumettre aux autorisations de la préfecture, nous marchions ensemble, à quatre, comme un autre départ, à travers des rues que nous voulions occuper, qui soutenaient notre marche. Et mues par le désir d'achever la manifestation, nous créions une nouvelle ligne de désir, d'un désir de non-violence, de non confrontation

avec des forces disproportionnées, d'un désir de justice et de celui d'arriver au bout du raisonnement, de dire la force de notre opposition et d'apporter notre inquiétude jusque sur cette Place. C'était peut-être un désir de sauver pour ne pas sombrer dans la folie de ceux qui s'accaparent les terres, les corps jusqu'aux esprits.

Bruno Latour² propose le qualificatif de Terrestre pour déterminer les humains qui font corps avec Gaïa, ceux qui cherchent un nouveau principe de souveraineté et qui ne se séparent pas du reste de la création. Il propose de déconstruire la pensée de Hobbes qui, dans son *Léviathan*, oppose l'état de nature, comme un état de guerre, à l'état de droit. Il propose de ne plus laisser faire les États, mus par l'Économie, dans leur guerre contre la nature. Il propose de déterminer cette nature, celle scientifique, celle de la connaissance, celle qu'il appelle Gaïa, contre la « nature » comme négatif de la culture. Il propose de poursuivre la recherche de l'utopie, de chercher encore à construire la République qui n'est pas advenue.

Il me murmurait à l'oreille de poursuivre, de me déclarer en guerre, de désigner clairement mon ennemi :

« *Maintenant qu'il y a un état de guerre avéré, il est*

2. Bruno Latour, «7e conférence. Les États (de nature) entre guerre et paix», *Face à Gaïa* (2015)

possible pour chacun des partis en guerre d'être explicite sur ses buts de guerre.

[...] Dites-nous plutôt qui vous êtes, qui sont vos amis et vos ennemis, qui vous êtes prêt à sacrifier à votre bonheur, quels étrangers peuvent vous mettre dans une situation telle que votre existence sera niée – et, en plus, s'il vous plaît, dites-nous enfin clairement par quelle déité vous vous sentez convoqué et protégé. Si vous trouvez cet argument trop cruel, rappelez-vous que les crises écologiques ne nous ont pas privés d'un tiers désintéressé capable d'arbitrer tous nos conflits, mais qu'elles nous ont au contraire révélé que ce tiers n'avait jamais existé et que la solution du XVIIe siècle [la mise en place d'un Etat] n'avait jamais été qu'un armistice provisoire. C'est cela l'état d'exception ouvert par le Nouveau Régime Climatique. C'est lui qui nous oblige à nouveau à la politique. »

Il me disait que pour espérer conserver mon corps et ma liberté, je devais me battre, me définir et définir mes luttes pour lutter avec d'autres. Il me disait, et je le voyais aujourd'hui, que le pacifisme ne serait pas de circonstances, qu'il faudrait trouver des solutions nouvelles pour lutter, pour manifester, pour alerter. Il me disait de ne pas avoir peur de la violence car elle existe déjà. Refuser de la voir

serait déjà une soumission. C'est maintenant que la prise de conscience est nécessaire, c'est maintenant que le changement d'imaginaire est nécessaire, c'est maintenant que la déconstruction est nécessaire, c'est maintenant qu'il faut se définir et agir.

Alors je répète que j'ai 27 ans, que je suis née en Espagne, d'une famille aisée dont je finirai par comprendre l'histoire, que je suis Française et blanche, que je suis une femme lesbienne et féministe et je pense que le capitalisme et ses acteurs sont les pendants du colonialisme dans lequel nous baignons et qu'ils détruisent peu à peu ma liberté, mon environnement, mes droits et mon avenir, comme les vôtres. Je pense que se définir dans ces circonstances ce n'est pas se mettre dans une case, je pense qu'en ces temps il faut s'affirmer pour la poursuite d'une utopie.

Je veux aller attraper des utopies jusqu'à ce qu'elles fonctionnent. Des utopies photographiques, des utopies vidéos, des utopies écrites... jusqu'à trouver une utopie politique.

Nous marchions toujours jusqu'à retrouver, de nouveau, les lambeaux restant du cortège initial, mais alors ce n'était plus qu'une lente vague longue et clairesemée. Plus de grandes banderoles tenues à plusieurs, plus de chars

de syndicat, plus de groupes structurés. Il n'y avait plus que de petites troupes comme la nôtre qui convergeaient désormais vers la place Gambetta où stationnaient des dizaines de personnes, faisant front aux cars de CRS qui encerclaient la Place.

De temps en temps sur le côté de notre marche, longeant les murs d'immeubles, des policiers, presque en tortue romaine, courraient le long de nos côtes, recevant la rage des manifestants, presque devenus des passants ordinaires, ayant récupéré la rue et marchant tous ensemble. La ville semblait envoyer de toutes parts toujours plus de gens marchant qui apparaissaient à chaque carrefour, rejoignant le trajet qui n'était plus qu'une ligne commune et imaginaire, le corps manifestant ayant désormais disparu.

Comme un pèlerinage, nous continuions ainsi, sur la route, jusqu'à l'Avenue de la République où le temps ayant filé, la circulation automobile reprenait, nous laissant hébétées, finir notre route sur le trottoir, jusque sur la place. La marche s'était partout désintégré, il n'y avait plus de ligne désir et c'était l'ordre habituel qui nous

chassait du goudron avant que la police, de nouveau, ne nettoie la Place des derniers citoyens errants jusqu'à la prochaine fois.

Merci

Je tiens à remercier avant tout et particulièrement Judith Abensour, ma directrice de mémoire, pour sa grande patience, sa sensibilité et sa générosité.

Un grand merci à Paul Sultzman, pour l'ouverture d'esprit qu'il nous apporte et les chemins qu'il ouvre.

Je voudrai aussi remercier Christophe Bourguedieu et Natacha Lesueur pour leurs accompagnement sensible et artistique et leurs précieux conseils, ainsi que l'ensemble des professeurs du secteur Photo-Vidéo de l'Ensad qui ont contribué à mon éveil plastique.

Un immense merci à Florencia Rosas, alliée d'aventures, de création et d'écriture, ainsi qu'à Chloé Maugard, Vincent Richelet et Mathilde Colliot pour leur indéfectible soutien et relecture.

Pour finir, je voudrai offrir ce mémoire à mes parents, Mireille Riou-Canals et Yves Riou.

Bibliographie

Littérature et civilisation américaine

Fauconiner, Bernard, *Jack London*, Éditions Gallimard, 2014
London, Jack, *Faire un feu*, (1908) Editions Folio+, 2017
London, Jack *L'appel de la forêt*, (1903) Éditions Le livre de poche, 2019
London, Jack *Martin Eden*, (1909)
Melville, Herman, *Bartleby*, (1853) Éditions Le livre de poche, 2019
Thoreau, Henry David, *Walden ou la vie dans les bois*, (1854), Éditions Gallimard, 2017
Thoreau, Henry David, *La désobéissance civile* (1849), Édition le passager clandestin, pdf

Amfreville, Marc Antoine Cazé et Claire Fabre, *Histoire de la littérature américaine*, Presses Universitaires de France, Collection Quadrige, 2014

Films :

Blaise, Aaron et Walker, Robert, *Frère des ours*, 2003, 1'25"
Della Negra, Alain, *The Cat, the Reverend and the Slave*, 2009, 1'20"
Despallières, Arnaud, *Disneyland mon vieux pays natal*, 2001, 46"
Graham, Dan, *Rock my religion*, 1984, 55"Schmitt, Lee Anne, *Purge this land*, 2017, 1'20"
González Inárritu, Alejandro, *The revenant*, 2016, 2'36"
Herzog, Werner, *Grizzly Man*, 2005, 1'44"
Kleiser, Randal *Croc-Blanc de Jack London*, 1991, Disney
Loden, Barbara, *Wanda*, 1970, 1'45"
Malick, Terrence, *Le Nouveau Monde*, 2005, 2'52"
Marcello, Pietro, *Martin Eden*, 2019, 2'08"
Vanier, Nicolas, *L'enfant des Neiges*, 1994, 1'19"
Stratman, Deborah, *From Hetty to Nancy*, 1997, 44"

Émission Les Chemins de la philosophie, Henry David Thoreau: Épisode 1 : Qu'est-ce que le transcendantalisme ?

Paysage et cartographie

Bailly, Jean-Christophe, «Préface», *Cosa Mentale* de Christine Ollio, Éditions Loco, 2013
Bouvier, Nicolas, *L'usage du monde*, (1963), La Découverte Poche, 2014
Careri, Francesco *Walkscapes, la marche comme pratique esthétique*, Editions Jacqueline Chambon, 2013
Deleuze, Gilles et Guattari, Felix, *Rhizome*, (repris dans Mille Plateaux), Paris, Minuit, coll. « Critique », 1976
Deligny, Fernand « Ligne d'erre de Benoît le 15 août 1973, tracée le 17 », *Cartes et lignes d'erre*, 1969-1979, Éditions L'Arachnéen, 2013
Guattari, Felix, *Lignes de fuite. Pour un autre monde de possibles*, 1980
Perec, Georges, *Espèces d'espaces* (1974), Édition Gallilée, 2000
Tiberghien, Gilles A., *Le paysage est une traversée*, Éditions Parenthésés 2020
Zapperi, Giovanna, «Narrations cartographiques: «du régime politique de la cartographie» », *Géo-esthétique*, Éditions B42, 2014
Vasset, Philippe *Un livre blanc*, 2007

Alvarez de Toledo Sandra. «Pédagogie poétique de Fernand Deligny», *Communications*, 71, 2001
Besse, Jean-Marc, «Quatre notes conjointes sur l'introduction de l'hodologie dans la pensée contemporaine». *Les Carnets du paysage*, Actes Sud/ École Nationale Supérieure du Paysage, 2004
Bonardel, Françoise, Initialement paru dans le livre *Cartes et figures de la Terre*, catalogue de l'exposition organisée par le Centre de Création Industrielle au Centre Georges Pompidou, Paris, 1980
Chouquer, Gérard «Anne Cauquelin, *L'invention du paysage*. Paris, PUF, 2000, Et : *Le site et le paysage*. Paris, PUF, 2002», *Études rurales - Terre, territoire, appartenances*, 163-164, Editions de l'EHESS 2002
Quirós, Kantuta et Imhoff, Aliocha « Glissement de terrain », *Géo-esthétique*, Éditions B42, 2014
Michaux, Henri et Bouvier, Nicolas «Lignes de fuite entre mots et images, Littératures nationales: suite ou fin». *Résistances, mutations & lignes de fuite*, première série, numéro spécial, 2010
Sauvagnargues, Anne. « Cartographies de l'art : de la littérature à l'image », *Deleuze et l'art*. sous la direction de Sauvagnargues Anne. Presses Universitaires de France, 2005
Rosenthal, Olivia, «Entretien avec Philippe Vasset», *Revue Littérature* 2010/4 (n°160)

Films:

Deligny, Fernand, *Le Moindre Geste*, 1971, 1'36"
Jouve, Valérie, *Grand littoral*, 2003, 35"
Resnais, Alain, *Mon oncle d'Amérique*, 1980, 2'06"

Ecologie

Dubey, Gérard et de Jouvancourt, Pierre, *Mauvais temps : anthropocène et numérisation du monde*. Éditions Dehors, 2018

Laborit, Henri, *L'éloge de la fuite* (1985) Éditions Gallimard, 2017

Latour, Bruno, *Face à Gaïa, Huit conférences sur le nouveau régime climatique*, Éditions Les Empêcheurs de penser en rond, 2015

Lovelock, James E, *Gaïa: A new look at life on Earth*. New York: Oxford University Press, 2000

Jackson, JB, *A Sense of Place, a Sense of Time*, 1994

Berque, Augustin. « Le rural, le sauvage, l'urbain », *Études rurales*, vol. 187, no. 1, 2011

Bruno, Isabelle, *S'approprier la terre. À propos d'un livre de Sarah Vanuxem*, 19 septembre 2019

J. Crutzen, Paul. « La géologie de l'humanité : l'Anthropocène [*] », *Écologie & politique*, vol. 34, no. 1, 2007

A. Dominguez, Pauline, *Starhawk, sorcière écoféministe*, Usbek & Rica, numéro 18, 11 août 2016

De Meyer, Thibault, *Bruno Latour, Face à Gaïa. Huit conférences sur le Nouveau Régime Climatique*, doi.org, 2016

Hache, Émilie « CHAPITRE 7. « Tremblez, tremblez, les sorcières sont de retour ! » », de Rémi Beau et al., *Penser l'Anthropocène*, Presses de Sciences Po, « Académique », 2018

Haraway, Donna. « Anthropocène, Capitalocène, Plantationocène, Chthulucène. Faire des parents », *Multitudes*, vol. 65, n.04, 2016

Larrère, Catherine *L'éco-féminisme ou comment faire de la politique autrement*, *Multitudes* 2017/2

Lerosier, Thomas, «Philippe Descola, Par-delà nature et culture», *Questions de communication*, 2017

Macé, Marielle. «Depuis l'ours», *Critique*, vol. 875, no. 4, 2020

Strigler, Marie-Claude. «La wilderness : un espace fantasmé» : *L'espace du Nouveau Monde : Mythologies et ancrages territoriaux* [en ligne]. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2013

GANG OF WITCHES - Le Podcast -*AU-DELÀ DU CHANGEMENT CLIMATIQUE*

Épisode #11

Émission *Une vie d'artiste*, Épisode : Nos cabanes avec Marielle Macé et Marie Nimier

Photographie

Depardon, Raymond, *Errance*, Éditions du seuil, 2000
De Fenöyl, Pierre, *Cucugnan, Aude*, Photographie, 1985 (Mission Photographique de la DATAR)
Ghirri, Luigi, *Cartes et territoires*, catalogue d'exposition, 2019, Jeu de Paume, Paris
Ghirri, Luigi, *A Rimini*, C-Print, 17,8x27cm, CSAC, université de Parme
Ghirri, Luigi, *Atlante* 1973, C-Print, 20x30cm, CSAC, université de Parme, Bibliothèque nationale de France, Paris
Ghirri, Luigi, *Riva di Tures*, 1977, C-Print, 17,2x27,2cm, Collection Joshua Chuang, Courtesy de la Matthew Marks Gallery
London, Jack, *Le Cap Horn vu du Dirigo*, Photographie argentine, 1912
Ollio, Christine, *Cosa Mentale*, Éditions Loco, 2013
Pelizzari, Maria Antonella, «L'image nécessaire de Luigi Ghirri», catalogue d'exposition *Cartes et territoires*, éditions Mack, 2018
Poivert, Michel, *50 ans de photographie française, de 1970 à nos jours*, éditions Textuel, Paris, 2019 Philippe Perrier-Cornet, «Quelles perspectives pour les campagnes françaises ?», Revue *Projet*, 2003/2 (n° 274)

Dossier de presse, *Une aventure photographique 1984-2017, Paysages Français*, NF, exposition du 2^e octobre 2017 au 4 février 2018

Histoire et enjeux politiques contemporains

Articles 1ers de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen de 1789 et du Préambule de la Constitution du 27 octobre 1946

Bentouhami, Hourya, «Penser les marges ensemble grâce à l'intersectionnalité», dans *Racismes de France* de Omar Slaouti et al., Éditions La Découverte, 2020
Debouzy, Marianne, *Les marches de protestation aux États-Unis (XIXe - XXe siècles)*, Le Mouvement Social, Éditions La Découverte, janvier 2003
Farge, Arlette, *Le goût de l'archive*, (1980), Éditions du Seuil, 1997
Gary, Romain *La promesse de l'aube* (1973), Éditions Gallimard, 2018
Hobbes, Thomas, *Léviathan*, 1651
Foucault, Michel, *Surveiller et punir* (1975), Édition Gallimard, 2010
Paquot, Thierry. *Utopies et utopistes*. La Découverte, 2007
Preciado, Paul B, *Un appartement sur Uranus - Chroniques de la traversée*, Éditions Grasset, 2019
Wittig, Monique, *La pensée Straight*, (1992), Éditions Amsterdam, 2018
Fléchet, Anaïs, «L'exotisme comme objet d'histoire», *Hypothèses*, 2008/1

Saint-Exupéry, Antoine, *Le petit prince*, (1943) Éditions NRF, 1999
Saint-Exupéry, Antoine, *Lettre à un otage*, (1943), Éditions Folio, 2004

Zenetti, Marie-Jeanne, *Détournements d'archives : littérature documentaire et dialogue interdisciplinaire*, Fabula / Les colloques, 2019

Cogitore, Clément, *Braguino*, 2017, 50"

Cuvelier, Franck et Vasselin, Pascal, *La fabrique de l'ignorance*, France, 2020, 1'37", Arte

Lanot, Clément, *Rassemblement pour Adama Traoré : bloqué par la police, des incidents (13 juin 2020, Paris)*, CLPress

Parrot, Karine et Elmadjian, Stéphane, *Sécurité globale, de quel droit ?*, 2020, Agiti films

Cinéma du réel, Table ronde DISCUSSION | La loi sécurité globale et nous, 25 mars 2021, Modération : Dork Zabunyan (professeur et historien du cinéma), Intervenants : Myriam Aziza (cinéaste et scénariste), Marina Déak (cinéaste et scénariste), David Dufresne (cinéaste et écrivain), Laetitia Moreau (auteure, journaliste, documentariste et présidente de la Scam), Anne Galland (cinéaste), Erika Haglund (cinéaste et scénariste), Meryem de Lagarde (cinéaste), Laurie Lassalle (cinéaste), Mariana Otero (cinéaste), Laure Vermeersch (cinéaste), Noé Wagener (professeur de droit public). Bienaimé, Charlotte, Un podcast à soi, Arte Radio, (27 épisodes), depuis 2017 Émission du 3 mai 2021, France Culture, LSD, la série documentaire : *Algérie, les ineffables mémoires* (¼) : «mais qu'a donc fait papa dans cette galère ? » Alain Badiou - Sophie Wahnich : *Après la tuerie*, Médiapart, 2015 Jacques Rancière, l'invité du grand entretien de Médiapart, 31 janv. 2013 Rancière, Jacques, *La méthode de l'égalité*, Entretien avec Laurent Jean-Pierre et Dork Zabunyan, 2012

Darolle, Danièle *Le Général de Gaulle à Alger le 4 juin 1958*

Girette, Benjamin pour «Le Monde», *Une banderole déployée par Génération Identitaire, groupuscule d'extrême droite.*

Woods, Joshua pour M le magazine du Monde, *Assa Traoré, place de la République, à Paris, le 13 juin*

Sites internet

<https://www.apple.com/fr/maps/>

<https://www.cairn.info/>

<https://desarmons.net/>

<http://www.franceterritoireliquide.fr/>

<https://journals.openedition.org/>

<https://gallica.bnf.fr/>

<https://www.geoportail.gouv.fr/>

<https://www.google.fr/maps>

<https://www.insee.fr/>

<https://missionphoto.datar.gouv.fr/accueil>

<https://www.nasa.gov/>

<https://www.persee.fr/>

<https://www.vie-publique.fr>